



MILLY TAIDEN

ALFA

TOME 3 - BRYON



- [Couverture](#)
- [Page titre](#)
- [Prologue](#)
- [Chapitre premier](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)
- [Chapitre 28](#)

- [Chapitre 29](#)
- [Chapitre 30](#)
- [Chapitre 31](#)
- [Chapitre 32](#)
- [Chapitre 33](#)
- [Chapitre 34](#)
- [Chapitre 35](#)
- [Épilogue](#)
- [Découvrez un extrait du prochain tome](#)
- [Chapitre premier](#)
- [Biographie](#)
- [De la même autrice](#)
- [Mentions légales](#)
- [Si vous avez aimé ce livre, découvrez également...](#)
- [Milady, c'est aussi](#)

Milly Taiden

Bryon

A.L.F.A. – 3

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Hélène Assens

Milady

PROLOGUE

— Il est tombé aux mains de l'ennemi. (Le directeur de l'ALFA, Josh Tumbel, se tenait devant la fenêtre de son bureau du deuxième étage, avec vue sur Washington, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon.) Il n'y a pas d'autre explication à son silence radio.

Ce qui l'inquiétait énormément. Il n'avait jamais perdu aucun homme et, dans toute l'histoire de l'ALFA, un seul agent avait été tué dans l'exercice de ses fonctions. Il ne voulait pas que cela se reproduise sous sa direction.

— Quand a-t-on eu des nouvelles de lui pour la dernière fois ? demanda l'agent Sheldon Loper.

Il était assis en face du bureau du directeur. Avec deux agents sur quatre en mission et un troisième disparu, cet homme était son seul agent disponible. Il était peut-être temps d'en former d'autres. Le monde ne devenait pas meilleur.

— Ça fait une semaine, répondit Tumbel.

— Ça ne ressemble pas à Bryon. Il ne s'écarterait jamais de la procédure.

L'agent Loper changea de position sur son siège. Loper avait raison. Bryon Day suivait les instructions à la lettre. Il pouvait probablement réciter des chapitres et des subdivisions du manuel ALFA par cœur. Mais personne ne lui en tenait rigueur. Ce qui le sauvait, c'était qu'il assurait aussi aux jeux vidéo.

— C'est ce que je pense, déclara Tumbel en regagnant son bureau. Nous devons envoyer une équipe pour en savoir plus ou ramener son corps.

Son ventre se noua à cette pensée.

— Tu as une idée en tête ? demanda Loper.

Le directeur se carra dans son fauteuil en cuir.

— Tu te rends là-bas avec une femme en vous faisant passer pour des touristes et vous voyez ce que vous pouvez trouver.

Sheldon grogna.

— Je ne sais même pas dans quel pays il est. Ça fait un bail qu'il est parti.

Tumbel ouvrit un dossier sur son bureau.

— Il est au Cloustien depuis environ un an.

— Je ne connais pas.

— Je ne suis pas surpris, dit Tumbel. Je ne comprends pas que le Cloustien soit classé comme pays. C'est plus petit que le New Hampshire. (Il se passa les doigts dans les cheveux.) C'est quelque part du côté du Liechtenstein.

— Près de l'Allemagne, alors, dit Loper, hochant la tête. Où trouve-t-on la femme ? Nous n'en avons aucune en formation actuellement.

— Je vais appeler le FBI pour qu'ils m'envoient l'une des leurs. Elle n'aura pas grand-chose à faire. Du moment qu'elle peut marcher, elle fera l'affaire.

CHAPITRE PREMIER

Kari Tomlin ouvrit brusquement la porte de l'immeuble du FBI, buta contre la barre de sol métallique et bouscula une femme tenant un gobelet de café qui faisait la queue devant le contrôle de sécurité.

— Je suis vraiment désolée, dit Kari quand la femme au visage renfrogné regarda pour voir qui lui était rentré dedans.

La femme ne répondit rien, se retourna juste.

— Eh bien, bonne journée à vous aussi, répliqua Kari tout bas.

Bon Dieu, elle détestait être réveillée aux aurores. Son cerveau ne fonctionnait qu'à partir de 7 heures. Et après deux cafés.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Quand son patron avait appelé quarante minutes plus tôt, on aurait dit à l'entendre que les extraterrestres attaquaient la planète. Le « Directeur » voulait la voir immédiatement. Des informations ultraconfidentielles étaient tombées, et ils avaient besoin d'elle.

Elle avait rencontré le directeur une fois, si on pouvait dire que lui serrer la main quand il lui avait remis son diplôme du FBI était une rencontre. Elle n'avait jamais oublié ce jour-là, pas parce qu'elle était officiellement devenue un agent du FBI, mais parce qu'elle avait trébuché sur un câble de micro scotché sur l'estrade et avait renversé le pupitre. C'était la faute de ces ridicules talons hauts qu'elle avait aux pieds. Elle était davantage le genre de femme à porter des tongs.

Après avoir franchi la sécurité, elle se hâta vers les ascenseurs. Alors qu'elle en voyait un se refermer, elle se précipita entre ses portes et se retrouva face aux autres occupants. Elle manquait de place pour se retourner. Elle ne s'était pas aperçue que la cabine était bondée. Elle passait, certes de peu, mais pas sa valise. L'attaché-case craqua, puis les portes s'ouvrirent brusquement quand le dispositif de sécurité entra en action.

— Oh, merde ! dit Kari.

Elle tira l'attaché-case à elle et se retourna, ce qui l'obligea à reculer, bousculant tout le monde derrière elle. Leurs gémissements lui donnèrent envie de rentrer sous terre.

Dernière à sortir au dernier étage, elle longea précipitamment le couloir jusqu'à la porte du directeur. Elle prit une profonde inspiration, lissa sa veste de tailleur, puis frappa. Elle entendit « entrez » et ouvrit la porte.

Le directeur Lancaster, le chef de son département, saisit son gobelet de café et se carra dans son fauteuil. De ce côté du bureau étaient assis deux militaires âgés vêtus d'uniformes chargés de nombreuses décorations. Elle ignorait les grades des forces armées, mais ils avaient chacun deux étoiles sur le col.

— La voici justement, messieurs. (Lancaster la regarda.) Entrez, mademoiselle Tomlin.

Un sourire factice sur les lèvres, elle se rappela de respirer.

— Bonjour, monsieur, parvint-elle à articuler.

— Bonjour, mademoiselle Tomlin. (Il indiqua les deux hommes d'un geste.) Voici les généraux Smithton et White.

Elle leur adressa un signe de tête et bafouilla un bonjour alors qu'ils en faisaient autant.

— Mademoiselle Tomlin, merci d'être venue à cette heure matinale. Nous avons reçu des informations du terrain à décoder de toute urgence. La CIA planche dessus depuis plusieurs heures, mais sans grand succès.

» Comme je l'ai longuement expliqué à ces messieurs, poursuivit Lancaster en indiquant les hommes assis devant son bureau, vous accomplissez des miracles en la matière. (Le directeur lui adressa un clin d'œil.) Et maintenant nous avons l'occasion de joindre le geste à la parole, si vous voyez où je veux en venir.

Elle n'en avait pas la moindre idée, mais elle joua le jeu.

— Je ferai de mon mieux, monsieur.

Il lui tendit une feuille tamponnée « confidentiel ». La routine, pour elle. La plupart des tâches qui lui étaient confiées étaient à rendre pour-la-veille-au-soir.

— Connaissions-nous le pays émetteur ? demanda-t-elle alors qu'elle parcourait les lignes de charabia.

— La Russie, selon nous, dit le général White.

— Et le destinataire visé ?

Le directeur répondit :

— Le Mexique, d'après nous.

La Russie qui envoyait des messages codés au Mexique... elle ne s'y serait pas attendue.

— Avez-vous besoin de regagner votre bureau ? s'enquit le directeur.

— Non, dit-elle. J'ai apporté mon ordinateur portable.

Elle fit passer sa valise devant elle, celle que l'ascenseur avait écrasée. Intérieurement, elle gémit. *S'il te plaît, ne sois pas cassé.*

— J'ai juste besoin d'un endroit où m'installer.

— Essayez à côté, dans le bureau du sous-directeur. En général il n'arrive pas avant midi.

— Merci, monsieur.

Elle s'empressa de sortir avant de tomber dans les pommes. Elle avait oublié de respirer, bon sang. Une fois dans le couloir, elle s'adossa à la porte close et inspira calmement. Pourquoi était-elle aussi tendue ? Elle avait déjà rencontré des huiles sans paniquer. Du moins, pas plus que ça. Mais elles n'avaient pas compté sur elle pour déchiffrer un message si important qu'en cas d'erreur une guerre mondiale pourrait éclater.

Assise au bureau de la pièce voisine, elle sortit son ordinateur portable et plaça la feuille devant elle. Elle observa les étranges symboles et leur agencement. Russe et espagnol. Dans sa tête, les structures et les similitudes se dessinèrent. Sur Internet, elle chercha des informations sur la langue russe et prit une minute pour les parcourir. Elle ne s'était pas frottée à cette partie du monde depuis un bout de temps. Depuis qu'elle était entrée au FBI, le bureau avait eu affaire au Moyen-Orient.

Pendant qu'elle se plongeait dans l'alphabet cyrillique, les diphtongues et la structure grammaticale, des données lui vinrent à l'esprit. Les possibilités élémentaires lui sautèrent aux yeux. Elle compléta mentalement des combinaisons de lettres et les traduisit en espagnol et en russe pour les décrypter. Elle compta les caractères, à la recherche d'un schéma caché. Puis la solution au casse-tête s'imposa à elle. Chaque lettre qui correspondait à un nombre premier était un caractère factice. Enlever ceux-ci permettait l'agencement significatif des autres symboles.

Elle s'y attela et barra la troisième lettre, puis la cinquième, la septième, la onzième et ainsi de suite jusqu'à la dernière. Mentalement, elle triait et triait encore. Elle remarqua quelque chose au

sujet de la structure. Les mots n'étaient pas agencés en phrases. Ils l'étaient rarement. Sinon cela aurait été trop facile. Après les avoir rapidement mis en ordre, elle comprit.

À la lecture du message, elle se dit que la Russie cherchait les ennuis. Si elle s'imaginait pouvoir convaincre le Mexique de faire la guerre aux États-Unis, elle se mettait le doigt dans l'œil. Elle ferma son ordinateur, le fourra dans sa mallette et quitta le bureau.

Elle frappa à la porte du directeur. Quand on lui donna le feu vert, elle entra, s'efforçant d'être plus assurée. Elle avait de quoi.

— J'ai décodé le message, monsieur.

Les deux généraux la regardèrent bouche bée, puis plissèrent rapidement les yeux. Ils ne la croyaient pas. Elle avait l'habitude de ce genre de réaction. Rien de nouveau. Depuis l'accident qui lui avait presque coûté la vie enfant, elle était devenue un as en maths et en résolution d'énigmes. Si seulement elle avait été aussi douée pour ce qui était de sa vie sociale et amoureuse, qui étaient toutes deux au point mort.

Le directeur prit son gobelet de café et recula dans son fauteuil. Elle s'avança jusqu'à son bureau et lui tendit la feuille. Lorsqu'elle s'écarta sur le côté, elle heurta du coude une photo encadrée placée sur le coin. Elle s'agenouilla aussitôt pour la ramasser, se répandant en excuses. Elle posa la main sur le bureau pour s'aider à se relever, faisant tomber un drapeau de bronze, qui à son tour envoya rouler une balle d'élastiques en travers du bureau.

Elle se pencha pour l'attraper et effleura des doigts des stylos dans un pot à crayons en métal noir et le renversa. Sans cesser de s'excuser, elle replaça les stylos dans leur pot. La balle d'élastiques ayant roulé par terre, Kari ne s'en préoccupa pas. Puis elle se redressa et heurta du coude la photo encadrée, qui tomba à nouveau au sol.

Elle soupira et les deux généraux la regardèrent de nouveau, bouche bée. Cette fois pour une autre raison. Dire qu'elle avait voulu avoir l'air professionnel. C'était l'histoire de sa vie. Chaque fois qu'elle avait le vent en poupe, qu'elle était mise à l'honneur, elle finissait par se couvrir de ridicule.

Le directeur se pencha pour poser son café sur le bureau.

— Comme je le disais, messieurs, il n'y a pas meilleure déchiffreuse.

Elle regarda les militaires.

— Souhaitez-vous que je vous explique ou préférez-vous que je voie ça avec vos hommes ?

— Voyez ça avec nos hommes.

Ce fut tout ce qu'ils parvinrent à dire. Typique. La plupart des gens ne comprenaient pas les algorithmes de toute façon. Elle prit la carte de visite que lui tendit l'un des généraux et quitta la pièce.

La carte portait le logo de la CIA. Elle avait l'air important, contrairement à la sienne. Euh... non, elle n'avait même pas de cartes de visite. Elle supposait qu'on avait oublié de lui en commander ou qu'on ne l'avait pas jugée digne d'avoir son nom apposé sur quoi que ce soit.

Malgré tout, elle était la première à savoir des choses que tout le monde ignorait encore ou n'apprendrait jamais. L'accident d'avion au-dessus de l'Ukraine n'avait pas été provoqué par des dissidents locaux comme cela avait été annoncé aux infos. Non. Le monde entier était au courant que la Corée du Nord développait ses capacités nucléaires, mais personne ne se doutait qu'elle entreposait des tonnes et des tonnes d'armes biologiques.

Et certaines informations qu'elle voyait passer ne seraient assurément jamais divulguées au grand public. Comme ce qui s'était vraiment passé dans la célèbre Zone 51 ou le fait qu'une espèce non humaine vivait parmi eux en se faisant passer pour des humains. À quoi ressemblerait

le monde, se demandait-elle parfois, si les gens apprenaient son existence ? Il partirait probablement en sucette en moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire.

Le plus drôle, c'était que personne ne la croirait si elle racontait tout ce qu'elle savait. Ce qui ne l'aidait pas pour nouer des amitiés sérieuses comme elle en aurait eu envie. Son QI social ne pouvait pas être plus bas. Voilà ce qui arrivait quand on était considérée comme une bête curieuse par ses pairs dès l'enfance. Et, à présent, elle ne connaissait pas grand-chose au monde en dehors du travail et n'avait pas de sujet de conversation.

Elle avait essayé de s'intéresser aux émissions télé dont parlaient les autres femmes. Oprah, Dr. Phil, Dr. Oz. Mais les sujets abordés dans ces émissions donnaient souvent lieu à un ramassis de bêtises. En particulier l'alimentation. On y entendait que les fruits et légumes bio étaient cultivés comme le faisaient nos grands-mères dans leur jardin potager. Pas vraiment. À tel point que pour sa part elle les mangeait en conserves. Les conservateurs valaient mieux que les produits utilisés dans l'industrie du bio.

Une fois, elle avait osé parler de la face cachée de l'industrie agroalimentaire à un groupe de femmes de son immeuble avec qui elle cherchait à sympathiser. Elles l'avaient regardée comme si elle venait d'une autre planète. À qui faisaient-elles le plus confiance ? Au docteur Oz, sponsorisé par des marques prestigieuses, ou à une personne qu'elles connaissaient à peine et qui refusait de leur dire où elle travaillait et quel métier elle exerçait ?

Eh bien, qu'elles aillent se faire pendre ! Elle n'avait pas besoin d'amies avec lesquelles le courant ne passait pas. Elle pouvait se débrouiller seule. Tant qu'elle avait une réserve de piles pour son lapin.

CHAPITRE 2

Kari traîna son attaché-case jusqu'à son open space. Elle tuerait pour un café. Elle se demanda quand elle y était devenue aussi accro. Le fait que toute l'adrénaline sécrétée depuis l'appel téléphonique de son patron commençait à se tarir n'arrangeait rien. Elle avait un sacré coup de barre. Elle pourrait peut-être se rendormir à son bureau jusqu'à l'heure où elle pointait d'habitude. Non qu'on surveille ses horaires. Mais c'était l'immeuble du FBI. Ceux qui le voulaient savaient tout sur tout le monde, y compris la minute à laquelle on franchissait une porte dans un sens ou dans l'autre.

Même si elle avait du mal à se bouger les fesses, et elle avait des fesses particulièrement imposantes, elle était contente d'être là. Elle était capable de décoder des messages essentiels pour la sécurité nationale. Combien de personnes pouvaient véritablement prétendre que leur boulot était aussi important que le sien ?

Parcourant la pièce des yeux, elle s'étonna du nombre de gens qui commençaient leur journée si tôt. C'étaient ceux qui avaient des enfants à aller chercher après l'entraînement de foot ou la répétition de l'orchestre. Ceux qui avaient un conjoint aimant qui les attendait à la maison, ainsi que tout ce qui pouvait encore bien rendre leur vie merveilleuse. Qu'est-ce qu'elle en savait ? Elle n'avait jamais connu ça. Fin de la discussion.

Elle suivit l'allée qui conduisait à la cuisine et sursauta en découvrant un homme debout en plein milieu du passage.

— Hé ! Marty ! Je ne m'attendais pas à vous voir ici. Que faites-vous au milieu du couloir ?

Il se fendit d'un large sourire. Il avait des yeux aussi ronds que des soucoupes.

— Oh ! je suppose que j'ai juste de la chance de ne pas être tombé sur vous au détour du couloir. Le moins que l'on puisse dire, c'est que vous m'avez appris à être prudent. (Il ne tenait pas en place, comme s'il avait un peu peur d'être près d'elle.) Bon, je dois me remettre au travail.

Il s'écarta soudain, le dos au mur, et marcha en crabe jusqu'à être à bonne distance, puis s'éloigna précipitamment.

Elle soupira. C'est vrai, elle était bel et bien rentrée dans un collègue qui tenait un café au détour d'un couloir. Mais cela ne lui était pas arrivé depuis un moment. Pas depuis le début de l'année, et on en était déjà à la moitié.

Dans la cuisine, quelqu'un avait posé une dizaine de donuts sur la table. Oh mon Dieu ! Elle était trop contente. Dans sa précipitation ce matin-là, elle avait sauté le petit déjeuner. Forcément, quand le directeur voulait vous voir tout de suite... Elle devrait peut-être trouver un appartement plus proche du bureau. Mais tout était si cher dans le quartier.

Un café à la main, elle s'assit à une table pour quatre et prit un donut glacé dans la boîte. Et il était encore chaud. Oh mon Dieu ! Si c'était comme ça tous les matins, elle changerait d'horaires de travail. La pâte fondit sur sa langue et le glaçage glissa sur ses papilles. Le paradis absolu, et la raison pour laquelle elle avait un fessier si imposant. Oh ! eh bien, elle préférerait vivre moins longtemps et heureuse que plus longtemps et malheureuse.

Elle entendit des talons hauts claquer sur le sol de mosaïque du couloir. Annie, une dame qui travaillait de l'autre côté de l'open space à elle, entra. En découvrant Kari assise à la table, elle se

figea.

— Bonjour Annie, dit-elle.

— Hé ! Kari !

Le sourire sur le visage de sa collègue était faux. Elle le voyait bien.

— Vous êtes matinale.

Annie versa du café dans une tasse en forme de tête de chat.

— Ouais, une urgence est tombée. Ça n'a pas été long, et me voilà en train de manger des donuts, dit-elle.

À sa grande surprise, au lieu de fuir la pièce Annie prit une pâtisserie fourrée à la crème dans la boîte.

— Mais qu'ils sont bons ! Encore chauds ! s'exclama Annie.

Ahh, pensa Kari, l'appel du sucre était assez fort pour créer les rencontres les plus gênantes. Le silence entre elles était plus épais que le fourrage au citron du donut que tenait Annie.

Kari remarqua la bague en diamant sur sa main.

— Tout se passe bien avec Keith ? demanda-t-elle.

Elle espérait que c'était bien le nom de l'homme.

— Très bien, très bien, dit Annie. Vous avez un homme en vue ?

Annie eut un léger mouvement de recul, ce que Kari ne manqua pas de remarquer. Oui, cette femme s'en fichait, elle était juste polie et posait une question à ne pas poser à quelqu'un avec qui elle n'avait pas envie de parler. Mais Kari avait une réplique amusante à cette question-là. Il y avait un début à tout.

Kari ricana.

— Je n'ai jamais été plus proche d'un homme que quand j'ai essayé du thé que j'avais renversé sur la télé et qu'une bande-annonce pour la tournée de la troupe de Chippendales *Thunder from Down Under* est passée. Après, c'est ma bave que j'ai dû essuyer sur l'écran.

Annie s'esclaffa.

— Ne sont-ils pas absolument superbes ? Au moins, vous pouvez les reluquer. Keith change de chaîne dès qu'il entend la musique, que je sois dans le salon ou non.

Elles rirent toutes deux des hommes et de leur jalousie. Mais, en vérité, elle adorerait avoir quelqu'un qui serait jaloux. Merde ! elle s'estimerait heureuse juste d'avoir quelqu'un. Elle soupira.

Les yeux de sa collègue prirent une expression triste, compatissante. Mais elle ne fit pas mine de se rapprocher d'elle.

— Hé ! dit Annie. Ce n'est pas parce que vous n'avez pas encore trouvé quelqu'un que ça ne vous arrivera jamais.

— Ouais, je sais. (Même si elle n'y croyait pas.) Mais j'ai la trentaine maintenant et je suis prête à faire quelque chose de ma vie.

Elle était là depuis la fac, jour après jour. Le pire, c'était que Kari n'avait même jamais été amoureuse.

— Ça arrivera, chuchota Annie. Vous n'avez qu'à le trouver, puis vous pourrez lui botter le cul pour ne pas vous avoir trouvée plus tôt. (Elle jeta un coup d'œil à la pendule.) Je dois retourner à mon bureau. J'ai beaucoup à faire aujourd'hui.

Elle se précipita hors de la cuisine. C'était la conversation la plus longue que Kari avait jamais eue avec un collègue.

Kari souleva son attaché-case sur son épaule.

— Ouais, je ferais aussi bien de m’y mettre, dit-elle, en s’adressant à personne dans la pièce. Je pourrais peut-être partir plus tôt et passer au nouveau spa qui a ouvert de l’autre côté de la rue. L’endroit a l’air incroyable sur les photos du site.

Une fois dans l’allée centrale, elle traîna des pieds jusqu’à son bureau situé dans le fond près du mur. Elle y déposa son attaché-case et remarqua que la touche des messages de son téléphone clignotait. Waouh ! plus personne ne se servait du téléphone. Toutes ses communications se faisaient par mail ou par un autre procédé électronique. Elle n’arrivait pas à se rappeler la dernière fois où elle avait utilisé son téléphone de bureau. Ils étaient trop faciles à mettre sur écoute.

Elle écouta le message et crut mourir. Le directeur voulait de nouveau la voir quand « elle aurait un moment ». Comme si elle dirait au directeur : « désolée, je n’ai pas le temps pour l’instant ». Il souhaitait probablement lui poser des questions au sujet du message de ce matin.

Kari adorait son travail. Elle adorait résoudre des casse-têtes, des énigmes et des problèmes mathématiques. Mais elle se sentait lasse à présent... lasse de sa vie banale. Elle avait peut-être besoin de vacances. De rendre visite à sa famille en Floride. D’aller sur la plage, se faire dévorer par un requin. Elle frémit. Elle avait toutes les difficultés du monde à entrer dans l’océan en sachant le nombre de bestioles qui pouvaient lui faire du mal ou la tuer.

Elle pourrait même essayer un de ces sites de rencontre en ligne. C’était quelque chose dont elle se méfiait. Elle avait entendu dire que des femmes s’étaient fait enlever et qu’on ne savait jamais si la photo qu’on voyait sur Internet correspondrait à celui à qui on aurait affaire en personne. Mais cela semblait être un bon moyen de « rencontrer » tout un tas d’hommes en même temps.

L’ascenseur s’ouvrit à l’étage du directeur. Elle devait se ressaisir. C’était l’heure de travailler et non pas de songer à ses problèmes personnels comme sa vie amoureuse. Et elle devait se souvenir de ne rien toucher sur le bureau.

CHAPITRE 3

Pour la troisième fois de la journée, Kari frappa à la porte du directeur du FBI. Quand elle entendit le « entrez » de rigueur, elle pénétra dans le bureau. Le directeur prit son gobelet de café et se carra dans son fauteuil.

— Je vous en prie, asseyez-vous. Merci d’être venue si vite, mademoiselle Tomlin.

Mais bon, ce n’était pas comme si elle allait lui dire d’aller au diable.

— Bien sûr, monsieur, dit-elle. Que puis-je pour vous ?

— Mademoiselle Tomlin, commença-t-il, vous êtes avec nous depuis un bout de temps maintenant. Est-ce exact ?

Oh merde ! Il la virait ? Avait-elle mal décodé le message ? Non, elle ne pouvait pas s’être trompée. Avait-elle fait quelque chose de mal ?

— Oui, monsieur. Depuis l’université, monsieur.

— Et depuis tout ce temps, vous n’avez jamais pris une semaine entière de congés, poursuivit-il. N’appréciez-vous pas les vacances, mademoiselle Tomlin ?

Elle perçut l’humour dans sa voix et se détendit un peu. Elle sourit.

— Non, monsieur. Je veux dire oui, monsieur. Je n’ai juste nulle part où aller, vraiment.

— Je vois.

Il se racla la gorge et posa son gobelet sur le bureau. C’était marrant comme il prenait toujours son gobelet et s’écartait précipitamment du bureau chaque fois qu’elle entrait.

— Je viens d’avoir au téléphone le directeur Tumbel. (Même si elle n’avait pas la moindre idée de qui c’était, elle ne poserait aucune question.) Son équipe a besoin d’une femme pour les aider sur une opération. J’ai pensé à vous.

Oh ! ben voyons. Ne pouvaient-ils pas dénicher un homme qui savait taper à la machine et faire du classement ? Pourquoi fallait-il toujours que ce soit une femme qui se coltine ce genre de boulot ? Principalement parce que les hommes n’y entendaient rien. Elle croisa le regard du directeur et prit conscience qu’il attendait qu’elle dise quelque chose. Merde. Quelle était la question ?

— Oui, monsieur.

Bon sang, elle espérait ne pas s’être couverte de ridicule.

— Est-ce un « oui, j’aimerais y aller » ou un « oui, je n’écoutais pas et ne sais pas quoi dire ».

Kari éclata de rire. La façon dont il l’avait dit, c’était hilarant. Il savait parfaitement bien de quel « oui » il s’agissait, mais avait choisi de ne pas la mettre mal à l’aise. C’était un type bien. Et ça ne courait pas les rues. Si elle tombait un jour sur un qui était célibataire, elle l’attraperait et ne le lâcherait plus jamais. Bonne chance pour en trouver un de libre, par contre.

— Oui, monsieur. Je les aiderai dans leur opération. Y a-t-il beaucoup de saisie ou c’est plus du classement ?

Il fronça les sourcils. Qu’avait-elle dit à présent ?

— Il est question d’une mission de terrain à l’étranger, précisa-t-il.

Kari l’entendit parce qu’elle était attentive, mais elle ne devait pas avoir bien compris.

— Je suis désolée, monsieur. Qu’avez-vous dit ?

Elle s'inclina vers lui.

— Mademoiselle Tomlin (il se pencha au-dessus du bureau), nous avons besoin d'une femme pour une opération secrète de courte durée.

Elle glissa au bas de son siège et bondit sur ses pieds. Le directeur saisit son gobelet de café.

— Oui ! J'adorerais trop aller sur le terrain.

Du poing elle heurta encore ce maudit drapeau de cuivre. Elle s'apprêtait à le remettre en place quand le directeur l'arrêta d'une main levée.

— Laissez-moi m'en occuper. S'il vous plaît, asseyez-vous. (Il redressa la sculpture et elle se rassit, tremblant presque d'excitation.) Le directeur Tumbel vous expliquera tout à votre arrivée, mais j'ai besoin de vous poser une question.

Oh, merde. Elle espérait que ce n'était pas une question à laquelle il fallait répondre par vrai ou faux. Elle les détestait, elle choisissait toujours la mauvaise réponse.

— Mademoiselle Tomlin, vous avez décodé de nombreux documents classés secret-défense pour nous, dit-il avant de s'interrompre.

— Oui, monsieur.

Où voulait-il en venir ?

Il joignit les mains sur le bureau.

— Avez-vous connaissance des métamorphes au sein de notre communauté ?

Elle demeura silencieuse, réfléchissant. Quelle était la bonne réponse ? Si elle disait « non », la mission lui passerait-elle sous le nez ? Si elle disait « oui », allait-on la traquer et la tuer pour avoir su des choses qu'elle n'aurait pas dû savoir ?

— J'ai décrypté deux ou trois messages qui contenaient des informations au sujet de... des autres. Bien sûr, je n'en ai jamais parlé à personne. Je me suis juste dit, « cool », et je ne me suis pas pris la tête avec ça.

S'il vous plaît, faites que ce soit la bonne réponse, s'il vous plaît, faites que ce soit la bonne réponse. S'il vous plaît...

— Excellent, mademoiselle Tomlin. (Il sourit.) Dans ce cas, je n'ai pas besoin de m'étendre sur le sujet. Je m'en doutais, c'est pour cela que j'ai su que vous étiez la personne pour cette mission.

— Oui, monsieur. Merci, monsieur. (Elle était prête à sauter au plafond.) De quelle organisation s'agit-il ?

— L'ALFA, l'Agence des ligues fédérales d'Alphas, répondit-il simplement.

Ce qui ne signifiait absolument rien pour elle. Elle n'en avait jamais entendu parler.

— Super. (Elle bondit sur ses pieds.) Vous pouvez compter sur moi, monsieur.

Sur ce, elle se précipita hors de la pièce. Dans le couloir, elle fit sa première danse de la victoire depuis longtemps. Elle leva et baissa les bras, remua les fesses. Oui, elle allait sur le terrain. Oh ! un instant. Elle frappa de nouveau à la porte.

— Oui, mademoiselle Tomlin.

Elle sentit son visage se décomposer tant elle était gênée.

— Hum... monsieur. Où dois-je me rendre pour le briefing et quand ?

Le directeur marcha jusqu'à elle et lui tendit un Post-it sur lequel une adresse était griffonnée.

— L'immeuble ne porte aucun nom, mais le numéro est bien visible. Josh Tumbel, le directeur, souhaiterait vous voir aussi vite que possible.

Après avoir glissé son ordinateur portable dans son attaché-case et parlé avec son patron, elle

rejoignit l'immeuble de l'ALFA en un temps record. Elle avait assez d'excitation en elle pour alimenter en énergie un jet pendant toute la traversée d'un océan. Elle frappa à la porte dont la plaque annonçait « Directeur Josh Tumbel ». Son prénom était-il Joshua ? Elle n'arrivait pas à s'imaginer un Josh métamorphe.

Elle se demanda à quoi ressemblait son animal. Aurait-il de grandes dents s'il était un loup ? Le corps particulièrement velu ? S'il était un éléphant, il aurait un sexe de près de deux mètres de long, à en croire la chaîne télé sur les animaux. Elle avait du mal à se le représenter... deux mètres de long.

La porte s'ouvrit brusquement, la faisant sursauter. Un homme superbe lui sourit. Bon sang ! Était-il marié ? *Miam, miam.*

— Vous devez être Kari Tomlin.

Ils se serrèrent la main.

— Oui, parvint-elle à bredouiller.

Josh ressemblait à un humain, sans rien d'animal.

— Entrez, dit-il.

Il lui indiqua un autre homme superbe assis face à un bureau. Bon Dieu ! Avaient-ils besoin d'une réceptionniste ? Merde, elle taperait à la machine et classerait toute la sainte journée pour avoir la chance de les dévorer des yeux.

— Voici Sheldon Loper. Vous travaillerez avec lui sur cette mission.

Elle marcha jusqu'à l'homme assis et lui serra la main alors qu'ils échangeaient des salutations. Elle buta contre l'un des pieds du siège, perdant l'équilibre. *Bien sûr*, pensa-t-elle en tentant de se rattraper. L'histoire de sa vie. Mais des mains apparurent pour la remettre d'aplomb avant qu'elle ait eu le temps de réagir. Ces métamorphes étaient sacrément rapides. Avec précaution, elle s'assit dans le second siège en face du bureau.

— Alors, commença Josh, en s'installant derrière son bureau, avant tout je tiens à vous remercier, mademoiselle Tomlin, pour votre concours.

— Je vous en prie, appelez-moi Kari, dit-elle. À moins que nous ayons des noms de code.

Elle se ragaillardit aussitôt à cette pensée. Ce serait trop cool.

— Non, pour cette mission, vous pourrez utiliser vos vrais noms, dit Josh, jetant un coup d'œil à Sheldon dans le siège près du sien avant de lui accorder de nouveau toute son attention. Serait-ce par hasard votre première mission sous couverture ?

Le cœur de Kari s'arrêta presque. Comment avaient-ils deviné ? Ressemblait-elle à une gamine dans une confiserie ? Eh bien, c'était tout à fait ce qu'elle était !

— Ma première mission sur le terrain, répondit-elle.

Josh hocha la tête.

— Ce n'est pas un problème. Cette opération n'est pas trop... difficile. Votre rôle consistera à être la petite amie de Sheldon lors d'un voyage touristique en ville.

— De quelle ville parle-t-on, monsieur ? s'enquit-elle.

— Cloustien.

Elle en resta bouche bée.

— Je n'y crois pas. (Elle regarda chacun des deux hommes pour s'assurer qu'ils ne plaisantaient pas.) C'est trop génial.

— Je suppose que vous avez entendu parler de cet endroit ? avança Josh.

— Eh bien, oui ? Comme tout le monde, non ?

Josh adressa un regard à Sheldon.

— En effet.

Sheldon haussa les épaules. Josh tendit une enveloppe à Kari.

— Voici des informations sur l'organisme avec lequel vous voyagerez. Votre groupe est arrivé à Cloustien hier, mais l'accompagnatrice a accepté que vous les rejoigniez. Elle ignore totalement que vous êtes en mission secrète. Elle croit que vous êtes des gens normaux qui arrivent à la dernière minute.

Elle prit l'enveloppe.

— En quoi consiste la mission ? Que ferons-nous vraiment ? demanda-t-elle.

Josh fit glisser une chemise sur son bureau.

— L'un de nos agents, Bryon Day, a disparu, et Sheldon va se lancer à sa recherche.

Il lui tendit la chemise. Elle l'ouvrit sur une photo. Elle eut le souffle coupé, les yeux rivés à ceux du cliché, et sa culotte fut soudain très humide. Pouvait-on tomber amoureuse d'une photo ? C'était l'homme le plus beau qu'elle ait jamais vu.

Elle parcourut rapidement les données le concernant sur la feuille sous le portrait. La seule qui l'intéressait vraiment était sa situation familiale. Sur cette ligne était inscrite la lettre « C ». Elle aurait pu en pleurer de joie ; il était libre. À condition qu'il n'ait pas de petite amie. Et, soyons réalistes, comment un homme comme lui pouvait ne pas avoir une femme tout aussi belle accrochée à son bras ? Peut-être même *des* femmes.

Les deux hommes inspirèrent profondément et se détournèrent d'elle. Le directeur dissimulait-il un sourire de la main ? Elle n'avait rien fait et ne pouvait donc pas être la cause de leur hilarité.

— Kari, demanda Josh, on vous a parlé de nous, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête.

— Oui, mon directeur m'a dit que vous étiez des métamorphes.

— En savez-vous beaucoup sur les métamorphes ? demanda Sheldon.

Elle savait une chose et la savait bien.

— Quand un métamorphe trouve son âme sœur, ils tombent instantanément amoureux et le restent jusqu'à leur mort. Ils ne vont jamais voir ailleurs. Ils ne regardent même plus le sexe opposé. Leurs âmes sont les deux mêmes moitiés, réunies à l'instant où elles ne forment plus qu'une.

C'était le genre d'amour qu'elle voulait. Le genre d'homme auquel elle pourrait se consacrer tout en sachant qu'il aimerait toujours tout chez elle, tout comme elle aimerait tout chez lui. Elle poussa un petit soupir puis regarda les deux types. Ils la dévisageaient avec une expression de... de peur ou d'amusement ? Impossible à dire.

— Euh... oui, dit enfin Josh. C'est une chose. Mais nous avons aussi un odorat et une ouïe extraordinaires. Nous voyons dans le noir et sentons la peur, les mensonges et n'importe quelle odeur que le corps exhale.

Elle blêmit.

— N'importe quelle odeur ?

Oh bon Dieu ! Sa culotte était encore mouillée. Oh ! Eh bien, elle ne pouvait plus rien y faire à présent. Elle ne laisserait pas sa gêne l'empêcher d'accepter cette mission. Elle se redressa dans son fauteuil et s'éclaircit la voix.

— Alors, quand partons-nous ?

— Votre itinéraire et vos billets se trouvent dans votre enveloppe. L'avion décolle dans quelques heures. Emportez des vêtements pour les soirées fraîches et les journées chaudes, lui dit Josh.

— Combien de jours ? demanda-t-elle.

Les deux hommes se regardèrent. Sheldon haussa les épaules.

— À mon avis, je saurais à quoi m'en tenir dans quelques jours. Prévoyez de quoi tenir cinq jours. Juste au cas où.

Josh acquiesça.

— Ça me semble bien.

Elle bondit hors de son fauteuil.

— Je dois filer, les amis, si l'avion décolle dans quelques heures.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Oh ! ne vous inquiétez pas trop pour ça, ajouta Josh. Grâce à nos laissez-passer, nous n'avons pas à nous soumettre aux contrôles de sécurité et avons des places réservées. Vous n'aurez pas à faire la queue.

Sheldon lui proposa ensuite de la reconduire chez elle, au cas où elle prenait le bus. Il viendrait aussi la chercher pour qu'ils aillent ensemble à l'aéroport. Il était tellement prévenant. Il avait l'air d'être vraiment un chic type. Célibataire ? Il ne portait pas d'alliance. Elle secoua la tête pour chasser ses pensées lascives.

Et voilà ! Elle partait pour l'Europe avec un mâle superbe, à la recherche de l'homme dont elle était tombée amoureuse par le biais d'une photo, dans une ville où il était notoire que les gens disparaissaient sous terre pour ne plus jamais reparaître.

CHAPITRE 4

Bryon Day était recroquevillé contre le mur au fond de sa cellule, tressautant chaque fois que le fouet lui cinglait le dos. Il préférait ça à la torture par le feu ou à l'aiguillon qu'ils utilisaient. Il jeta un coup d'œil au groupe de l'autre côté des épais barreaux de sa cage : plusieurs gardes et le Gros Con en personne.

— Je vous le demande une dernière fois, monsieur Day, dit le prince Goddard, que faites-vous dans mon pays ?

Il devait rester fort, lutter contre le loup qui voulait leur déchirer la gorge et leur arracher les boyaux pour les donner à manger aux rats. Dans la section quatre, chapitre deux du manuel de procédure ALFA, il était stipulé que les agents ne devaient pas révéler leur couverture ou leur animal. « Dans l'éventualité où vous seriez capturé, laissez-vous faire et trouvez un endroit éloigné des humains pour vous échapper, si possible. Dans le cas contraire, attendez les renforts. » C'était ce que disait le livre et c'était ce qu'il devait faire.

Il espérait juste que les renforts étaient en route. Chaque jour qu'il passait sans eau ni nourriture, ses aptitudes physiques et mentales se dégradèrent. Son loup finirait par prendre le contrôle. Alors il serait dans l'embarras. Qui savait ce que ces crétins lui feraient.

Le fouet lui lacérait la peau du dos. Il serra les dents. Il tiendrait le coup. Il le fallait.

Le prince Goddard mit un terme à sa flagellation et se rapprocha de sa cellule.

— Monsieur Day, répondez correctement à ma question et je vous rendrai votre liberté.

Voilà qui éveilla son attention. Bien sûr, son loup l'aida à flairer le mensonge. Il ne répondrait rien.

— Un habitant de la ville prétend vous avoir vu vous transformer en loup. Est-ce vrai ? Êtes-vous un loup-garou ?

Le prince prononça ces mots d'une telle façon qu'on aurait dit qu'il était sot. Bryon éclata d'un rire grinçant, à cause de la déshydratation.

— Tu t'entends parler ? chuchota Bryon. Tu crois que les loups-garous existent ? Dracula est dans le coin, lui aussi ?

Il s'efforça de rire plus fort, faisant enrager le prince. L'espace d'une seconde, il crut voir une lueur rouge flamboyer dans ses yeux. Le connard ordonna qu'on reprenne la flagellation. Cette fois, Bryon attrapa la fine lanière et la tira à lui. Le garde qui tenait le fouet se cogna la tête aux barreaux et perdit connaissance. Un truc de réglé.

À présent si on voulait bien lui donner l'occasion de s'occuper des autres aussi, il partirait de là. Il avait déjà un plan. Il avait entendu certains des autres prisonniers parler de tunnels qui couraient sous toute la ville. Soi-disant qu'il y aurait une entrée quelque part par là, dans les cachots. On racontait que c'était une vraie souricière d'où il était impossible de ressortir, une fois qu'on s'y était perdu. Vu qu'il était un métamorphe avec un bon odorat, ce n'était pas un souci pour lui. C'étaient les barreaux de fer vraiment épais qui le retenaient.

On aurait dit que la cellule avait été créée en ayant en tête les métamorphes et leur force. Il se demanda si, dans cette partie du monde, on croyait ouvertement aux métamorphes. Qu'on ait eu l'audace d'en parler au prince sans craindre d'être rejeté ne présageait rien de bon pour les siens.

Il ne pourrait pas compter sur l'avantage de la surprise.

Le prince se rapprocha de nouveau des barreaux.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Day. Je sais ce que vous êtes et vous ne tarderez pas à m'apporter une perspective nouvelle sur la vie. Des dispositions sont prises à l'heure où je vous parle. Nous avons déjà attrapé l'un des vôtres et sommes prêts à vous tuer si vous tentez de vous échapper. Dans votre état d'affaiblissement, vous n'êtes pas plus fort que mes gardes, alors oubliez tout espoir de les maîtriser.

» Vous ferez partie du spectacle ce soir. Je vous exhiberai, et tout le monde vous verra et saura que je dis la vérité. Les gens comme vous n'ont rien d'inestimable. Loin de là. Mais personne ne vous touchera tant que je ne me serai pas servi. Plus tard, vous serez tout à moi. Je peux presque le sentir déjà.

L'excitation de l'homme flotta dans l'air renfermé. Si Bryon avait eu quelque chose dans l'estomac, il l'aurait vomi. Il comprenait ce qu'insinuaient le prince sadique, mais qu'il soit damné s'il laissait quoi que ce soit lui arriver. À ce stade, il permettrait à son loup d'émerger pour tuer tout son soûl.

Le prince recula et adressa un signe de tête à l'un de ses hommes. Avec lenteur, l'homme approcha des barreaux et glissa un seau étroit dans la cellule. Quand le loup de Bryon perçut l'odeur de l'eau, il l'obligea à le prendre. Bryon avala plusieurs gorgées d'un trait, cherchant désespérément à hydrater son corps.

Le prince sourit.

— Buvez jusqu'à la dernière goutte, monsieur Day. Je vous verrai bientôt. Et je parle bien de toute votre personne.

Bryon regarda les hommes ramasser leur collègue tombé au sol et se diriger vers la porte. Ils rangèrent leurs instruments de torture sur une étagère avant de sortir. Comme il adorait prendre l'aiguillon et l'enfoncer dans le cul de ce connard de prince.

Il frémit et reposa le seau vide. Sa préférence ne se portait pas de ce côté. Il connaissait beaucoup de personnes LGBT, des métamorphes pour certains, mais il aimait les femmes. Personne en particulier pour l'instant, malheureusement. Il conservait encore l'espoir de trouver son âme sœur. Mais, depuis qu'il avait franchi le cap des trente-cinq ans, ses rêves de rencontrer la femme qui serait parfaite pour lui s'étiolaient.

Cette dernière année, il avait eu l'impression de s'accrocher à cet espoir comme jamais auparavant. Peut-être parce qu'il voyait que cela ne se produirait pas ou parce qu'il savait que c'était sa dernière chance de trouver le véritable amour. C'était peut-être le loup qui le tannait constamment pour avoir des louveteaux. Son animal était prêt à fonder une famille, que Bryon le soit ou non.

Et Bryon l'était, pour l'essentiel. Comme tout le monde, il aspirait au bonheur et à partager sa vie. Mais devait-il se mettre en couple avec une femme avec laquelle il se sentirait aimé et qui ferait une bonne mère, même s'il ne l'aimait pas en retour ? Leur couple finirait-il par exploser parce qu'il ne pouvait pas lui donner toute son âme ?

Non, il ne pouvait pas faire ça. Ce ne serait juste pour personne, y compris ses louveteaux. Ses parents étaient des âmes sœurs, ce qui avait été rare à l'époque. Ils étaient parfaits l'un pour l'autre et pour leurs enfants. Il voyait leur amour dans la façon dont ils se regardaient, dans la façon qu'ils avaient de se tenir la main dès qu'ils sortaient, et le désir... il s'arrêta net. Il n'avait aucune envie de se représenter ses parents en train de faire l'amour.

Il passa ses mains crasseuses dans ses cheveux. S'il s'en sortait vivant, il ferait peut-être une

pause. Il n'arrêtait pas depuis des années. Il irait peut-être dans une de ces stations balnéaires qu'on montrait à la télé et où toutes les femmes avaient de longs cheveux et portaient des bikinis. Ce n'était pas son genre de fille, cependant. Il aurait plus de chance de trouver l'élue de son cœur dans une bibliothèque « en train de cuisiner une vache ». Que diable ? D'où sortait-il ça ?

Il observa le seau, puis le rapprocha de son nez. Putain ! L'eau avait une légère odeur. Ils l'avaient bien dupé. Il avait été si déshydraté qu'il n'avait pas pris le temps de se demander s'ils pourraient le droguer. Mais ils n'en avaient aucune raison.

Goddard avait parlé d'un spectacle. Qu'entendait-il par là ? On le ferait certainement sortir de sa cellule. Ce serait à ce moment-là qu'il s'échapperait. C'était sacrément dur de retenir un métamorphe et presque impossible quand il s'agissait d'un agent ALFA. À moins de le droguer. Son corps éliminerait les substances chimiques plus vite que celui d'un humain, ce serait donc son élément de surprise.

C'était une bonne nouvelle, d'une certaine façon. Il était sous couverture dans cette ville depuis un moment déjà à chercher des indices de l'existence d'un réseau international de trafic humain. Il avait tenté de fréquenter l'affreux qui se trouvait à sa tête quelque part dans la région. Croyant qu'il vivait au Liechtenstein, à quelques kilomètres à peine de Cloustien, il avait pris un petit appartement dans cette ville où il risquait moins d'être découvert et où il lui était plus facile de communiquer avec le QG.

Il s'était planté sur toute la ligne. Il avait suivi des pistes qui ne l'avaient mené nulle part. Il avait été en relation avec un membre du réseau, mais le type était tout en bas de l'échelle. Son contact avait cru qu'un événement important se préparait et il avait eu raison.

Avant d'avoir été fait prisonnier, Bryon avait vu arriver en ville des dignitaires et autres nantis. Les rares restaurants avaient été pris d'assaut. Mais il n'avait pas réussi à trouver de lieu assez grand pour recevoir tout le monde que ce réseau rassemblait d'habitude. À part au sein même du palais. Il n'avait pas prévu initialement de s'y introduire. À présent il y était, mais pas au bon étage. Le ménage laissait vraiment à désirer. Il ne refuserait pas une crème glacée.

Il secoua la tête. La drogue gagnait du terrain. Merde ! Son action se faisait sentir sur son esprit. Quelle dose lui avaient-ils donnée ? Ils avaient dit qu'ils avaient déjà eu affaire à un métamorphe et qu'ils savaient ce qu'ils faisaient. Ses paupières étaient trop lourdes. Même son loup avait succombé. Il pourrait peut-être se reposer juste une seconde le temps que son corps...

CHAPITRE 5

Kari occupait le siège côté fenêtre et Sheldon celui côté couloir de l'avion à hélices. Après une courte escale à Londres, ils s'étaient envolés vers le centre de l'Europe. Elle adorait regarder par le hublot, observer les nuages flotter comme des morceaux de coton. D'une blancheur si éblouissante au soleil. Elle avait parfois aperçu l'océan, même si, à présent, il avait laissé place à la terre.

Elle sortit l'enveloppe que le directeur Tumbel lui avait remise. Elle contenait des informations sur différents aspects de la mission. Dont le programme de leur excursion.

— Sheldon, demanda-t-elle, qu'est-ce qui est prévu avec l'agence de voyages ?

Il leva les yeux de son magazine de jeux.

— Nous sommes de simples touristes et nous prendrons part à toutes les activités du groupe. Sauf que je ne serai pas là tout le temps. Tu me serviras de couverture et d'alibi en cas de besoin. En gros, tu n'as qu'à te balader. Facile.

Elle regarda la brochure de l'agence sur ses genoux : ATI, Agence Touristique Internationale. Cette mission était un peu décevante. Elle avait espéré faire des trucs exaltants, comme faire la planque, espionner l'ennemi, transmettre des messages secrets au QG. Tout comme dans les films d'espionnage. *Kingsman* et *Le Pont des espions* étaient ses préférés.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Sheldon. Tu es contrariée.

Elle tourna vivement la tête vers lui.

— Comment le sais-tu ?

Il lui montra son nez.

— Souviens-toi, nous pouvons sentir les émotions.

— Sentir les émotions ? s'étonna-t-elle.

Euh... Elle n'était pas dupe à ce point-là.

— Tu as raison. Pas exactement les émotions, rectifia-t-il. Sous l'effet des émotions, le cerveau sécrète certaines hormones qui se répandent dans le corps. C'est ce que nous sentons, à travers la peau.

— Ça, je veux bien le croire, dit-elle.

Ça paraissait logique.

— Alors, poursuivit Sheldon, pourquoi es-tu contrariée ?

Bon Dieu ! elle se sentait stupide, à présent, à laisser l'image romantique qu'elle avait des espions l'affecter.

— Ce n'est rien. Depuis mon enfance, j'ai toujours aimé les films d'espionnage romantiques. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai voulu travailler pour le FBI. Et avec cette mission, je n'arrête pas de m'imaginer être dans un film. Mais je sais que ce n'est pas le cas. Alors, ce n'est pas un problème. C'est parfaitement clair.

Sheldon bougea sur son siège.

— Tu as raison, ce n'est pas un film, mais nous nous rendons dans un pays étranger qui abrite des factions possiblement ennemies. Ça n'en est pas moins dangereux. Même si j'ai pu te laisser penser le contraire. Ta vie pourrait être menacée.

Elle poussa un petit cri, puis elle vit son grand sourire. Il tentait de la faire se sentir mieux. Elle lui en fut reconnaissante. Mais ne pas être un vrai agent n'était pas un problème. Mince ! elle passait ses journées assise dans un bureau à jouer avec des chiffres et des lettres. En quoi était-elle un tant soit peu qualifiée pour une opération qui nécessitait de l'expérience ? C'était pour cette raison que son directeur avait pensé à elle. Il avait su qu'elle ne risquerait rien. *Fais-toi une raison et essaie de profiter du voyage.*

— Dans le bureau, dit Sheldon, tu as fait allusion à un séjour au Cloustien.

— Oh non, pas un séjour. J'ai juste vu un reportage sur la chaîne Voyage. C'est un pays minuscule, célèbre pour ses tunnels. Ils auraient été creusés il y a deux mille ans. Les chercheurs pensent qu'ils ont été percés par les tribus germaniques indigènes pour se cacher et se déplacer sans risquer d'être tués par les Romains.

» Puis dans les années 1930, il se raconte que les nazis ont utilisé les tunnels pour y entreposer des œuvres d'art et des trésors qu'ils ont volés dans les pays qu'ils ont envahis, avant d'y installer des pièges pour éloigner les gens jusqu'à leur retour, une fois qu'ils auraient dominé l'Europe.

— Mais ils ont perdu, dit Sheldon. Qu'est-il arrivé à tout leur butin ?

— C'est là que ça devient intéressant. Personne ne le sait, dit Kari. Certains se sont lancés à sa recherche, mais on ne les a plus jamais revus. La plupart pensent que c'est juste une histoire inventée comme tant d'autres récits de trésors perdus. Personne ne la prend au sérieux.

— C'est passionnant. Nous pourrions peut-être voir certains de ces tunnels durant notre séjour.

— Eh bien, le gouvernement a bloqué toutes les entrées pour empêcher les gens d'y accéder et de mourir après s'y être perdus. Il doit y avoir un musée avec des photos et tout, mais pas question d'y voir les vrais tunnels.

— Nous ferons un saut dans chacun de ces musées avant notre départ.

Comme toujours, le silence devint gênant, et elle ne trouva pas la moindre chose à dire. Elle craignait toujours de dire un truc qu'il ne fallait pas et ne desserrerait donc pas les lèvres.

Sheldon plongea à nouveau dans son magazine de jeux. Elle le vit écrire un chiffre dans une grille de sudoku.

— Tu veux peut-être essayer un autre chiffre là, dit-elle.

Merde ! elle n'arrivait pas à croire qu'elle avait dit ça. Bon sang ! à présent il allait la prendre en grippe, à force de se mêler de ce qui ne la regardait pas et jouer les malignes. Elle venait juste de se dire de ne pas desserrer les lèvres. Elle ne pouvait même pas se faire confiance.

Il fronça les sourcils.

— Je me suis trompé ?

Elle devait continuer ce qu'elle avait commencé. Qui savait ce qu'il penserait si elle ne répondait pas. *Tiens-t'en aux faits. Rien d'autre.*

— Oui, dit-elle, tu ne peux pas mettre un trois ici parce qu'il doit aller dans la case du bas.

Sheldon tourna son crayon et effaça le chiffre.

— Il va ici ? (Il le griffonna.) Alors, qu'est-ce qui va là-haut ?

— Quatre, dit-elle.

Il indiqua une autre case, et elle lui donna le chiffre correspondant, puis il recommença avec une autre. Il la regarda puis regarda son sudoku.

— Tu as les chiffres pour toute la grille ?

Génial ! on en arrivait à son côté « bête curieuse ». Comment était-ce parvenu si vite ? Elle n'avait même pas eu le temps de commettre la moindre bourde. Elle haussa les épaules.

— Ouais, je l'ai résolue il y a un petit moment quand tu l'as commencée, dit-elle, parcourant le verso de la brochure de l'agence de voyages des yeux comme si cela n'avait rien d'extraordinaire.

Avec un peu de chance, il laisserait tomber.

Il tourna les pages jusqu'aux grilles niveau cinq étoiles, seize par seize.

— Et celle-ci ?

Non, non, non. Elle fixa la page du regard. Elle laissa son esprit se détendre et faire son truc. Des chiffres apparaissaient et disparaissaient en un éclair dans chaque case, tournoyant à travers les possibilités. Les cases commencèrent à se remplir, encore quelques-unes dans la ligne du milieu... Fini !

— Ce n'est pas difficile, vraiment. Tu peux y arriver.

Elle débita les chiffres de la première ligne et il consulta la solution.

— C'est incroyable, dit Sheldon.

— C'est mon boulot, répliqua-t-elle.

De nouveau, un silence gêné s'installa entre eux. Elle se creusa la tête à la recherche de quelque chose à dire.

— Tu as des enfants ?

Tout le monde adorait parler de ses enfants.

Il soupira. Ce qui ne présageait rien de bon. Elle n'aurait peut-être pas dû lui poser cette question. Et retenir sa maudite langue.

— Non, commença-t-il. Je conserve encore l'espoir de rencontrer mon âme sœur. Avec tous les déplacements que je fais en tant qu'agent ALFA, j'aurais espéré tomber sur celle qui m'est destinée.

» Ce que tu as dit sur les âmes sœurs dans le bureau de Tumbel est plus vrai que tu ne le penses. Je veux fonder une famille avant d'être trop vieux pour pouvoir en profiter. Mais il me reste encore quelques années avant d'en arriver là. Je garde juste l'œil et le nez ouverts. (Il lui adressa un clin d'œil.) Et toi ?

Elle haussa les épaules.

— Je suppose que j'ai toujours cru que je trouverais quelqu'un qui ravirait mon cœur et que nous vivrions heureux avec nos deux enfants et demi derrière notre palissade blanche. Mais, tu sais...

Elle haussa encore les épaules. Elle avait peut-être des points communs avec ce métamorphe super sexy. Elle ne refuserait pas de se mettre en couple avec lui. Elle finirait bien par tomber amoureuse de lui, pas vrai ?

— Tu aimes aller au cinéma ? J'adore toutes sortes de films. Je peux passer tout le week-end assise sur mon canapé à rire, pleurer et hurler contre la télé.

— Je préfère les RPG quand je suis chez moi. J'ai ma dose de monde réel pendant la journée. Le soir, j'aime pouvoir m'évader.

— Les RPG ?

— Oh ! désolé. Les jeux de rôle. Des jeux vidéo. *Assassin, Warcraft, Final Fantasy*, ce genre de truc.

— Super, dit-elle même si elle n'avait jamais entendu parler de tous ces jeux. Tu cuisines quand tu es chez toi ? J'ai plusieurs recettes de ma mère qui lui ont été transmises par sa mère, pour certaines. Confectionner des plats à base de produits naturels est ma seconde passion. Comme tu peux le voir.

Elle se montra d'un geste.

Il lui adressa un regard interrogateur.

— Tu es très bien. Ne t'avise jamais de croire le contraire. N'importe quel type serait chanceux de t'avoir. Surtout si tu cuisines. En général j'achète des plats à emporter ou je me fais livrer. Pizzas, chinois, cuisine fusion, selon mes envies.

— Tu as l'air de travailler beaucoup. Tu prends parfois des vacances ? Moi c'est la première fois que je m'absente du bureau pour plusieurs jours. Une retraite dans une cabane me ferait bien envie, cependant. Se reconnecter à la nature, un chocolat chaud devant un beau feu de cheminée...

— Il est vrai que nous travaillons beaucoup, dit-il. C'est le métier qui veut ça. Mais ça m'arrive de prendre des congés. Je suis allé à la plage avec tout un tas de femmes. Mon loup adore ça. Tout ce sable où il peut courir et ces corps divins à savourer.

Bon, de toute évidence, ils n'avaient aucune chance de sortir ensemble. Leur seul point commun avait tout l'air d'être cette mission.

— Tu connais l'agent qui a disparu ?

Elle voulait tout savoir sur lui, mais elle préférait ne pas poser de questions à Sheldon tant que la conversation ne serait pas réellement engagée.

— Oui, Day est un type super. Il est sérieux, très intelligent, sympa. Il n'est pas très sociable. Il travaille tout le temps.

— Il a de la famille ? demanda-t-elle.

— Pas que je sache, mais ça ne veut pas dire qu'il n'en a pas, répondit Sheldon.

— Des photos sur son bureau ?

Sheldon réfléchit à sa question.

— Je ne pense pas qu'il ait encore un bureau. Il fait beaucoup de missions sous couverture et est rarement là.

Elle hocha la tête. Day ne semblait pas être taillé pour être un petit ami ou un mari. S'il ne voulait pas être attaché à un bureau, envisagerait-il seulement une femme ? Il ne refuserait peut-être pas une assistante pour l'accompagner dans ses déplacements. C'était toujours ça. On verrait bien. Elle commença à penser à lui comme à un genre de cow-boy fort et sexy. Ouais. Un cow-boy ou un rancher. Elle ferma les yeux et laissa ses pensées vagabonder pendant qu'elle continuait à s'imaginer tout un tas de trucs fous avec un homme qu'elle ne connaissait même pas.

— *Tu sembles tellement à l'aise avec les animaux, Kari. Comme si tu étais prédestinée à faire partie de leur monde.*

Elle leva les yeux vers Bryon tout en continuant à caresser le nez velouté du cheval. Il était si grand et large d'épaules, et elle s'humecta les lèvres en apercevant son torse musclé à travers les boutons ouverts de sa chemise de flanelle. Elle osa baisser les yeux jusqu'à son entrejambe et saliva. Nom de Dieu !

Il se plaça derrière elle, repoussa les cheveux sur son cou, et elle sentit la caresse de son souffle sur sa peau. Elle frissonna, parce que ça la chatouillait, mais aussi en raison de la proximité de son corps ferme avec le sien.

Oh bon Dieu ! s'il l'embrassait maintenant, elle le laisserait la prendre ici même, dans l'écurie. Elle ferma les yeux et, comme s'il pouvait lire dans ses pensées, il fit glisser ses mains sur ses bras nus et l'invita à reculer.

— Où allons-nous ?

Tout en souriant, il glissa ses lèvres contre sa peau.

— Où tu voudras.

Elle soupira, se laissant aller contre lui.

— J'ai l'impression de rêver.

Bryon la prit dans ses bras et la hissa sur une haute botte de foin.

— Ce n'est pas une impression, Kari. Je serai tout ce que tu voudras. Je ferai tout ce que tu voudras. Laisse-moi juste te posséder.

Elle eut le souffle coupé quand il arracha son chemisier de sa jupe et lui effleura les seins des doigts pour faire passer le vêtement de coton par-dessus sa tête. Son chemisier retomba en tournoyant alors qu'il assaillait son corps de la main. Une chaleur lui pénétra le corps quand il lui titilla les tétons de ses mains calleuses et qu'il s'empara de sa bouche.

Elle referma les mains sur ses fesses fermes et rapprocha les hanches, écartant les cuisses pour sentir contre le tissu fin de sa culotte la bosse pleine derrière sa braguette et son jean rugueux.

— Tu sens délicieusement bon, Kari. J'ai juste envie de me noyer dans ton parfum et de te goûter tout entière.

Il fit courir ses lèvres sur sa joue, sur la chair tendre de sa gorge et plus bas encore jusqu'à son soutien-gorge en dentelle bien rempli. Il en lécha l'étoffe délicate, aspira au travers ses mamelons durs, raclant des dents sa chair sensible jusqu'à lui arracher un petit cri.

— Est-ce que tu mouilles, Kari ?

Elle lâcha un « oui » d'une voix rauque, refermant la main dans ses cheveux.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il encore.

Il leva les yeux de sa poitrine. Ils étaient verts et avides tandis que son désir dévorant lui coupait le souffle.

Elle tendit les mains vers sa braguette, mais il lui empoigna les poignets, secouant la tête.

— J'agis. Tu savoures.

Il lui releva la jupe sur les hanches puis la tira jusqu'au bord de la botte de foin, lui écartant les genoux. Il mit sa bouche sur sa fente glissante et décolla ses replis humides, fouillant et titillant son intimité de la langue. Il fit le tour de son clitoris, le pinçant et le suçant jusqu'à ce que Kari plonge les doigts dans le foin en se cambrant pour lui en faciliter l'accès.

Elle laissa retomber sa tête en arrière et cria, lui empoignant les cheveux alors qu'elle se collait plus étroitement contre sa bouche. Avec un sourire narquois, il releva le visage, faisant glisser ses lèvres contre l'intérieur de ses cuisses, lui mordillant la chair.

— Je veux être en toi, Kari. Te remplir complètement et te baiser jusqu'à ce que tu aies les jambes tremblantes et que ton corps hurle de plaisir. Tu es mienne, mon amour. Je suis libre de te garder, de te baiser, de t'aimer, de t'avoir...

Il libéra sa queue et d'un habile coup de reins enfouit son membre profondément, lui soulevant les fesses au-dessus de la botte de foin. Il la prit dans ses bras et l'appuya contre la meule, ondulant des hanches et maîtrisant chaque assaut, chaque pénétration jusqu'à la garde.

Kari cria alors que son corps était secoué de spasmes, son intimité se resserrant sur sa queue épaisse alors qu'elle s'agrippait à son dos. De minuscules brindilles l'entaillaient à chacun de ses coups de reins, renforçant son plaisir jusqu'à ce que des vagues de volupté éclipsent en elle toute pensée.

Dans un grondement sauvage, Bryon étreignit la douce chair de ses fesses, le corps tendu

alors que tous ses muscles se contractaient sous la pression de son éjaculation imminente.

— Dis-le-moi ! lui lança-t-il avec hargne.

— Jouis ! MAINTENANT !

Bryon rugit, sa queue profondément enfouie, toujours dure comme la pierre. Il se retira une fois de plus et, dans un ultime coup de reins, laissa sa semence chaude jaillir par à-coups de son gland gonflé.

Kari se cramponna à lui, faible, mais comblée.

— Tu sais que tu rêves, hein ? lui chuchota-t-il à l'oreille.

— Je m'en fous.

Il gloussa contre sa peau moite.

— Tant mieux, parce que je suis prêt à remettre ça.

— Hue, mon joli cow-boy !

Le pilote dans l'interphone la réveilla en sursaut. Elle avait le cœur qui battait la chamade et tremblait de tous ses membres. Waouh ! elle n'avait pas eu de rêve aussi... réaliste, de toute sa vie. Elle avait besoin de s'envoyer en l'air.

CHAPITRE 6

Leur avion en provenance de Londres roula lentement jusqu'à un petit bâtiment, mais au lieu de se rapprocher de l'aérogare pour qu'ils puissent rejoindre l'intérieur en passant dans un tunnel, il s'arrêta à distance.

— Bon sang ! j'ai failli oublier.

Sheldon sortit de sa poche un écrin à bijou carré en velours. Le cœur de Kari s'emballa. Que faisait-il ? Il souleva le couvercle, dévoilant un bracelet jonc en argent étincelant.

— C'est pour toi. Je veux que tu le portes en permanence. Ne l'enlève jamais ou quelqu'un le volera. Il est tout neuf et peut être mouillé.

Elle fut décontenancée par un cadeau aussi somptueux.

— Je ne peux pas l'accepter. Il est magnifique, mais...

Mais elle ne sortait pas avec lui et n'en avait pas l'intention. S'était-elle trompée sur son compte ? Elle ne le sentait pas « intéressé ». C'était un métamorphe. Peut-être qu'ils n'étaient pas comme les hommes. Non, les hommes avaient du mal à montrer leurs sentiments, en général.

Sheldon prit sa main dans la sienne et lui glissa le jonc au poignet.

— J'insiste pour que tu le portes.

Oh bon Dieu ! Il devait lui avoir coûté une fortune. Les gens devant eux attrapèrent leurs bagages à main. Elle trouverait un moyen de le remercier et de le lui rendre plus tard. Avec un peu de chance, il pourrait encore le rendre.

Ils se levèrent, et il prit le sac de Kari dans le compartiment situé au-dessus de leurs sièges. Son sourire était terriblement craquant. À l'entrée de l'avion, elle s'avança sur un escalier qu'on avait poussé contre la porte. Kari s'agrippa à la rampe comme si sa vie en dépendait. C'était le genre de truc dont elle était capable : dégringoler jusqu'en bas.

— Au fait, dit-il, le bracelet est un traceur GPS.

Elle s'était fait des idées romantiques complètement fausses sur lui, et ses joues s'empourprèrent. En voyant son sourire narquois, elle sentit tout son corps la brûler de honte.

— Tu n'as pas cru que je te l'avais donné parce que j'en pinçais pour toi, si ?

Elle ignorait comment elle pouvait être encore plus déconfite, mais c'était ce qui se passa.

— Bien sûr que non.

Elle baissa la tête pour examiner ses mains. Oh bon Dieu ! Comment pourrait-elle le regarder de nouveau dans les yeux sans mourir de honte ?

— C'est quelque chose, dit Kari, parcourant les alentours des yeux.

Quelques avions plus gros étaient garés, mais ce qui l'étonna était le nombre de petits jets comme des Gulf Stream éparpillés sur le tarmac. On aurait presque dit un parc d'exposition-vente.

— Surtout pour un aérodrome privé, ajouta Sheldon. Il y a peut-être un congrès important en ville.

Elle s'esclaffa.

— Tu ne sais visiblement pas grand-chose sur Cloustien. Tu ne risques pas d'y trouver un endroit pouvant accueillir plus de cinquante personnes. À part la taverne du coin. C'est une

vieille ville, qui remonte à l'époque où ils les construisaient petites et compactes.

Un employé de la compagnie aérienne déchargeait la soute à bagages sur le bas de l'avion. La valise de Kari était facile à repérer. Quand elle s'était mise en quête d'une nouvelle valise, elle en avait voulu une qui serait facile à retrouver au milieu d'une marée noire. Et dès qu'elle avait posé les yeux dessus, elle avait su que c'était elle.

Tout le monde semblait avoir le regard rivé sur la valise, attendant de voir qui en était le propriétaire. Elle soupira, habituée à être le point de mire. C'était la plus grosse valise jaune canari qu'elle avait pu dénicher. La poignée sortie, elle faisait presque les trois quarts de sa taille. Elle avait eu en tête des questions pratiques, pas sa couleur. Encore une fois, elle n'était pas foutue de faire un seul truc bien.

Elle referma les doigts sur la poignée et tira. La valise vacilla, tint debout et l'entraîna en arrière. Elle perdit l'équilibre, mais se redressa avant de s'être vraiment donnée en spectacle. Cette fois, elle se servit des deux mains et recula, faisant basculer la valise sur ses deux roues. Elle devrait s'en procurer une à quatre roues pour lui éviter cette manœuvre. Peut-être une un peu plus petite, et peut-être pas d'un jaune si vif.

Elle chercha Sheldon des yeux, son petit ami des prochains jours. Quand ils entreraient dans l'aérogare, elle en profiterait pour faire une pause technique. Elle avait vraiment besoin de faire pipi. Ce dernier soda l'avait achevée. Mais Sheldon se tenait au milieu des voitures garées à l'arrière du bâtiment et tenait une portière arrière ouverte. Elle devrait attendre d'être à l'hôtel pour filer aux toilettes.

Confortablement installée sur la banquette arrière de la petite voiture, elle regarda l'aéroport privé s'éloigner. Le chauffeur était chauve avec une physionomie joviale. Il lui sourit.

— Américains ? dit-il.

Sheldon répondit avant elle.

— Absolument. Nous faisons partie d'un groupe de touristes qui est arrivé hier. Nous sommes un peu en retard.

— Touristes, dit l'homme. On adore touristes. Pas beaucoup viennent ici parce qu'on est si intéressants. (Son sourire s'élargit.) Je fais visiter vous. Oui, je montre vous.

Elle regarda Sheldon. Il n'avait pas l'air emballé. Ce qui la fit rire.

Le chauffeur commença la visite guidée sans attendre.

— Cloustien est pays très vieux. Os plus vieux trouvé ici a six cent mille ans.

— Quoi ? demanda-t-elle.

— Oui, m'dame. C'est vrai.

Ils passèrent sur un pont auquel elle aurait bien donné six cent mille ans. Elle jeta un coup d'œil par la vitre et aperçut la rivière à travers les planches gauchies et fendues.

— Rivière très vieille, aussi. Par endroits eau va sous terre et disparaît. Puis ressort quelque part.

Il indiqua quelque chose par la vitre.

— Voyez là ?

Elle se pencha pour regarder par la vitre de Sheldon. Sur une colline éloignée trônait un château. Trop cool.

— La famille de notre prince vivait là. Mais maintenant hanté par vieux, vieux roi Alheim. Ma grand-mère disait que vieux roi avait trouvé chemin vers enfer. Pour obtenir richesses et pouvoir qui ne relèvent pas du monde humain.

» La domination du roi a commencé à s'étendre loin. Mon *oma*^[1] parlait de guerre et de

grandes batailles où beaucoup ennemis sont morts, mais pas beaucoup hommes du roi, pas même blessés. *Oma* disait que diable dans roi a fait sorcellerie pour gagner.

— Mais Cloustien est si petit, dit Kari. Qu'est-il arrivé à son empire ?

— Vous savez ce qui arrive quand on passe pacte avec diable. Rien de bon. Au bout d'un moment, diable a exigé paiement. Vieux roi est mort. Puis son frère beaucoup plus jeune est revenu de Rome. *Oma* disait jamais entendu parler du frère, mais gentil et bon avec peuple. Tout le monde aimait lui.

— Et son territoire, dit-elle.

Il haussa les épaules.

— Avec le temps, tout change. Mais la nuit, quand on regarde château, on voit parfois fantôme du vieux roi Alheim arpenter couloirs et allumer lumière dans pièces. On raconte qu'il est furieux d'avoir tout perdu. N'approchez pas du château. Ceux qui y entrent ne sont parfois plus jamais revus.

— La famille royale n'y vit plus ? demanda Kari.

— Pas depuis longtemps. Ni eau ni électricité. Prince vit en ville dans palais moderne. Magnifique demeure. Il discute avec gens de notre village. Autres rois, rien à faire du peuple. On ne les voyait pas beaucoup.

— Le prince ? répéta-t-elle.

— Prince Goddard est homme bon. Prend soin de notre ville. Surtout quand besoin argent. Très généreux.

— Le prince a-t-il le moindre pouvoir au sein du gouvernement ? s'enquit-elle.

— Un peu. Mais il nous laisse surtout décider par nous-mêmes. Toujours occupé avec personnes importantes. Notre prince très important et informé des événements du monde.

Sheldon dressa l'oreille.

— Vraiment, quel genre de personnes importantes ?

L'homme haussa les épaules.

— Militaires haut placés, hommes avec propres avions, membres famille royale. Ce genre de chose. En fait, plus tôt dans semaine, j'en ai conduit plusieurs. Gens bien, donnent beaucoup d'argent au chauffeur.

Il se tourna vers elle et lui adressa un clin d'œil.

Sheldon tendit au chauffeur une photo de Bryon Day. Merde, un simple coup d'œil à son visage superbe la rendait toute chose.

— Avez-vous vu cet homme ?

Il regarda fixement le cliché pendant un long moment, et pas la route. Elle tâtonna à la recherche de la ceinture. En se tournant, elle appuya sur sa vessie, ce qui lui rappela qu'elle avait besoin d'aller aux toilettes. Le chauffeur rendit la photo.

— Non. Jamais vu. Il vit ici ? Américain, comme vous ?

Sheldon ne répondit pas. Elle le regarda et il secoua presque imperceptiblement la tête. La voiture effectua un demi-tour en cahotant et s'arrêta devant un bâtiment.

— Nous y voilà.

L'homme bondit hors du véhicule et se dirigea vers le coffre. Elle sortit et regarda autour d'elle. Ce village ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait déjà vu.

Il était vieux. On pouvait presque sentir le temps qui avait passé. Les pavés des rues étaient usés. Les maisons n'étaient pas bien hautes et étaient collées les unes aux autres. Pas de ruelles. La porte du bâtiment devant elle s'ouvrit et plusieurs personnes sortirent. Une femme tenait une

écritoire à pince et portait une visière blanche. Elle dévisagea Kari et s'arrêta.

— Vous êtes Kari ?

Voilà qui la surprit. Elle jeta un coup d'œil à Sheldon derrière la voiture qui récupérait leurs bagages.

— Euh... oui ?

La femme rit en balayant l'air de la main.

— Vous êtes trop drôle, ma chère. (Elle regarda son écritoire.) Kari et Sheldon. De Virginie. Sheldon apparut derrière la guide.

— Oui, c'est nous. Désolé pour le retard.

— Vous arrivez juste à temps, dit-elle. Nous partons immédiatement pour une petite excursion, puis nous irons dîner dans un restaurant local.

Elle passa la tête par la porte et beugla. Un garçon sortit en courant et tenta de prendre les valises des mains de Sheldon. Celui-ci chassa le gamin en grognant.

— Tout va bien, Sheldon, dit la femme avec un sourire qui dévoilait des dents extrablanches. L'hôtel va enregistrer votre arrivée à tous les deux pour que vous puissiez nous accompagner. Vos valises vous attendront dans votre chambre à notre retour.

Le garçon empoigna de nouveau leurs bagages et les porta à l'intérieur.

— Bon, en route tout le monde. (La guide avait les mains en l'air.) Et on marche, on marche.

Kari regarda Sheldon. Il haussa les épaules et lui fit signe de passer devant lui pour suivre le groupe. Ils marchèrent dans la rue comme des touristes. *Tout se passera bien*, pensa-t-elle. Alors sa vessie se rappela de nouveau à elle. Oh merde ! Combien de temps mettraient-ils à rejoindre le restaurant ? Ils prirent un autre tournant et le quartier changea complètement. Au lieu de la vieille petite ville, c'était moderne avec des immeubles en béton et de jolis trottoirs.

Elle s'arrêta et serra les cuisses. Si elle mouillait son pantalon, elle se tuerait plutôt que de laisser Sheldon la renifler.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

— Rien, dit-elle.

Son envie pressante disparut et elle rattrapa le groupe. Ils s'arrêtèrent tous pour regarder un truc. Elle n'eut pas l'occasion de le voir parce qu'elle était trop occupée à se trémousser.

De l'autre côté de la rue, une fourgonnette était garée, le train arrière devant la grande porte d'un bâtiment, et des gens portaient à l'intérieur des chauffe-plats en argent et des bains-marie de table. Elle pourrait peut-être entrer furtivement, utiliser les toilettes et sortir sans que personne n'en sache rien.

Elle chuchota son plan à Sheldon.

— Quoi ? Tu ne peux pas juste t'introduire à l'intérieur, dit-il. On dirait un musée ou un endroit chic.

— Si ce n'est pas dans ce lieu prévu pour accueillir le public, ce sera sur tes chaussures. Choisis.

Il resta silencieux une seconde.

— Tu as besoin d'aide ?

[1] Grand-mère, en allemand dans le texte. (NdT)

CHAPITRE 7

C'était l'heure ! L'appel de la nature se faisait entendre et pas qu'un peu. À hauts cris. Elle serra les dents et se plia en deux. Contracta ses maudits muscles de Kegel. Putain ! Après ça, son périnée serait capable de soulever des poids. La sensation passa.

— Non. C'est bon.

Elle descendit du trottoir et se dirigea vers le bâtiment. Parvenue à la fourgonnette, elle regarda par la vitre côté conducteur et aperçut un tablier et une écritoire à pince. S'assurant d'un coup d'œil autour d'elle que personne ne l'observait, elle ouvrit la portière et saisit les deux objets. Elle noua le tablier à sa taille et se composa une expression froissée. Les gens parlaient rarement à ceux qui avaient l'air furieux. Si elle entraît comme si elle en avait parfaitement le droit, alors peut-être que personne ne la remarquerait.

Le somptueux bracelet que lui avait donné Sheldon s'accrocha au tablier. Elle l'ôta et le fourra dans sa poche de derrière. Elle n'avait pas l'impression que les femmes ici portaient quoi que ce soit d'onéreux. Dans sa poche, personne ne le lui volerait. Elle n'allait pas loin. Elle n'aurait aucun besoin qu'on la retrouve.

Quand elle contourna l'arrière de la fourgonnette, elle fut très surprise de découvrir des gardes armés postés de chaque côté de la porte. Elle ne se démonta pas, cependant. Elle prit un stylo sur le haut de l'écritoire, fronça les sourcils et franchit la porte les yeux rivés au sol. Les gardes ne bougèrent pas. Elle n'était pas sûre qu'ils soient même réveillés.

Dès qu'on ne put plus la voir de la porte, elle se hâta le long du couloir, vérifiant chaque porte. Il y en avait trois de chaque côté. Elles donnaient pour la plupart sur des salles de conférences avec des tables au centre. Une pièce était remplie d'objets en or. Ils brillaient comme mille miroirs. Elle en eut le souffle coupé. Elle dénoua le tablier et le posa sur le sol à l'intérieur. Deux employés de restauration la dépassèrent. Ils ne la regardèrent même pas. Elle parvint au bout du couloir sans avoir trouvé de toilettes.

Le couloir débouchait dans un immense espace qui ressemblait à un hall avec de magnifiques œuvres d'art et des tableaux accrochés au mur. Ce devait être un musée comme l'avait dit Sheldon. Tout était trop incroyable, avait l'air trop ancien pour qu'il en soit autrement. Il devait y avoir des toilettes dans un établissement recevant du public. Elle essaya une porte près d'un angle. La vision qui l'accueillit la fit presque pleurer.

Elle se précipita à l'intérieur ; jamais de toute sa vie elle n'avait baissé son pantalon aussi vite. Quand elle s'assit, elle soupira. Ça allait beaucoup mieux. La pièce était très petite. Elle devait être réservée au personnel qui travaillait là. Après s'être lavé les mains, elle sortit et referma la porte derrière elle.

Sur le mur près d'elle était accroché un magnifique tableau encadré. Elle n'arrivait pas à lire le nom de l'artiste, mais il avait l'air vieux, la peinture fanée. C'était logique. Les musées n'étaient pas faits pour les nouveautés. Sinon ça s'appelait un magasin.

En face d'elle, un groupe d'hommes surgit. Celui qui les précédait portait des vêtements voyants et avait l'air important, mais les autres étaient vêtus du même uniforme que les deux gardes postés devant la porte de derrière. Et ils traînaient un type qui paraissait inconscient.

L'homme aux fringues tapageuses s'arrêta brusquement et la fixa du regard. Oh merde ! Ce devait être le directeur.

Il pointa le doigt vers elle et hurla des mots qu'elle ne comprit pas. Ce n'était pas ce qui la poussa à fuir. C'étaient les pistolets braqués sur elle. Elle n'avait pas idée qu'ils tiraient sur les gens qui n'avaient pas payé leur billet d'entrée. Elle n'aurait jamais dû s'imaginer que cet endroit était comme les États-Unis, le plus grand pays du monde.

Si elle s'élançait vers la porte de derrière, elle serait coincée quand ses poursuivants préviendraient les types qui la gardaient. Elle devait se cacher et trouver une autre sortie.

Elle saisit une poignée et se passa la porte. Elle trébucha sur un tapis, roula par terre puis sauta sur ses pieds et se précipita vers la porte à l'autre bout. Alors qu'elle l'ouvrait, celle derrière elle s'ouvrit aussi et des gardes entrèrent. Ça craignait. Elle n'était pas foutue de faire un seul truc bien.

Claquant la porte, elle courut jusqu'à une autre. Elle ne vit pas les gardes, mais entendit la porte s'ouvrir dans son dos. Une table de conférence pour vingt personnes occupait le centre de la pièce. Celle-ci étant assez étroite, contrairement à elle, elle se cogna contre un buffet ancien et tomba. Elle roula sous la table, se demandant si elle pourrait s'y cacher.

La porte à l'autre extrémité de la table s'ouvrit. Un froissement de vêtements se dirigea vers la seconde porte. Laquelle s'ouvrit, puis elle entendit quelqu'un hurler un mot qu'elle ne comprit pas, mais le bruissement cessa.

Le bruit sourd de chaises qu'on déplaçait et écartait de la table s'éleva. Elle retint son souffle, ferma les yeux et resta aussi immobile que possible. Après plusieurs secondes de silence, la voix prononça un autre mot et tout le monde quitta la pièce.

Elle expira soudain tout l'air de ses poumons. Recroquevillée, elle se redressa, rampa sous la table et enchaîna rapidement une roulade. Elle était bien rembourrée, alors ses galipettes n'avaient rien de trop douloureux. Une fois debout, elle jeta un coup d'œil furtif dans la pièce qu'elle venait de quitter et ne vit personne. Elle se rua vers une autre porte, espérant trouver le couloir qui menait au hall ; elle pourrait alors se sauver par l'entrée principale. Bingo !

Elle sortit dans le couloir au même moment que l'un des gardes, deux portes plus loin. Merde ! Elle fonça tête baissée dans la pièce en face. Elle était sombre, pas de lumière. Elle fit courir sa main le long du mur, ayant l'impression de toucher des livres. Elle continua, parvint à un angle. La porte s'ouvrit. Elle se plaqua contre le mur.

On alluma, mais c'étaient de petits spots qui éclairaient les innombrables rangées de livres qui tapissaient les murs. Elle fut impressionnée par la quantité de cuir et de papier que contenait la pièce. Au bout de l'étagère, elle se recroquevilla, espérant qu'on ne la verrait pas.

Le creux de son dos frotta contre deux petits objets dans le mur derrière elle. *Un instant... je ne suis pas contre un mur, mais contre une porte à deux battants !* Elle l'ouvrit sans un bruit et recula par l'embrasure. Elle garda les yeux rivés sur les hommes qui la cherchaient à l'autre bout de la pièce. De ses mains tremblantes, elle referma délicatement le battant en émettant à peine un « clic ». Elle cessa de retenir sa respiration.

Dans son dos un raclement de gorge retentit. Elle sursauta et fit volte-face, puis s'aplatit contre la porte, le cœur battant beaucoup trop vite. Debout derrière un bureau se dressait l'homme important à la tenue étincelante qui avait tendu le doigt et lancé les hommes sur elle.

C'était peut-être la dernière fois qu'elle n'était pas foutue de faire un seul truc bien.

CHAPITRE 8

Le dos contre la porte, Kari avait les yeux rivés sur l'homme qui déciderait de son sort. Tout ça parce qu'elle n'avait pas acheté de billet d'entrée ? Le moment était venu de le supplier.

— Je suis vraiment désolée. (Elle ouvrit la fermeture Éclair de sa banane.) Tenez, je vais payer le prix de l'entrée. Même un peu plus pour une donation. J'ai juste eu terriblement besoin d'aller aux toilettes.

Elle s'avança devant le bureau et lui tendit l'argent.

Il arqua les sourcils, la tête inclinée.

— Vous êtes américaine ?

Oh merde ! Si elle disait « oui », la tuerait-il ou la jetterait-il en prison ? Si elle disait « non », pouvait-elle feindre un accent anglais ? Sa première pensée fut de mentir. Mais elle savait trop bien qu'elle n'avait pas de bol.

— Oui, je suis américaine.

L'homme se fendit d'un large sourire, les bras grands ouverts.

— Eh bien, bienvenue chez moi.

Elle en resta bouche bée. Chez lui ? La seule personne de la ville qui pouvait se payer le genre de merveilles qui étaient exposées était le... oh, merde, merde ! Elle était dedans jusqu'au cou.

— Je suis le prince Goddard et c'est mon palais. Qu'est-ce qui amène une femme américaine à ma porte ?

La façon dont il prononça « femme américaine » la fit frémir. Elle sourit néanmoins.

— Mon petit ami et moi faisons du tourisme.

On aurait dit une voix de robot, même à ses oreilles. Elle était vraiment fichue. Portée disparue lors de sa première mission, sans qu'on ne la revoie ni n'entende plus jamais parler d'elle.

— Êtes-vous sûre de ne pas être avec la CIA ? demanda-t-il.

Plaisantait-il ? Une pointe de rouge flamboya un instant dans ses yeux.

— Non. Nous sommes avec ATI.

Le visage du prince revêtit une expression interrogatrice.

— Agence de Tourisme Internationale. C'est le nom de notre agence de voyages, je vous le promets.

Tu parles d'une espionne. On ne l'interrogeait même pas qu'elle se mettait à table.

— C'est merveilleux, mademoiselle...

— Oh ! je suis Kari Tomlin.

Elle se pencha vers lui et lui tendit la main. Il prit ses doigts dans les siens qui étaient doux et les porta à sa bouche. Avec une délicatesse infinie, il lui effleura la peau des lèvres. Oh mon Dieu ! Elle était complètement sur le cul. Était-ce une façon normale d'accueillir les femmes dans ce pays ?

— Il est si rare de voir des Américaines ici. Vous êtes vraiment un trésor inestimable.

Son sourire semblait avide. Il la regardait comme si elle était un objet, pas une personne.

On frappa à la porte. Le prince prononça un mot et la porte s'ouvrit. C'était un garde. Quand il aperçut Kari, il écarquilla les yeux. L'homme parla et partit rapidement, refermant la porte.

— Mademoiselle Tomlin, vous êtes juste à l’heure, dit le prince.

Elle plissa les yeux.

— À l’heure pour quoi, si je puis me permettre ?

— Pour le dîner. (Il sourit et ouvrit de nouveau grands les bras.) Vous serez mon invitée ce soir. Nous avons un spectacle formidable qui vous plaira, j’en suis sûr. Oui, je pense qu’il vous plaira beaucoup.

Une lueur rouge flamboya encore dans ses yeux. Ce qui la perturba, même si elle ignorait ce que c’était.

Elle secoua la tête d’un côté à l’autre.

— Oh ! merci. C’est très gentil à vous, mais je dois y aller. Mon petit ami va s’inquiéter.

Son téléphone vibra dans sa banane. Elle le regarda fixement, hésitant à le prendre. Le prince l’y invita d’un signe. Elle le sortit et appuya sur l’icone des SMS.

— Qui est-ce ? s’enquit le prince dans son dos, lisant sciemment son message par-dessus son épaule.

— C’est mon petit ami qui se demande où je suis. (Elle s’écarta.) Je devrais vraiment...

— Mademoiselle Tomlin (il la fit reculer contre le bureau et posa les mains de part et d’autre d’elle sur la surface en bois), vous ne souhaitez pas avoir d’ennuis avec notre police ? Tout crime à l’encontre de la famille royale est passible de mort. Et vous vous êtes introduite dans ma propriété.

Putain ! C’est un psychopathe bipolaire. Charmant une seconde, menaçant sa vie la suivante. La lueur rouge amplifia et brilla plus fort, avant de mourir de nouveau. Elle plaqua un sourire sur ses lèvres pour sauver sa peau.

— À bien y réfléchir, je ne serais pas contre goûter aux délicieuses spécialités de votre pays. Laissez-moi prévenir mon petit ami pour qu’il nous rejoigne.

— Je ne l’ai pas invité, mademoiselle Tomlin, dit Goddard.

Oh, merde ! Cela ne pouvait augurer rien de bon. Mais que pouvait-elle faire ? Elle déglutit bruyamment.

— Bien sûr, oui. Quelle présomption de ma part.

Il recula.

— Merveilleux. Maintenant, envoyez un message à votre ami pour lui dire que vous allez bien. Je vous reconduirai à votre hôtel.

Elle prit le téléphone sur le bureau où elle l’avait laissé tomber et afficha le clavier sur l’écran. Elle devait trouver un moyen de faire savoir à Sheldon qu’elle allait bien si elle ne voulait pas qu’il déboule et se fasse tuer. Ou pire encore, qu’il les fasse tous deux emprisonner, provoquant un incident international. Il ne lui manquerait plus que ça pour sa première mission sur le terrain.

Elle tapa : « Devine sur qui je suis tombée ? Le prince Goddard ! Il m’a invitée à dîner et à un spectacle. Profite de la visite. Ne m’attends pas. » Pourquoi, à présent qu’elle avait besoin de manier habilement les mots, ne pouvait-elle pas penser à un seul code secret ou indice ? Le monde de l’espionnage n’était pas fait pour elle. Elle devrait se contenter de ses films et de ses rêves.

— Très bien, dit-il après avoir lu ce qu’elle avait écrit. Envoyez-le et nous allons y aller.

Elle tapota l’icone d’envoi, puis le prince lui arracha le téléphone des mains.

— Hé ! (Elle tenta de le reprendre.) Il est à moi. Rendez-le-moi.

Goddard émit des « tss-tss ».

— Les Américains et leurs joujoux. Le dîner ne convient pas à de telles distractions. Quand

nous en aurons fini, je vous rendrai votre téléphone.

Il ne lui laissait pas le choix. Et elle avait faim.

— Je vous suis, dit-elle.

Il lui prit la main et lui ouvrit la porte. À chaque pas, elle était éblouie par une nouvelle œuvre d'art stupéfiante. Sa collection devait valoir des milliards.

— Votre collection est incroyable. Vous devez avoir passé beaucoup de temps à vous en procurer chaque pièce.

Il sourit.

— Elle est assez impressionnante, n'est-ce pas ? Beaucoup de pièces proviennent du château et sont très anciennes. Mais pour la plupart je les ai trouvées çà et là au détour de la vie.

Il balaya l'air de la main comme si ce n'était rien. Juste une aquarelle qu'il avait achetée sur le stand d'un artiste de rue famélique. Enfin bref.

Après avoir traversé un dédale de couloirs, ils parvinrent à une porte à deux battants qui semblait être en or massif. Dispendieux, mais magnifique. Il les ouvrit avec de grands gestes et entra d'un air important. Ce n'était pas ce à quoi elle s'était attendue pour une salle à manger.

La lumière était tamisée, très tamisée. Comment réussiraient-ils à voir les plats ? Tandis qu'ils marchaient, elle prit conscience que la salle était plus vaste qu'elle l'avait cru. Des convives étaient déjà présents. Ils étaient assis sur d'énormes coussins placés contre les murs. Devant chacun d'eux se trouvait un plateau de fruits. Et elle remarqua que c'étaient tous des hommes qui semblaient importants. Certains avaient une femme en tenue légère à leur cou. L'une d'elles avait la main dans le pantalon d'un type en uniforme de style militaire.

Elle détourna vivement les yeux. Elle n'eut soudain plus faim. Dans quoi s'était-elle fourrée ?

CHAPITRE 9

La tête de Kari tourbillonnait d'idées pour sortir de la salle à manger et du palais aussi vite que possible. Elle avait l'impression d'être entrée dans un film porno bizarre.

Le prince la conduisit jusqu'au mur du fond où d'autres coussins s'empilaient et où attendaient des plateaux couverts de ce qui ressemblait à des fruits. Goddard l'aida avec les coussins.

— Êtes-vous bien installée, mademoiselle Tomlin ? demanda-t-il.

Il était redevenu charmant. Tant qu'elle faisait ce qu'il voulait, il semblait content.

— Oui, merci, répondit-elle.

Dès qu'il s'assit, une douce musique arabe s'éleva et d'autres femmes sortirent d'une petite porte, portant des cruches. Le verre à vin du prince fut rempli en premier, puis le sien. Le liquide était sombre. Le prince se pencha vers elle.

— C'est du vin qui provient des meilleurs vignobles de France. Il est excellent. J'espère que vous l'aimerez.

Quand les femmes qui les servaient partirent, il leva son verre. Tout le monde l'imita.

— Bienvenue à tous au banquet et au spectacle de ce soir. Je vois que certains ont déjà commencé les réjouissances.

Il sourit à ses invités. Elle avait peut-être mal compris ce qui se passait. Le prince indiqua du menton le couple avec la femme qui avait la tête qui bougeait sur les genoux de l'homme. Cela dit, elle avait peut-être trop bien compris.

Et Goddard qualifiait son téléphone de distraction ? Il avait besoin qu'on lui remette les idées en place.

Il poursuivit.

— Nous avons une invitée d'honneur ce soir. (Il la regarda.) Une femme américaine en visite dans mon ravissant pays.

Au mot « américaine », ils tournèrent la tête. Kari sentit son cœur battre soudain trois fois plus vite.

— Une belle femme comme vous est un honneur en soi. Vous serez ma jolie princesse pour la soirée.

Il courba la tête vers elle. S'il tentait de la conquérir, c'était bien parti. Il se retourna vers ses invités et prononça des mots dans une langue étrangère. Tout le monde but et elle en fit autant.

À sa grande surprise, le vin était très bon. Elle n'avait pas l'habitude de boire. N'avait jamais eu le moindre goût pour la boisson. Fallait croire qu'elle n'avait jamais eu accès aux bons produits. De petites portes s'ouvrirent et des femmes en sortirent en nombre, portant des plats fumants.

Ceux qui dînaient étaient assis contre les murs en demi-cercle. Enfin, dans la mesure où les murs avaient des angles, c'était plus un demi-carré. Ce qui laissait le centre libre pour que les femmes effectuent le service ou même dansent, tant c'était grand.

Le prince était gentil et affable, expliquant tout ce qu'ils mangeaient et buvaient. Il ne prêta aucune attention aux femmes presque nues ou aux autres hommes qui avaient des femmes qui s'agrippaient à diverses parties de leurs corps. Vers le milieu du repas, il adressa un signe de tête

à quelqu'un de l'autre côté de la salle et les lumières baissèrent encore plus.

Le rayon bleu d'un projecteur fixé au plafond tomba au centre de leur demi-carré. À présent qu'elle levait les yeux, elle remarqua une batterie de lampes et de projecteurs de scène. Ce devait être pour le spectacle. La musique arabe sirupeuse et sensuelle se fit plus forte et de belles femmes vêtues de draperies et de bijoux étincelants apparurent sous le feu du projecteur. Tandis que le sol se remplissait de corps ondulant lascivement, d'autres lumières brillèrent.

Les hommes étaient hypnotisés. Ils regardaient sans manger. Un homme leva discrètement le doigt, le prince hocha la tête et la femme choisie fut dirigée vers lui. Le couple quitta la pièce. Un petit homme dégoûtant, au visage et à la chemise barbouillés de nourriture, tendit un doigt grasseyé vers une pauvre femme. Sans se plaindre, elle s'avança jusqu'à lui. Il resta assis, mais lui poussa la tête dans son entrejambe. Kari se détourna.

Les femmes ne semblaient pas y voir d'objection. En fait, elles avaient l'air plutôt heureuses d'être là. Sauf une jeune femme dans le fond. Kari ne l'apercevait que par moments. La femme ne maîtrisait pas la chorégraphie et n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil vers la porte. Elle était trop loin pour que Kari puisse distinguer son visage et elle ne pouvait donc pas savoir quel était le problème, s'il y en avait un. Elle était peut-être nouvelle, ne connaissait pas la danse et ne se sentait pas à sa place. Un peu comme Kari, alors qu'elle reluquait des femmes sexy.

Le prince ne lorgnait pas les femmes non plus, mais observait les hommes alors qu'ils en choisissaient une. Après quelques minutes, le prince frappa dans ses mains et les femmes restantes se retirèrent. Elle prit alors conscience de la raison pour laquelle ce spectacle lui semblait familier. C'était le harem du prince et tout ce dîner n'était qu'un stratagème pour permettre aux hommes de se procurer une partenaire pour la nuit. Mais certains n'avaient pas choisi. Pas plus que le prince. Un frisson froid la parcourut le long du dos. Être sa princesse impliquait-il de coucher avec lui ?

La panique l'étreignit et elle se prépara à fuir. Pas question. Il se pencha vers elle et chuchota :
— C'est la partie que nous apprécierons le plus, vous et moi.

Il frappa dans ses mains et l'unique projecteur occupa de nouveau le devant de la scène.

Des portes s'ouvrirent dans le noir, puis un type torse nu avec un pantalon en cuir bariolé s'avança dans la lumière sans se presser. Il avait le torse lisse, brillant d'huile. Il la transperça de ses yeux sombres, provoquant des frissons dans son dos. Il s'arrêta, les pieds écartés de la largeur des épaules. À la main, il tenait un fouet de cuir noir.

Il fit le tour du cercle de lumière, montrant à l'assistance son corps musclé et sa trique impressionnante. Quand il lui tourna le dos, elle vit que ses fesses étaient nues. Des lignes enfouies dans son épiderme s'entrecroisaient sur tout son postérieur. Quand l'homme se tint devant elle et le prince, il tendit le bras, brandissant son fouet qu'il fit claquer dans l'air. Le bruit la fit sursauter.

D'autres hommes s'avancèrent dans la lumière. Certains qu'on traînait, les poignets et les chevilles entravés.

— Pourquoi certains sont attachés et d'autres non ? demanda-t-elle.

Le prince ne détourna pas les yeux des hommes.

— C'est pour indiquer le genre de jeu qu'ils apprécient.

Autrement dit, les fouets et les chaînes n'étaient pas un problème.

Les hommes occupèrent le milieu de la salle à la manière des femmes. Et chacun d'eux était à tomber par terre. Le prince s'humecta les lèvres. La panique qui l'avait envahie disparut rapidement quand elle comprit qu'elle ne serait pas le dessert du prince. Les hommes étaient au

menu.

Elle poussa un soupir silencieux et admira le spectacle devant elle. Les autres hommes ne portaient rien d'autre qu'un petit pagne qui pour certains ne dissimulait guère leur empressement à participer. Oh mon Dieu ! Un type avait la trique presque jusqu'au nombril. Comment sa queue pouvait-elle grandir autant ? Il lui ferait remonter l'utérus dans l'estomac.

Au lieu de danser, les hommes se tenaient sur un plateau tournant. Le suivant apparut. Elle n'avait jamais vu un torse aussi finement ciselé ou des abdos aussi carrés. C'était au point que le type avait l'air... étrange.

Le plateau continua à tourner et des hommes étaient sortis de la salle.

— Où emmènent-ils les types ? demanda-t-elle.

— Une fois choisis, ils sont conduits dans les chambres des invités pour être préparés et passer du bon temps.

Elle ricana. « Passer du bon temps », tu parles.

L'homme qui approchait vacillait légèrement sur ses genoux au lieu d'être debout. Il avait la tête baissée, les mains enchaînées dans le dos. De l'eau dégouttait de la pointe de ses cheveux qui lui retombaient sur le visage. Il semblait sur le point de s'écrouler d'une seconde à l'autre. Des picotements lui parcoururent le corps. C'était bizarre. Elle n'avait jamais eu cette sensation avant en voyant un homme. Elle ne le voyait même pas entièrement parce qu'il était tout affaissé. Elle se pencha vers Goddard.

— Qu'est-ce qu'il a ? chuchota-t-elle.

L'homme releva brusquement la tête et plongea les yeux dans les siens. Elle s'arrêta de respirer. Elle n'avait jamais rien vu de plus beau que cet homme. Il avait quelque chose de familier. À côté d'elle, le prince gloussa.

— Je savais que vous l'aimeriez. Je l'ai choisi pour nous ce soir.

Les yeux du prince étaient devenus entièrement rouges. Il tendit le doigt et deux gardes empoignèrent l'homme à genoux et le traînèrent vers eux. Il se débattit. Ils lui donnèrent un coup d'aiguillon. Il serra les dents ; elle tressaillit à la vue de sa souffrance.

— Arrêtez, hurla-t-elle avant de plaquer la main sur sa bouche.

Ce cri lui avait échappé, mais elle était heureuse d'avoir protesté. Aucun humain ne devrait être traité ainsi, qu'ils désirent cette « punition » ou non. Elle avait un problème avec le BDSM passé un certain seuil de douleur. Comment pouvait-on réellement aimer souffrir le martyr ? Elle ne comprenait tout simplement pas.

On poussa l'homme, qui tomba à genoux devant son plateau de nourriture délaissé. Il avait la poitrine qui se soulevait et s'abaissait péniblement et était tout échevelé. Le garde tendit la main, empoigna les cheveux de l'homme et lui releva la tête d'un coup sec.

Kari poussa un petit cri.

CHAPITRE 10

Bryon savait qu'il n'était plus dans la cellule froide et humide, mais dans un endroit paisible et parfumé. Il sentit qu'on le déplaçait brusquement, mais n'avait aucun contrôle sur son corps. Il était même incapable d'ouvrir les yeux. Il avait été drogué avec l'eau qu'il avait bue, et la concentration de toxines dans son organisme était encore trop importante. Il devait en éliminer davantage avant d'espérer pouvoir bouger.

On lui arracha ses vêtements. De l'eau froide et une brosse à récurer lui mordirent la peau. Il huma des senteurs de fleurs et d'agrumes. Des mains douces lui frictionnèrent le torse, les abdos, les jambes et le dessous des testicules avec des huiles chaudes.

Il s'obligea à ouvrir les yeux et découvrit qu'il était sur un sol de béton, avec une femme agenouillée au-dessus de lui. Elle remarqua ses yeux ouverts, mais détourna aussitôt le regard et continua à l'enduire d'huile. Il tenta de parler, mais manquait de coordination. Il se détendit et ferma les yeux. La sensation des mains sur ses muscles battus et endoloris était trop agréable pour qu'il y résiste.

Il reprit ses esprits quand des mains rêches le relevèrent brusquement. Il tenait à peine sur ses jambes et les hommes le traînèrent plus qu'ils ne l'aiderent à marcher. On lui enfonça un bâton froid dans le flanc et une décharge paralysante lui comprima les muscles. La poitrine figée, les abdos contractés, il se roula presque en boule.

Quand son corps se décontracta, ses forces l'avaient quitté. Ils savaient assurément comment s'y prendre avec un métamorphe. Dès lors qu'il avait bu l'eau, il avait été entièrement à leur merci. La question était de savoir ce qu'ils comptaient faire de lui.

On le poussa dans une salle sombre où résonnait une musique exotique, et il tomba à genoux. L'odeur de nourriture lui donna des crampes d'estomac. Combien de jours était-il resté sans rien manger ? Son loup se tint sur le qui-vive, prêt à prendre le contrôle. Il tira sur les chaînes qui lui liaient les poignets dans le dos. La politique et les procédures ALFA interdisaient formellement de se transformer en présence d'humains. Mais il n'était pas assez fort pour retenir sa moitié.

Puis une autre fragrance capta son attention. La senteur la plus incroyable qu'il avait jamais connue. Son loup sut immédiatement ce qu'elle signifiait. Bryon était incapable de réfléchir. *Notre âme sœur !* Bryon ne comprenait pas. Leur âme sœur ? Là ? À Cloustien ?

Le monde tournait avec lenteur, alors même qu'il ne bougeait pas. Il n'était pas seul dans la salle. Il sentait tous les autres et ils étaient dégoûtants. Une odeur de sexe imprégnait l'air. Une musique séduisante jouait. Il chercha cette fragrance divine. D'où venait-elle ? Puis au son d'une voix, il dressa l'oreille. Une voix douce qui lui emplissait le cœur de désir. *Qu'est-ce qui cloche chez moi ?*

La fragrance qu'il cherchait désespérément revint vers lui par bouffées entières. Elle était là, tout près de lui. Il percevait sa présence, mais ne pouvait pas bouger. Il était si fatigué. De nouveau, des mains rêches le saisirent par les bras et le traînèrent. L'aiguillon s'enfonça encore dans son flanc. Il serra les dents pour lutter contre la douleur. Puis celle-ci disparut.

Il bascula et se cogna le menton au sol. Mais cette souffrance n'était rien comparée à celle provoquée par la torsion de sa tête qu'on tirait violemment en arrière. Puis elle fut là, juste

devant lui. Il lut dans ses yeux de l'inquiétude et de la compassion pour lui. Avant qu'elle les écarquille de surprise. Le connaissait-elle ? Il ne l'avait jamais vue avant, et cela faisait près d'un an qu'il était en ville. Il l'aurait quand même croisée depuis le temps.

Elle était si belle, si parfaite. Sauf qu'elle était assise à côté de *lui*. Il devait l'éloigner de ce connard avant qu'il lui fasse du mal. Soudain, on le souleva du sol pour l'emmener loin d'elle. Il se débattit pour se libérer, pour retourner auprès d'elle. Puis elle disparut à sa vue. Tout en lui mourut. Il devait la retrouver.

On le traîna dans une autre pièce et on le jeta sur quelque chose de moelleux et d'accueillant. Une étoffe froide et glissante frotta contre lui. Sans plus de cérémonie, on lui arracha son pagne et il fut de nouveau à genoux, mais cette fois il avait les mains liées au-dessus de la tête. Ses genoux s'enfonçaient dans la même matière moelleuse sur laquelle il avait été allongé.

Puis la pièce devint silencieuse. D'un seul renflement, il sut qu'il était dans la chambre du prince. Son odeur fétide lui saturait les narines. Il fut enfin capable de relever la tête et regarda autour de lui. Il était enchaîné au plafond au milieu d'un lit immense qui débordait d'oreillers. Qu'est-ce que ça voulait dire, putain ? À quel genre de perversion bizarre s'adonnait ce salaud ?

Bryon secoua la tête pour tenter de reprendre ses esprits, mais impossible. La porte s'ouvrit, et la fragrance de la jeune femme le frappa. Il respira profondément. Elle était là. Ainsi que ce fils de pute. Ce connard ne partirait-il donc jamais ?

Le lit tangua. Le prince hissait la belle sur le lit. Fallait croire qu'elle était plutôt petite ou que le lit était haut. Peut-être les deux. Le loup en lui gronda. Personne ne devrait toucher leur âme sœur.

Le prince le regarda et sourit.

— Eh bien, qu'est-ce que j'entends là ? On dirait que vous avez bien un animal à l'intérieur de vous, monsieur Day.

Le loup se tint sur le qui-vive ; il voulait se rapprocher de la fille.

Elle posa les yeux sur lui, puis sur le prince.

— Il s'appelle Day ?

— Oui, dit le prince. Bryon Day, si mes informations sont correctes. N'est-il pas juste délicieux ?

Le prince tendit la main et la passa sur l'entrejambe de Bryon. Il y avait eu si peu d'activité à ce niveau-là depuis si longtemps qu'il doutait de voir la moindre réaction. Du moins, pas à la caresse du prince ; quant à celle de la belle...

— Là, ma petite *schatzi*[\[2\]](#).

Le prince prit la main de la femme et la posa sur le torse de Bryon. Elle plongeait les yeux dans les siens. Une panique contenue suintait de ses pores, mêlée à une pointe de désir. La chaleur de sa main pénétra avec force en lui, excitant ses terminaisons nerveuses et faisant grimper direct son loup aux rideaux. Et il n'était pas le seul à grimper. Le prince sourit.

— Oui. C'est ce que nous voulons.

Goddard recula pour que Kari puisse s'agenouiller devant lui, séparée de lui de quelques centimètres seulement.

Il sentait la chaleur de son corps, humait son émoi grandissant. Bon Dieu ! il n'y survivrait pas. Elle s'écarta, secouant la tête.

— Ce n'est pas possible, Goddard. Ne voyez-vous pas qu'il souffre ? Détachez-le. Il peut s'allonger sur le lit.

Il tira sur ses chaînes, mais il n'avait toujours pas de force dans les bras. Oui, il s'allongerait

sur le lit avec elle. Le prince lui remit de force la main sur son torse, la poussant de nouveau vers lui. Son contact lui brûla la peau. Il baissa la tête, le nez près de ses cheveux. Soleil et citrons. Ses odeurs préférées depuis l'enfance. Des senteurs fraîches, pures, qui donnaient la pêche. Chaleureuses.

Elle s'appuya contre lui, approcha la bouche de son oreille.

— Jouez le jeu, chuchota-t-elle avant de refermer les dents sur son lobe.

La légère douleur lui arracha un grognement. Quand elle s'écarta, elle l'implora des yeux. Que voulait-elle dire ? Elle jouait, flirtait avec lui ?

Des frissons lui glissèrent sur le torse quand elle lui effleura la peau du bout des doigts. Son souffle était chaud contre lui. Putain ! il la désirait et il n'avait aucun moyen de le cacher. Il enfouit le nez dans ses cheveux. Un grondement sourd lui secoua le corps. Elle leva de grands yeux vers lui. Elle l'avait senti, elle aussi.

Sa culotte mouillée lui révélait à quel point ça lui plaisait. Il se cambra vers elle, lui appuyant contre le ventre sa queue dure à lui faire mal. Il voulait la goûter, tant sa bouche que sa chatte. Peu importait. Il adorerait sa saveur dans les deux cas. Elle fit remonter ses mains jusqu'à son cou et leva les yeux vers lui.

[2] Chérie, en allemand dans le texte. (NdT)

CHAPITRE 11

Kari était agenouillée, les mains sur l'homme de ses rêves. C'était largement mieux que son petit fantôme dans l'avion. Sauf que dans son fantôme, elle n'était pas morte de trouille et il n'y avait pas un prince à faire froid dans le dos qui la regardait s'envoyer en l'air avec un homme enchaîné au plafond. Elle devait trouver un moyen de le libérer.

Tout son plan d'évasion avait volé en éclats dès qu'elle avait aperçu son visage dans la salle à manger. Quand il l'avait regardée dans les yeux, elle avait immédiatement su que c'était lui. L'agent qu'ils étaient venus chercher. Quant à savoir comment il avait atterri là et pourquoi, elle s'en préoccuperait plus tard. Rien d'autre n'importait que de le – de les – faire sortir de là vivants.

Dans son nouveau plan, elle devait faire semblant de vouloir coucher avec l'agent. Sauf qu'elle n'avait pas vraiment besoin de faire semblant. Elle en avait envie, mais c'était trop tôt. Lorsqu'elle faisait l'amour, c'était pour faire l'amour, pas pour baiser.

En sortant de la salle à manger, le prince l'avait guidée à travers d'autres couloirs jusqu'à une porte à deux battants. Un garde avait été posté sur le côté ; il n'avait pas bougé d'un pouce.

Jusque-là, le plan s'était déroulé comme sur des roulettes. Le prince l'avait conduite auprès de l'agent. Ensuite, une fois seule avec l'agent, elle avait prévu de filer avec lui par la fenêtre : elle aurait été acclamée en héros, ils se seraient mariés et auraient eu beaucoup d'enfants. Fastoche.

Elle avait alors compris que le prince ne quitterait pas la pièce. Et qu'il voulait participer.

Elle avait failli flipper. Bordel de merde ! Elle avait à peine couché avec un seul homme à la fois, alors deux ce n'était même pas imaginable. Et le prince avait des vues sur l'agent. Elle ne le jugeait pas, chacun ses goûts. Elle avait des amis gays, et c'étaient les meilleures personnes qu'elle avait jamais rencontrées. Mais être face à l'agent ligoté alors que le prince était derrière lui, c'était juste trop. Ça la ferait complètement dérailler.

Puis quand Goddard lui avait placé les mains sur l'agent entièrement nu, son esprit s'était vidé. Ce beau mec était à sa merci. Il avait la peau chaude sous ses doigts. Des vagues d'électricité déferlèrent tout en bas de son ventre.

Waouh, waouh, waouh ! Elle s'écarta de lui. Il était trop enivrant pour son âme et son cœur affamés. Toute raison volait par la fenêtre quand elle était aussi près de cet homme. Elle était là pour le sauver, pas pour le séduire dans un fantôme sadomaso.

Elle argumenta avec le prince pour obtenir qu'il le détache. Tenta d'obtenir la libération de l'agent. Ensemble, ils pourraient maîtriser le prince et s'échapper. Goddard en avait probablement conscience lui aussi. D'où le fait qu'il refusa. Le prince lui remit les mains de force sur la chair chaude de l'agent.

L'agent baissa la tête et frotta la joue contre ses cheveux. Il la huma. Malgré les avances de l'agent, elle devait rester concentrée. Comment amener le prince dans une position où elle pourrait le ligoter ou l'assommer ?

Ce que Goddard avait en tête pour tous les trois était évident. Si elle jouait le jeu jusqu'à ce qu'il soit distrait, elle pourrait peut-être l'attaquer. Et l'agent Day ? Il ne se doutait pas de son identité. Elle pouvait faire partie du harem pour ce qu'il en savait. Lui ferait-il du mal s'il en

avait l'occasion ? Probablement, s'il parvenait à s'échapper.

Alors que le prince était derrière elle, allongé sur des oreillers contre la tête de lit, elle se pencha contre l'agent.

— Jouez le jeu, chuchota-t-elle.

Puis elle lui mordit l'oreille pour que le prince n'y voie que du feu. Elle s'écarta alors et implora Day de comprendre ce que ses yeux lui disaient : elle était là pour l'aider, alors qu'il cesse de lui rendre si difficile de se concentrer.

Elle lui frôla le torse des doigts. Un grondement sourd vibra dans sa poitrine. C'était quoi, putain ? Son côté animal qui se manifestait ?

Ses dessous furent aussitôt trempés. Bon sang, Day ! Cet homme ne savait-il pas lire dans les yeux ? Elle avait tenté de lui dire avec son regard d'arrêter de rendre les choses si compliquées. Mal lui en avait pris. Son sexe lui appuyait sur le ventre.

Elle leva les yeux vers lui. Bon Dieu ! elle avait terriblement envie de l'embrasser.

Puis le lit tangua et le prince se colla contre le dos de l'agent. Elle éloigna vivement les mains et s'écarta. Que devrait-elle faire ? Elle ne laisserait personne se faire abuser, homme ou femme.

— Kari, dit le prince, vous voulez bien ouvrir le tiroir de la table de nuit près du lit et sortir le tube blanc ?

Le tube blanc. Ouais, elle pouvait faire ça si son cerveau consumé de désir daignait se remettre en marche. Elle se pencha sur le côté du lit et ouvrit le tiroir. Jamais de toute sa vie elle n'avait vu de lit aussi haut. Elle ne pouvait pas soulever les jambes à cette hauteur. Le prince avait dû l'aider à grimper sur le matelas. Ça tombait bien qu'ils n'avaient pas été d'humeur, à ce moment-là. C'était le truc le moins sexy qu'elle n'avait jamais fait.

Dans le tiroir, il y avait deux tubes blancs. Évidemment. Elle allongea le bras vers le plus proche. Elle effleura à peine le plastique du bout des doigts. Encore un peu plus. Elle le souleva entre ses doigts.

— C'est ça ?

Elle regarda par-dessus son épaule et sursauta. Elle ne s'était pas préparée à une telle scène ; sa main sur le bord de la couette lisse glissa, elle se cogna la tête contre le tiroir ouvert et tomba par terre. Zut !

— C'est l'autre tube, dit le prince en se penchant par-dessus le bord du lit pour la regarder.

— Je l'ai.

Elle le prit et le lui lança.

— Remontez par-derrière.

Le prince indiqua du menton le pied du lit derrière lui. Elle le contourna et vit un marchepied à deux degrés. Pourquoi ne le lui avait-il pas montré dès le départ ? Alors elle comprit ce que contenait le tube blanc quand le prince en pressa une noisette dans sa main. L'agent fit cliqueter ses chaînes, mais ne pouvait pas faire grand-chose d'autre.

Elle ne le laisserait pas faire. Elle chercha des yeux une arme. Tout dans la pièce semblait si onéreux, elle ne voulait rien casser. Mais il s'agissait d'une urgence. Seuls deux hauts chandeliers d'étain lui parurent faire l'affaire. Elle en saisit un, grimpa furtivement les marches et lui en assena un coup de toutes ses forces sur la tête.

Le chandelier était si lourd que la tête du prince ne suffit pas à casser son élan. Son bras continua sur sa lancée, lui tordant le corps et la faisant choir du marchepied avec fracas. On frappa à la porte. Le garde appela de l'autre côté. Même s'il ne parlait pas anglais, elle devina ce qu'il disait.

— Désolée, braila-t-elle. Tout va bien ici. Je me suis juste laissé emporter. (Elle poussa quelques grognements.) Vous savez comment c'est.

L'agent Day baissa les yeux sur elle, une expression ébahie sur le visage. Elle haussa les épaules et chuchota :

— J'étais censée dire quoi ? On tue votre salaud de prince ? (Elle se pencha au-dessus de Goddard pour examiner sa tête sanglante.) Oh merde ! Je l'ai tué ?

L'agent Day tenta de se racler la gorge.

— Écoutez, mademoiselle. (Il fut pris d'une toux râpeuse.) Les gardes ont posé la clé de mes menottes sur la commode sur laquelle se trouvait ce chandelier. Si vous me laissez partir, je vous paierai.

Pour une raison qui lui échappa, Kari s'en offusqua.

— J'ai peur d'avoir tué quelqu'un, dit-elle, et vous me parlez d'argent ?

— Il est vivant. Son pouls est fort, rétorqua-t-il.

— Oh ! d'accord.

Elle n'avait jamais envisagé la possibilité d'être obligée de tuer quelqu'un. Ouais, son travail de bureau lui plaisait beaucoup à présent. Elle se demanda que faire du corps du prince. Elle devait le cacher.

— Ma petite dame..., commença l'agent Day.

— Je m'appelle Kari. Je suis avec le gouvernement des États-Unis. Je suis là pour vous aider.

Day ricana.

— Si ce n'est pas un oxymore galvaudé.

— Je l'ai lu sur un tee-shirt quelque part.

Elle chercha la clé sur la commode. La faisant glisser entre ses doigts, elle grimpa les marches au pied du lit et s'avança sur le matelas. Lorsqu'elle prit appui sur un pied, elle s'enfonça plus profondément qu'elle ne le pensait et bascula contre le dos de Day. Elle enroula les bras autour de son torse par-derrière. Ses pectoraux durcirent à son contact. Elle ne put pas empêcher ses doigts de le serrer.

Il eut le souffle coupé et elle se raidit contre lui.

— Désolée, murmura-t-elle contre son dos.

S'écartant de lui, elle se tint à son bras et le contourna peu à peu pour se placer face à lui, du côté où se trouvait le trou de la serrure des menottes.

La détaillant, il ricana.

— Vous êtes à peine capable de prendre soin de vous-même. Comment pouvez-vous m'aider ?

Le matelas se creusait profondément sous le poids de son corps agenouillé. Quand elle parvint en face de lui, elle s'enfonça dans le trou, se retrouvant collée à lui. Bon sang ! il sentait si bon. Ses cheveux venaient juste d'être lavés et étaient encore humides. Les huiles qui lui enduisaient la peau avaient un parfum d'agrumes. Il plongea soudain les yeux dans les siens. Le feu qui y brûlait l'embrasa de nouveau. Comment pouvait-elle être aussi excitée par un inconnu – superbe certes, mais un inconnu ?

Un instant. Il venait juste de la traiter d'incompétente ? Elle redescendit de son petit nuage érotique le temps de prendre conscience qu'il s'était moqué d'elle.

— Avez-vous la moindre idée, agent Day, du talent requis pour avoir l'air aussi gauche ? Combien de personnes avez-vous vues tomber d'un lit ? Ou se faire hisser sur un lit par un bras ? Ce n'est pas facile de faire croire à l'ennemi qu'on ne représente pas une menace. Et (elle brandit la clé) qui a la clé et qui est menotté ?

Et toc ! Monsieur l'agent de première.

Séduisant ou non, cet homme était un pauvre type. Elle aurait dû s'en douter. À présent elle savait pourquoi il n'était pas marié. Il plissa les yeux. Elle n'avait pas proféré un seul mensonge, et aucune odeur de mensonge n'émanait donc d'elle. Hi, hi, hi !

Kari leva les bras et se retrouva encore plus collée à lui. Elle sentit une pression contre sa chemise et baissa les yeux. Il avait les yeux au niveau de sa poitrine. Une vague de gêne teintée de colère et de désir la submergea. Elle baissa les mains.

— Arrêtez de regarder, le réprimanda-t-elle.

Il souffla.

— Comme si j'avais le choix.

Elle fronça les sourcils et se pencha en arrière.

— On a toujours le choix. Tournez la tête.

Il s'exécuta. Elle leva de nouveau les bras, se penchant vers lui. Son nez s'enfonça sur le côté d'un sein. *Pas question !* Elle baissa les mains.

— Bon, Day...

— Ma petite dame, je ne tente rien du tout. Vous voulez bien s'il vous plaît ouvrir ces menottes ?

— Premièrement, je m'appelle Kari, pas ma petite dame, dit-elle les mains sur les hanches. Deuxièmement, j'essaie de vous détacher, mais vous n'arrêtez pas de me peloter.

— Quoi ? aboya-t-il. Je ne vous pelote pas. J'ai le visage coincé contre votre poitrine et je ne peux pas bouger.

Il avait beau employer des mots durs, elle se sentit fondre sous son regard. Il avait raison, ce qui n'arrangea rien.

— Fermez les yeux alors.

Il roula des yeux puis ferma les paupières.

— Très bien. Dépêchez-vous de me détacher avant que le prince charmant se réveille, dit-il.

Elle éclata presque de rire alors qu'elle allongeait les bras.

— Votre prince charmant, peut-être. Je n'ai pas le trou qu'il veut. (Elle y repensa.) Enfin, si, mais j'ai deux bosses naturelles dont il ne veut pas.

L'agent Day grogna quand un de ses poignets fut libéré. Puis l'autre. Elle recula.

— Voilà, monsieur Day. Vous êtes libre. Maintenant, barrons-nous d'ici, dit-elle.

Le prince gémit et bougea la tête. Oh merde ! ils étaient foutus.

CHAPITRE 12

Bon sang, cette femme était superbe, mais terriblement agaçante. Merde ! Elle sentait si bon. Il était tenté de la coucher sur l'édredon et de lui arracher toutes ses fringues. Ils étaient sur un lit. Putain, il commençait à bander. Il ne pouvait pas se le permettre.

Le prince gémit. Merde. Il chercha du regard de quoi le ligoter. Kari se déplaça précipitamment sur le lit. Elle ouvrit le tiroir le plus éloigné de la table de nuit et en fouilla le contenu.

— Tenez, dit-elle en lui jetant des menottes.

Il fit rouler le prince sur le ventre et lui attacha les mains dans le dos.

— Vous pouvez utiliser ça aussi.

Quelque chose atterrit sur le lit. Un bâillon avec une balle rouge fixée à un élastique se trouvait près de son genou. Il arqua les sourcils. Que contenait d'autre ce tiroir ?

Elle sortit une corde et un masque de nuit.

— Vous pouvez lui lier les pieds, puis nous pourrons le glisser sous les couvertures avec le masque, comme cela si quelqu'un entre dans la chambre, il ne pourra pas savoir s'il dort ou non.

C'était un bon plan. Peut-être que cette petite dame n'était pas si nulle. Il suivit ses instructions, et le prince ne tarda pas à se retrouver sous les couvertures et au milieu des oreillers, histoire de le cacher un peu sans en avoir l'air.

— Parfait, dit-elle. Et maintenant ?

— Maintenant on fait entrer le garde pour le tuer et nous faire la malle.

Elle grimaça.

— Devons-nous le tuer ? geignit-elle. Ne pouvons-nous pas juste sortir par la fenêtre ?

Oh non ! Voilà qu'elle était le genre d'agent : « Sauvons-le-monde. Laissez-lui-le-bénéfice-du-doute. Se-fait-tuer-à-cause-de-ça. »

Il leva les bras.

— Bien sûr. Indiquez la fenêtre et on partira par là.

Elle parcourut la pièce des yeux puis les baissa. Il sentit l'odeur de son embarras.

— Désolée, dit-elle. La pièce est si sombre, je ne m'étais pas rendu compte qu'elle n'avait pas de fenêtre. Je n'ai pas les yeux des métamorphes pour voir dans le noir, contrairement à certains ici. (Elle jeta un autre coup d'œil autour d'elle.) En plus, j'ai été distraite.

L'excitation de Kari flotta avec légèreté dans l'air. Il lui empoigna le bras et la fit tourner. Elle refusait de le regarder. Il lui releva la tête d'un doigt sous le menton.

— Ce n'est rien, beauté. J'ai été assez distrait, moi aussi.

Elle écarquilla les yeux puis sourit. C'était ce qu'il voulait. Elle était à couper le souffle. Il secoua la tête. Le moment était mal choisi pour draguer son âme sœur. Il devait l'emmener en sécurité.

— Voilà le plan, dit-il en fouillant dans les tiroirs à la recherche de vêtements. Tu appelles le garde à grands cris. Je me tiendrai derrière la porte et quand il entrera, je le mettrai KO... (elle tenta de l'interrompre, mais il savait ce qu'elle voulait), sans le tuer.

Elle hocha la tête en souriant de nouveau. Il ferait n'importe quoi pour la garder heureuse.

Après avoir enfilé ce qui ressemblait à un pantalon parachute des années 1980 et la chemise avec le moins de paillettes qu'il avait pu trouver dans la penderie, il se glissa derrière la porte et elle se tint près du lit. Il lui adressa un signe de tête.

— Oh non ! Prince, prince, réveillez-vous ! Réveillez-vous ! Garde, il y a un problème avec le prince !

Il se dit qu'elle se débrouillerait bien dans une pièce de Shakespeare, mais certainement pas dans le rôle principal.

La porte s'ouvrit malgré tout, et le garde se précipita à l'intérieur. Il assomma l'homme comme il l'avait appris, en usant d'une force trop faible pour donner la mort, puis prit Kari par la main et courut jeter un coup d'œil furtif par la porte. Le couloir était désert. Ayant accédé à cette pièce depuis la salle à manger, il ignorait comment rejoindre l'extérieur.

Il se retourna vers elle.

— Vous connaissez une sortie ?

— La seule que je connaisse, c'est celle par laquelle le traiteur amène la nourriture, dit-elle.

— Où se trouve-t-elle par rapport à ici ?

— Je l'ignore.

— Mais vous venez juste de dire que vous saviez, fit-il remarquer d'un air offusqué.

— Vous m'avez demandé si je connaissais une sortie, pas si je pouvais la rejoindre, répliqua-t-elle en imitant son air offusqué.

Il se passa la main sur le visage. Ce ne serait pas facile. L'odeur d'humains saturait les lieux. Il était incapable de déceler si un couloir valait mieux qu'un autre. Une petite porte s'ouvrit et un garde surgit. Il l'avait vu dans les cachots. Putain !

Il s'arrêta et elle se cogna contre son dos.

— Aïe, prévenez-moi la prochaine...

Il l'empoigna par la main alors qu'il se retournait brusquement et partait en courant dans l'autre sens. Le garde hurla derrière eux. En tant qu'humaine, elle était beaucoup trop lente. Cela ne fonctionnerait pas. Il s'arrêta, elle se rua vers lui et il se servit de sa vitesse pour la jeter sur son épaule.

Il s'attendait à un cri de surprise, mais pas au hurlement strident auquel il eut droit. Il discerna sa propre odeur. Elle provenait soit des cachots, soit de la salle à manger. Reniflant, il remarqua une odeur de moisi et de renfermé. Elle devait venir des cachots. Il la suivit comme un fil à travers un labyrinthe.

Le garde était toujours derrière eux. Il aurait du mal à le semer. Il n'avait pas vraiment le choix dans la mesure où le garde allait sortir son arme. S'arrêtant au milieu du couloir, il posa son âme sœur sur ses pieds et leva les mains. Le garde se rapprocha, le pistolet braqué sur lui. Avec la rapidité d'un métamorphe, il sauta sur lui et l'assomma. Il ramassa l'arme, l'enfonça dans sa ceinture et courut vers son âme sœur.

— Vous ne l'avez pas tué, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— C'est son jour de chance, dit-il. Maintenant, venez.

La main dans la sienne, il la guida.

— Où allons-nous ? s'enquit-elle.

— Aux cachots.

Elle tira sur son bras.

— Quoi ? Aux cachots ? Vous êtes fou ?

Il lui tira le bras d'un coup sec pour qu'elle se remette à avancer. D'ailleurs dans le palais, un

bruit de pas traînant lui parvenait aux oreilles. Ils avaient les gardes aux trousses.

— Je sais ce que je fais. Ils savent qu'on a disparu.

Elle ne résista pas quand il s'élança. La porte des cachots n'était pas loin. Il se rappelait avoir vu le tableau sur le mur. À un détour du couloir, il aperçut deux hommes devant eux. Les gardes leur beuglèrent de s'arrêter sinon ils tireraient.

Il saisit un vase sur une console et le leur lança. Étant un métamorphe, son jet était précis et très rapide. Le vase se fracassa contre la tête d'un des types, le jetant à terre. Il attrapa une petite boîte décorative sur la console et la lança, puis empoigna son âme sœur et reprit sa course.

Le garde restant s'était préparé à l'attaque et se baissa vivement pour échapper au projectile. Sans s'arrêter, Day balança un autre vase derrière eux, espérant le ralentir. Sans vrai succès, mais peu importait. Ils étaient arrivés à la porte.

Elle était faite d'un métal lourd et épais et il dut peser dessus de tout son poids pour l'ouvrir. Une balle rebondit contre la porte près de sa tête. Il s'élança en se baissant, poussant son âme sœur par l'embrasure. Sur l'étagère à côté de l'entrée, il attrapa deux lampes torches et un briquet. Il n'eut pas le temps d'emporter autre chose. La porte s'ouvrit.

Ses instincts de guerrier prirent le contrôle, et il truida le garde. Ils étaient en sécurité pour le moment, mais il sentait le sol trembler sous le pas des renforts qui rappliquaient en courant.

— J'espère vraiment que vous savez ce que vous faites, dit Kari.

Il lui tendit une lampe torche et la guida dans le corridor. *Moi aussi*, pensa-t-il.

— Faites-moi confiance, dit-il.

Ils se dirigeaient soit vers leur salut, soit vers leur mort.

CHAPITRE 13

Kari se hâtait dans la galerie des cachots. C'était comme si elle avait remonté le temps jusqu'au Londres médiéval. Le fait que les cellules étaient aussi impressionnantes devait être délibéré puisque le palais était moderne. Le prince n'en ratait pas une.

On voyait quelques hommes au milieu des cellules, et on aurait dit des squelettes. Quand elle s'en serait sortie, elle veillerait à ce qu'on les délivre de ce trou à rats.

Devant elle, Bryon s'arrêta face au mur de roche grossièrement taillé.

— On fait quoi maintenant ? demanda-t-elle. Où est la porte ?

Il regarda autour de lui.

— Je n'en suis pas sûr.

Elle sentit la panique la submerger. Ainsi que la colère.

— Quoi ? (Il devait plaisanter.) Vous nous avez amenés ici sans savoir comment sortir ? Vous êtes fou ? (Elle laissa retomber ses bras contre ses cuisses.) On va mourir. Point final.

Il renifla le mur.

— Chut. N'en faites pas tout un plat. Ce n'est pas digne d'un agent.

Elle se redressa immédiatement. Il avait raison. Elle n'était pas professionnelle du tout. Pour une fausse petite amie qui était censée n'avoir qu'à se balader, elle était sacrément occupée. Et à présent elle allait mourir. Tout ça parce qu'elle avait eu besoin d'aller aux toilettes. C'était drôle à quel point la vie pouvait être merdique.

— C'est bon.

L'agent Day appuya contre la roche et elle en vit une partie coulisser. Il serra les dents et les muscles de ses bras se raidirent. Sa chemise scintillait à la faible lumière. Elle aurait gloussé dans d'autres circonstances. La porte des cachots s'ouvrit, et des voix d'hommes résonnèrent.

— Vite.

Elle poussa contre le bout de roche comme si elle s'imaginait pouvoir l'aider. Elle ne pouvait pas rester sans rien faire. Zut ! Ils allaient mourir ! Day lui saisit soudain la main et l'entraîna à travers une étroite ouverture. Elle rentra le ventre. Ses seins étaient déjà assez gros, elle n'avait pas besoin de ça.

Elle expira alors qu'une lampe torche éclairait la galerie plongée dans l'obscurité. Où étaient-ils ? On aurait dit le tunnel par lequel le baron de la drogue mexicain El Chapo s'était évadé. Puis elle comprit. Ils étaient dans les célèbres tunnels dont nul ne réchappait. Ils étaient bien réels. Du moins, l'un d'eux l'était.

L'agent Day la guida à travers le dédale de galeries, s'arrêtant parfois avant de changer de direction. Le tunnel était assez haut pour qu'il se tienne debout, et il était beaucoup plus grand qu'elle. Les parois étaient suffisamment éloignées pour qu'ils puissent presque marcher côte à côte. Le sol taillé dans la roche était malgré tout assez lisse. Probablement à force d'avoir été piétiné pendant des années.

Tombant sur un autre cul-de-sac, ils revinrent sur leurs pas. À présent qu'elle y pensait, le palais devait avoir été délibérément construit de façon à avoir accès à l'entrée des tunnels. Elle se demanda s'il avait été érigé à l'emplacement d'un édifice antérieur ayant appartenu aux nazis et

si ces derniers utilisaient les tunnels comme planque. Bordel de merde. Il pourrait y avoir un trésor caché là.

Ils se glissèrent dans une autre galerie étroite et s'arrêtèrent.

— Quoi ? demanda-t-elle. Pourquoi nous sommes-nous arrêtés ?

— Je pense que nous serons en sécurité un moment. On est tombés dans tellement de culs-de-sac et on a changé de direction si souvent qu'il aura été impossible aux gardes de nous suivre. Vous pouvez vous reposer pendant que je cherche une sortie.

Encore une fois, elle n'en crut pas ses oreilles.

— Vous nous avez amenés dans ces tunnels légendaires dont tous les accès ont été rasés et condamnés, et vous ignorez comment en sortir ?

Il la regarda.

— Tous les accès ont été rasés ? demanda-t-il.

— Oh Dieu tout-puissant !

Elle se fichait de ne pas être professionnelle. Ils allaient assurément mourir. Qu'allait-elle faire ? Elle ne se sentait absolument pas en sécurité, comme il l'avait supposé. Sous le coup de la colère, elle s'éloigna d'un pas lourd et bruyant et s'engouffra dans le premier tunnel qu'elle rencontra.

L'obscurité était si épaisse. Elle ne voyait que l'étroite bande éclairée par sa lampe torche. Ça lui foutait vraiment les jetons. Si elle avait été claustrophobe, elle n'aurait rien eu à faire là.

Le tunnel se rétrécit, n'autorisant plus qu'une seule personne à y passer à la fois. Elle buta contre une pierre au milieu du chemin, perdant l'équilibre. On la retint par la chemise et une brise lui souffla au visage. C'était quoi merde ? Elle se redressa et fit volte-face. Réajustant sa chemise, elle dévisagea l'homme d'un œil mauvais. Voilà qui était très impoli.

— Agent Day, dit-elle, inutile de me malmener. Je suis capable de prendre soin de moi-même.

Il arqua les sourcils.

— Appelle-moi Bryon. Je t'appellerai Kari. (Il regarda derrière elle.) Tu peux prendre soin de toi-même ?

Il éclaira le chemin derrière elle et lui fit signe de se retourner.

Elle s'exécuta et découvrit un fer de lance à quelques centimètres de son visage. Elle hurla et recula vivement. Bryon balaya le tunnel du faisceau de sa torche. Non seulement il y avait un fer de lance, mais deux autres douzaines étaient fixées à des planches de bois qui avaient jailli des parois de part et d'autre du tunnel. Et pour couronner le tout, un squelette incomplet pendait, retenu par plusieurs fers de lance. Oh putain ! Elle aurait été transformée en brochette s'il ne l'avait pas rattrapée par la chemise.

Elle le regarda.

— Comment l'as-tu su ?

— J'ai senti une odeur de cadavre et, vu qu'il n'était pas au niveau du sol, j'en ai déduit qu'il pourrait y avoir un piège. Dès que tu as marché sur le déclencheur, j'ai su que c'était ça, répondit-il.

Elle grimaça.

— Quel déclencheur ? (Puis elle se souvint. La pierre qui l'avait fait trébucher.) Laisse tomber.

Bryon s'approcha des lances et renifla.

— Ce piège en a attrapé plus d'un. Il doit se replacer tout seul, dit-il.

— Comment est-ce possible ?

Il haussa les épaules.

— Sous l'effet de la pesanteur, une pierre attachée à une poulie pourrait descendre peu à peu, tirant brusquement sur une corde qui le remettrait en place. Un truc du genre.

— Tu veux dire qu'on va devoir attendre que la voie soit dégagée pour pouvoir passer ? demanda-t-elle.

La patience n'était pas une vertu, à cet instant. Les gardes étaient peut-être encore à leurs trousses. Bryon posa une main sur chaque planche de bois de part et d'autre du tunnel et appuya. D'abord rien ne se produisit, puis avec lenteur les planches bougèrent. Quand il eut les bras grands ouverts, les lances s'étaient suffisamment écartées pour que Kari puisse passer. Ce qu'elle fit. Bryon fit glisser ses mains le long des planches jusqu'à la fin du piège et en sortit d'un bond quand il fut presque arrivé au bout.

Kari éclaira le chemin devant eux et se demanda quels autres pièges les attendaient.

CHAPITRE 14

Bryon marchait devant son âme sœur. Son poulx et son esprit ne s'étaient pas encore apaisés. Il avait failli la perdre. Après des années à attendre en priant, la perdre avant même d'avoir pu l'embrasser. Hors de question. Il ne le permettrait pas.

C'était son âme sœur et il voulait tout savoir sur elle. Il sentait l'odeur de sa colère, mais il ne se démonta pas. Il conquerrait son cœur. De quoi aimaient parler les femmes ?

— Kari, parle-moi de toi.

— De moi ? demanda-t-elle.

— Ouais. De ton enfance ou d'une anecdote intéressante, répondit-il.

— Je n'ai rien d'intéressant. Je suis plutôt ennuyeuse, dit-elle.

Il rit. Il adorait sa modestie.

— J'en doute. Je parie que tu es extrêmement fascinante.

Elle renifla.

— Tu ne me connais vraiment pas.

C'était le but de cette conversation. Il voulait savoir ce qui la faisait rire, ce qui la faisait pleurer, ce qui faisait qu'elle aimait quelqu'un, ce qui lui donnait envie de faire l'amour.

— Eh bien, commença-t-elle, j'ai failli mourir une fois.

La panique le transperça. Il ne voulait pas savoir ça.

— Quand j'avais douze ans, une de mes amies me trimbballait sur le devant de son vélo. Elle a pris un nid-de-poule et j'ai volé par-dessus le guidon.

Mille images atroces lui traversèrent l'esprit. Il jeta un coup d'œil derrière lui pour s'assurer qu'elle allait bien. Il se réprimanda : évidemment qu'elle allait bien. Mais quand même...

— Je ne me rappelle plus rien après ça. Maman m'a tout raconté un peu plus tard. Apparemment, je me suis ramassée sur l'asphalte la tête la première. Mes deux dents de devant ont sauté.

Sa voix changea, comme si elle se touchait les dents.

Le contenu de sa bouche éveilla sa curiosité. Quelle saveur avait-elle ? Quelle sensation lui procurerait sa langue en glissant sur la sienne ? Ses lèvres seraient-elles douces ? Merde ! Il rajusta son pantalon tout en marchant. Heureusement qu'il était devant elle. Il tourna dans une galerie latérale.

Elle poursuivit.

— Je me suis éraflé le menton et le front. Et j'ai réussi à me casser le bras.

— Ce n'est pas si grave, dit-il.

Il pouvait supporter l'idée qu'elle ait eu des blessures aussi bénignes. Bien sûr, il aurait pris soin d'elle jusqu'à ce qu'elle ait de nouveau été parfaite. Alors il ne l'aurait plus laissée sortir du lit.

— Ce qui a été grave, ça a été la commotion cérébrale, reprit-elle.

Son loup péta les plombs. Leur âme sœur avait souffert de lésions cérébrales alors que Bryon n'avait pas été là pour la protéger, n'avait pas été là pour la sauver. Bryon rappela à son animal qu'ils ne la connaissaient pas à l'époque. Ils n'avaient eux-mêmes que quinze ou seize ans.

— Je suis restée hospitalisée plusieurs jours, ne reprenant conscience que par moments. Maman a dit que les examens pratiqués par les médecins montraient une lésion importante de l'hémisphère gauche du cerveau. Ils ont dit que je pourrais être atteinte de paralysie partielle ou d'une quelconque déficience.

— Leur pronostic s'est-il révélé exact ?

Ils s'arrêtèrent soudain devant un tas de pierres qui bloquait le tunnel. Avec un soupir, il l'invita à se retourner pour revenir sur leurs pas. Kari n'avait pas répondu à sa question. Sa réponse différée ne pouvait pas être bon signe. Qu'avait-il dit ?

— À t'entendre, on croirait que tu ne sais pas si je souffre de lésions cérébrales ou non. C'est ce que tu penses ?

Elle haussa le ton sur les derniers mots. Il eut envie de rentrer sous terre.

— Non. Bien sûr que non, dit-il avec toute la conviction dont il fut capable. Tu es extrêmement intelligente et belle, mais motus et bouche cousue.

Elle gloussa. Il eut soudain le cœur plus léger. Un autre tunnel s'ouvrit sur le côté. Il en renifla l'entrée, puis s'y avança pour voir où il menait.

— À vrai dire, poursuivit-elle, j'en ai bien gardé des séquelles, mais elles ne sont pas vraiment négatives.

Il lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Pour s'assurer qu'elle allait bien, encore. C'était quoi son problème ? Pourquoi avait-il peur qu'elle soit blessée ? C'était du passé.

— Des séquelles positives ?

— Avant l'accident, je n'aimais pas plus que ça les maths et les chiffres. Après, la solution à des problèmes de maths s'imposait à mon esprit. Je n'avais pas besoin de réfléchir. Le nombre m'apparaissait juste comme ça. Et était toujours juste. L'année de ma seconde, j'ai découvert que je savais jouer du piano alors même que je n'avais jamais pris de cours. Une fois qu'on m'a montré comment lire les partitions, j'ai pu jouer du Beethoven.

— Ce serait vraiment génial, dit-il. J'ai toujours voulu jouer d'un instrument au lycée. Mon unique tentative avec un trombone a été un désastre. On aurait dit une baleine mourante, à en croire les plaintes de mes frères et sœurs.

Elle éclata de rire. Un son magnifique qui résonna à travers le tunnel. Il voulait l'écouter toute la journée.

— Les médecins t'ont-ils fourni une explication à ces phénomènes ?

— Ils ont dit que le lobe droit avait peut-être tenté de compenser les insuffisances liées aux lésions du lobe gauche. Comme l'hémisphère droit correspond à la créativité, mon cerveau s'est modifié pour effectuer les tâches de l'hémisphère gauche de façon plus créative. Ou un truc du genre. Et donc j'ai plus de facilités à me représenter des notions conceptuelles que la plupart des gens.

Bon sang, un mur ! Poussant tous deux un grognement, ils regagnèrent le tunnel précédent.

— Autre chose ? demanda-t-il.

— En constatant que la géométrie était trop facile pour moi, mon professeur m'a suggéré de me procurer un livre de jeux avec différentes sortes d'énigmes visuelles pour voir si j'avais d'autres facilités. C'est là que j'ai découvert que j'étais douée pour déchiffrer les cryptogrammes. Ce qui m'a amenée à travailler comme déchiffreuse au FBI.

Au FBI ? Il s'arrêta. Trop occupé à chercher un moyen de conduire son âme sœur en lieu sûr, il ne s'était même pas demandé ce qu'elle faisait là ou qui l'avait envoyée. Juste ciel ! Quelle âme sœur il faisait ! Son loup lui dit qu'il ferait mieux de se ressaisir ou il lui botterait les fesses.

— Quoi ?

Elle s'arrêta derrière lui.

— Tu travailles pour le FBI ?

Il ne s'était pas douté que son âme sœur était aussi géniale. Il y avait des femmes au bureau, mais pas beaucoup comparé aux hommes. Il savait qu'elle n'était pas avec l'ALFA puisque l'agence ne formait aucune femme en ce moment.

Quand elle s'éloigna de nouveau d'un pas lourd et bruyant, il prit conscience qu'il avait commis une bourde. Quoi cette fois ?

— Kari. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle continua à marcher sans desserrer les lèvres. Il soupira.

— Quoi que j'aie pu dire, je suis désolé. Je n'ai pas cherché à te dénigrer. Bien au contraire.

Elle devait s'être sentie humiliée par ses propos.

Ce n'était pas qu'il n'arrivait pas à croire qu'elle bosse pour le FBI. Les femmes avaient parfaitement le droit de travailler dans ce monde dominé par les hommes et possédaient toutes les compétences requises. Il n'avait juste jamais imaginé que son âme sœur viendrait d'une institution aussi prestigieuse.

Il se représentait toujours sa femme comme une beauté robuste qui rassemblait les louveteaux à l'heure des repas et les lavait au jet avant le coucher. Pas nécessairement le genre de personne avec qui il pouvait avoir une conversation intellectuelle. Mais c'était ce qu'il avait eu. Depuis quand avait-il autant de veine ?

— Oui, c'est exactement ça. J'ai voulu dire tout le contraire de ce que tu as dû comprendre, implora-t-il.

Elle ralentit.

— Si tu le dis, lâcha-t-elle.

Puis accéléra le pas. Non, elle ne le planterait pas là. Il ne la laisserait pas faire. Rapide comme l'éclair, il enroula le bras autour de sa taille, la soulevant au-dessus du sol.

— Tu vas m'écouter que tu le veuilles ou non, grogna-t-il.

Il respira profondément et sentit qu'elle mouillait ; un grondement lui échappa. Elle mouillait pour lui. Bon sang ! Il avait envie de la prendre là, sur le sol.

Puis il remarqua que la roche suintait. L'humidité dans l'air avait bien augmenté.

Devant eux le tunnel qu'ils suivaient se divisait. Il porta la jeune femme à l'embranchement. Qui se révéla n'être qu'une petite grotte ou un trou dans la paroi, mais la voûte était haute avec des stalactites et des fistuleuses. Il assit Kari sur un gros rocher pour ne pas être tenté de l'allonger par terre.

Une étrange vibration le parcourut. La pierre sous ses pieds ? C'était comme un train éloigné qui faisait trembler le sol en approchant. Son loup détecta une odeur d'eau vive. Il chercha du regard une flaque, mais la grotte était trop petite pour contenir grand-chose.

— Tu ne peux pas juste partir toute seule, dit-il. Tu serais toute trouée en ce moment même si je n'avais pas senti l'odeur d'un cadavre tout à l'heure.

Elle croisa les bras.

— Très bien. Tu passes devant. Je suivrai. (Elle vit quelque chose sur la paroi derrière lui, mais il ne la quitta pas des yeux.) Je suis sûre que c'est ce que tu préfères de toute façon. Je sais comment vous êtes, vous autres métamorphes.

Comment sont les métamorphes ? Qu'entendait-elle par là ? Il s'apprêtait à répondre quand elle se leva et le contourna. Ce qui avait attiré l'attention de Kari piqua à son tour sa curiosité. Il

la suivit sur une rampe raide qui s'élevait à plusieurs mètres du sol.

Devant eux la paroi formait une saillie sur toute sa longueur. À une extrémité trônait une balance à plateaux. Elle ressemblait à la lettre T avec la barre du haut posée sur une pierre étroite. Du côté gauche du pivot central se trouvait un bol qui semblait fait d'os ; du côté droit se trouvait une pierre à peu près de la taille d'une boule de bowling.

Il souleva le bol et l'inclina pour regarder à l'intérieur. Les deux objets de la barre étaient posés sur une bascule et le côté avec la pierre descendit en claquant. Il s'empressa de remettre le bol en place, mais la pierre ne se releva pas pour rééquilibrer la barre.

Kari lui donna une tape sur la main.

— Ta mère ne t'a jamais appris à ne pas toucher les objets bizarres ? Tu n'as pas la moindre idée d'où ce bol a pu traîner.

Un fracas tonitruant ébranla la grotte. Il se retourna brusquement et découvrit que la voûte s'était effondrée devant l'entrée, la bloquant. Ils étaient enfermés à l'intérieur.

La vibration qu'il ressentait gagna en intensité. De l'eau coula par le trou dans la voûte. Il resta bouche bée face à ce spectacle. Rapidement, le sol au pied de la rampe fut submergé.

— Oh mon Dieu ! Ne retouche plus jamais à rien. On va se noyer si on ne sort pas d'ici, hurla-t-elle.

CHAPITRE 15

Kari se tenait en haut de la rampe qui les conduirait à leur mort par noyade s'ils ne trouvaient pas un moyen de sortir de la grotte en vitesse. Elle regarda Bryon prendre un petit rocher sur le tas de pierres qui bloquait l'entrée et le jeter de côté. Ce serait efficace... une heure environ après l'immersion complète de la grotte.

Elle se retourna vers la balance. Tout avait commencé quand Bryon y avait touché. C'était peut-être aussi le moyen de tout arrêter.

Près du plateau recevant le bol étaient placés deux autres bols en os : l'un légèrement plus petit que celui sur la balance et l'autre presque à moitié plus petit. Un grand tas de gravillon était disposé à côté. La solution lui semblait évidente. Elle devait remplir le grand bol sur la balance pour que les plateaux soient de nouveau équilibrés.

Elle mit des poignées de gravillons dans le petit bol et le vida dans le grand. En deux fois, elle le remplit presque à moitié. Alors qu'elle versait son troisième petit bol de gravillons, la partie de la barre sur laquelle était posé le grand bol se tordit, faisant glisser le bol, qui se renversa. Quoi ? Elle répéta la même opération et, de nouveau, alors qu'elle était en train de vider le petit bol, la barre se tordit, faisant basculer le grand bol.

L'eau lui arrivait aux genoux. Bryon continuait à jeter des rochers loin de l'entrée. La grotte de trois mètres carrés se remplissait rapidement.

Bon. Cela n'avait pas fonctionné avec le petit bol, alors elle remplit le bol de taille moyenne et le vida dans le grand. Celui-ci était presque plein, mais pas complètement. Elle mit plusieurs poignées de gravillons dans le bol moyen et les versa dans le grand. De nouveau, pendant qu'elle le remplissait, la barre tourna et le renversa. Bon sang ! Qu'est-ce qui clochait ?

— Tu t'amuses bien à faire joujou avec les cailloux ? beugla Bryon derrière elle.

— Ouais, tout à fait. (*Pauvre type !*) Vu que c'est notre moyen de nous tirer d'ici, je m'éclate comme une folle.

En entendant ces mots, il la rejoignit en pataugeant.

— Tu as trouvé quoi ?

— Je dois remplir ce bol sur la balance pour qu'il soit en équilibre avec la pierre, dit-elle.

— Ça n'a pas l'air bien compliqué, dit-il avec un sourire narquois.

Elle recula et lui fit signe d'essayer.

— Je t'en prie, monsieur le génie.

Il procéda de la même façon qu'elle et parvint à la même conclusion.

— Ça ne fonctionne pas. C'est peut-être cassé.

Elle roula des yeux.

— Ouais, c'est ça. Dans ce cas, on est morts. Il doit y avoir une solution qui interrompra l'écoulement de l'eau. On doit juste la découvrir.

Bryon continua à remplir les bols pendant qu'elle faisait des ronds dans l'eau. Elle pouvait résoudre ce casse-tête. Elle avait la solution sur le bout de la langue. Elle pourrait peut-être recourir aux maths afin de manipuler des chiffres.

Le niveau de l'eau était monté au point qu'elle n'avait plus pied. La voûte étant très haute, ils

ne se noieraient pas avant plusieurs minutes. La panique la submergea, et elle commença à hyperventiler. Bryon l'attira à lui.

— Hé là. Tout ira bien.

Il la serra contre son torse et lui repoussa les cheveux du visage.

Elle renifla.

— Je ne suis pas stupide, Bryon. On va mourir d'une mort très douloureuse, très bientôt. (Il se contenta de soupirer, continuant à l'enlacer.) Parce que j'ai eu besoin d'aller aux toilettes, c'est le dernier jour de ma vie.

Il s'écarta.

— Quoi ? demanda-t-il.

Pendant qu'elle réessayait plusieurs combinaisons de bols, elle relata sa quête malheureuse de toilettes. Ils en rirent. Elle en était capable à présent que cela n'avait plus d'importance.

Quand la saillie avec la balance fut submergée, elle interrompit ses tentatives, car les gravillons flottaient dans l'eau et mettaient un temps fou à se poser dans le grand bol. Leurs têtes se rapprochaient de la voûte rocheuse.

Bryon lui dégagea les cheveux du visage et croisa son regard. Il n'était qu'à quelques centimètres d'elle. La chaleur de son regard la fit fondre à l'intérieur. Elle le désirait méchamment, mais il était... trop. Incontestablement un mâle Alpha, et elle n'avait pas l'habitude qu'un homme si grand, fort et sexy s'intéresse à elle. C'était irrésistible et grisant. Elle eut soudain chaud alors que ses hormones dansaient comme si elle était une ado à son premier rancard.

— Je peux t'embrasser ?

Au lieu de répondre, elle enroula les mains à son cou et se rapprocha, ses lèvres rencontrant les siennes. Une sensation électrisante. Il émanait de lui un tel magnétisme qu'elle se colla le plus possible contre lui. Elle était affamée de caresses. C'était nouveau et enivrant.

Soudain, la solution aux trois bols s'imposa à elle.

— Je l'ai, souffla-t-elle, s'arrachant à leur baiser. Reste là.

Elle avala une grande gorgée d'air, plongea et s'éloigna de la voûte. Elle ramassa les bols, les remplissant et les vidant. L'opération prenait beaucoup plus de temps qu'au départ, car les gravillons flottaient dans l'eau, mais ils finissaient par retomber.

À ce stade, soit elle avait trouvé la solution, soit elle devrait remonter à la surface pour respirer. Il restait si peu d'air quand elle avait plongé qu'elle doutait qu'il y en ait encore. L'eau s'était glissée dans chaque fissure et crevasse. Pour Bryon, elle décida de terminer ce qu'elle avait commencé. Ainsi, elle lui laisserait peut-être une chance de s'en sortir s'il ne s'était pas déjà noyé.

Elle était stupéfaite par la rapidité avec laquelle il s'était immiscé dans son cœur. Elle ne s'en était même pas rendu compte, trompée par la colère qui avait semblé l'habiter en sa présence.

Alors qu'elle versait des gravillons dans le dernier bol, l'air vint à lui manquer. Elle s'assura que le grand bol descendait bien pour s'équilibrer avec la pierre de l'autre côté. Elle espérait que ça suffirait à sauver Bryon. Elle se prépara péniblement à remonter à la surface. Jamais elle ne la rejoindrait à temps pour respirer. Elle ne se déplaçait pas assez vite.

Écartant l'eau de ses bras courts qui parvenaient à peine à la faire avancer, elle ferma ses yeux larmoyants. Ses poumons la brûlaient tellement qu'elle n'eut plus la force de résister, même si elle savait que ce serait une façon longue et douloureuse de partir. Kari serra les lèvres, refusant d'accéder à la demande de son corps. Elle se tordit, ayant besoin d'aspirer ce qui lui manquait.

Elle n'y tint plus. Elle ouvrit la bouche et expulsa l'air qui s'était accumulé dans ses poumons.

CHAPITRE 16

S'il devait mourir, il ne pouvait rêver mieux. Kari avait les lèvres douces et chaudes. Sa saveur était semblable à son parfum, soleil et citron. Rafraîchissante, vivifiante. Il avait l'impression d'avoir assez d'énergie pour courir pendant des heures. Mais il n'avait nulle part où aller. Par sa simple présence, elle chamboulait sa vie.

Ces derniers mois, il avait sombré dans une déprime dont il avait eu le plus grand mal à s'extirper. S'il n'avait pas eu pour mission de démanteler un groupe d'affreux qui vendait et maltraitait d'autres personnes, il n'aurait eu aucune raison de sortir de son lit. Il prit conscience que c'était sa famille qui donnait un sens à sa vie. Il était né pour protéger, et c'était ce qu'il ferait jusqu'à son dernier souffle.

Soudain, Kari s'écarta. Les mots de la jeune femme ne parvinrent à percer les brumes de son désir qu'après son départ. Elle avait quoi ? Puis il se rappela les gravillons et la balance sur lesquels ils avaient sué. Croyait-elle vraiment que ce machin recélait la clé de leur salut ?

Il se cogna la tête contre la voûte. Il espérait qu'elle avait raison. Si elle se trompait, cela n'aurait plus d'importance dans quelques minutes. S'ils mouraient, ce serait sa faute. Il l'avait conduite dans ces tunnels parce qu'il pensait pouvoir en trouver la sortie, les sauver de n'importe quelle situation, tout cela grâce à ses sens de métamorphe. Il comptait peut-être trop sur les aptitudes de son animal et pas assez sur celles de son cerveau. Toujours à prendre des risques inconsidérés, en se disant qu'il s'en tirerait avant que le danger ne soit trop grand.

Ce qui aurait peut-être été le cas, mais son âme sœur humaine était fragile. Une blessure grave lui serait fatale. Son corps délicat ne se réparait pas assez vite. Il ne devrait jamais l'oublier. Il pouvait s'appuyer sur ses instincts, mais il devait en revenir au b.a.ba de son boulot : se servir de son cerveau.

Il était devenu imprudent, s'imaginant que personne ne réussirait à l'arrêter avec ses aptitudes. Comment s'était-il fait prendre ? Il s'était reposé sur l'odorat de son loup, mais les affreux avaient utilisé un inhibiteur d'odeur destiné aux chasseurs pour masquer leur présence. Il était tombé en plein dans leur piège. Sans se douter de rien.

Il inclina la tête en arrière pour garder le nez à la surface. Si c'était fini, il voulait que sa dernière vision soit celle de son âme sœur. Ils passeraient les derniers moments de leur courte réunion dans les bras l'un de l'autre. Il prit deux ou trois inspirations afin d'augmenter la quantité d'oxygène dans ses veines et tenir plus longtemps sous l'eau. Il aspira le peu d'air qui restait. Alors un morceau de roche se détacha de la voûte quelques centimètres devant lui. Il recula brusquement la tête pour se protéger le nez.

Un accès vers le haut venait juste d'apparaître. Il passa la tête par l'ouverture. C'était une autre petite grotte et elle était au sec. Il prit une goulée d'air et plongea à la recherche de son âme sœur. Il pria pour qu'elle ait encore de l'air.

Il s'éloigna de la voûte, filant tout droit du côté des bols et des gravillons. Elle avait les yeux fermés, la bouche ouverte. Des bulles en sortaient en filets. Il lui enveloppa la tête des mains et lui recouvrit entièrement la bouche de la sienne. Introduisit la langue entre ses lèvres ; elle ouvrit soudain les yeux alors qu'il soufflait de l'air chargé en oxygène dans son corps.

Après une nouvelle respiration, elle lui fit signe que c'était bon. Il lui prit la main, poussa du pied contre la roche et ils fendirent l'eau jusqu'au trou dans la voûte. Ils firent brusquement surface, haletant tous deux dans la grotte qui sentait le renfermé.

Elle se cramponna au bord de l'ouverture.

— D'où est sorti ce trou ?

— Un morceau de la voûte est tombé dans l'eau. (Il se demanda...) Tu as équilibré le bol ?

Il examina les contours du trou et découvrit deux rainures avec des chevilles en bois. S'il était joueur, il parierait que le morceau de roche qui était tombé avait aussi deux entailles. Résoudre l'énigme des bols avait provoqué le retrait des chevilles, ouvrant une issue.

— Il s'est équilibré quelques secondes avant que tu arrives. Les derniers gravillons venaient juste de retomber et je... (elle réprima un sanglot), je m'apprêtais à...

Elle ferma les yeux, et ce ne fut pas seulement l'eau qui lui dégoulinait des cheveux qui roula sur ses joues. Il passa un bras autour de sa taille et les hissa tous deux hors de l'eau. Il l'installa sur ses genoux et recula jusqu'à la paroi. Puis enveloppa son corps tremblant du sien.

Il la serra fort et la berça doucement, chuchotant des paroles réconfortantes jusqu'à ce que ses convulsions se muent en frissons et en hoquets. Avec un peu de chance, sa chaleur corporelle suffirait à la réchauffer et à lui éviter de tomber en état de choc. Il savait d'expérience qu'elle souffrirait de stress post-traumatique. Comment pouvait-on frôler la mort sans en garder des traces ?

Heureusement pour lui, son loup réussissait à l'empêcher de rêver. Toutes ces années à échapper à la mort de justesse et à voir toutes les atrocités que les hommes faisaient subir à leurs congénères avaient transformé ses rêves en cauchemars qui le réveillaient en nage au beau milieu de la nuit. Il ne dormait plus beaucoup. Même son animal avait du mal à lui redonner du baume au cœur. Désormais son âme sœur l'aiderait à traverser les moments difficiles. De nouveau il souriait à la vie.

Il lui frotta les bras pour la réchauffer et lui montrer qu'il était là. Elle n'était pas seule. Ne le serait plus jamais. Il devait penser à un moyen de lui annoncer cette histoire d'âme sœur. Ce serait vraiment bien s'ils se sortaient de ce merdier sans qu'elle le déteste. Chaque chose en son temps. Pour l'heure, il la serrerait dans ses bras aussi longtemps qu'elle le lui permettrait.

Après plusieurs minutes, elle poussa un profond soupir et se blottit contre lui. La tenir dans ses bras suffisait au bonheur de son loup, et au sien aussi. Quand il s'était embarqué dans cette mission sous couverture l'année précédente, son loup avait été en rogne. Comment trouveraient-ils leur âme sœur s'il se terrait dans une pièce, à espionner des hommes ? C'était peut-être pour cette raison justement qu'il avait accepté ce boulot.

S'il ne la cherchait pas, il pouvait toujours se raccrocher à l'espoir qu'elle l'attendait quelque part. S'il la cherchait sans jamais la trouver, savoir qu'il ne connaîtrait jamais l'amour véritable le détruirait. C'était un raisonnement à la con, mais bon.

— D'où est venue l'eau à ton avis ? Ce piège a été soigneusement conçu, demanda-t-elle.

Il réfléchit à sa question.

— J'ai entendu dire que la rivière disparaissait sous terre quelque part. Peut-être qu'elle passe près de la grotte et que, quand les rochers sont tombés pour en bloquer l'entrée, l'éboulement a ouvert un petit canal qui s'est déversé par le trou. Comment as-tu résolu le casse-tête des bols ? Qu'est-ce qu'on ne faisait pas bien ?

Elle soupira et se lova encore plus contre lui.

— Je n'ai compris le problème que quand j'ai eu recours à des concepts mathématiques. Il y

avait trois bols de tailles différentes. Mettons que le plus petit avait une contenance de trois kilos de gravillons, le moyen de quatre et le grand sur la balance de cinq. Je devais obtenir exactement cinq kilos ; quelques grammes de plus ou de moins et le grand bol se renversait, tandis que je devais remplir celui-ci en deux fois sinon il se vidait aussi.

C'est compliqué, pensa-t-il.

— Comment obtient-on exactement cinq avec trois et quatre ?

— J'ai rempli le bol de quatre kilos et l'ai vidé dans le grand bol. Puis je l'ai de nouveau rempli, mais je l'ai vidé dans le bol de trois kilos, me retrouvant avec exactement un kilo dans mon bol de quatre. J'ai versé le contenu de celui-ci dans le grand bol pour obtenir exactement cinq kilos.

— Bordel de merde, femme ! C'est brillant. Je n'y aurais jamais pensé.

Elle bougea sur ses genoux. Il huma la douce odeur de sa timidité.

— Tu le penses vraiment ? dit-elle.

— Mince, oui, et pas qu'un peu. Si tu n'avais pas été là, je flotterais le ventre à l'air en ce moment même, dit-il.

— Disons plutôt que si je n'avais pas été là, tu n'aurais pas été là non plus. C'est à cause de moi qu'on est dans la merde.

Il la regarda même s'il savait qu'elle ne pouvait pas le voir dans le noir.

— D'où te vient cette idée ?

— Je ne sais pas, dit-elle. Je me sens juste responsable de tout.

Il se pencha et l'embrassa.

— Ne pense pas ça un instant, beauté. Si tu n'avais pas été là, ma situation aurait été bien pire.

Elle soupira et se pelotonna tout contre lui.

— Tu crois que les gardes sont encore à nos trousses ? demanda-t-elle.

— Non, répondit-il, je suis sûr qu'ils nous croient morts et ont renoncé.

— Et toi ?

— Tu oublies que je suis un ALFA, bébé. Jamais je ne renoncerai, à toi, à nous.

CHAPITRE 17

À toi, à nous.

Elle entendit parfaitement ses mots, mais leur compréhension se révéla plus délicate. Voulait-il dire qu'il ne renonçait pas pour ne pas décevoir les hautes attentes de son patron à l'égard des ALFA ou parce qu'il tenait à elle ? Ce serait bien si cet homme superbe tenait à elle, mais, avec la chance qu'elle avait, elle n'y comptait pas trop. Merde ! Elle venait d'être sauvée in extremis, c'était plus de veine qu'elle n'en avait jamais eue. Elle souffrirait si elle tombait amoureuse de lui et s'il la considérait simplement comme son boulot.

Mais son baiser quand elle avait été convaincue qu'ils mourraient... elle s'était demandé si elle était entrée au paradis. Jamais son corps ne lui avait semblé aussi vivant. Comme si ses terminaisons nerveuses avaient été submergées de plus d'informations sensorielles qu'elles ne pouvaient en traiter. Une chaleur l'avait envahie de la tête aux pieds. Si elle n'avait pas été dans l'eau froide, ses fringues auraient été trempées de sueur. Et elle aurait alors dû les enlever et se serait retrouvée toute nue avec cet homme qui l'étreignait...

Elle ferait mieux d'arrêter de fantasmer avant qu'il le sente et lui brise le cœur en lui disant qu'elle n'avait aucune chance avec lui. C'était ce qui la terrifiait le plus : le rejet. Elle n'avait jamais trop confiance en elle. Le seul moment où elle ne doutait pas d'elle-même, c'était quand elle résolvait des énigmes et se servait de sa matière grise.

Elle soupira.

— Il fait noir comme dans un four pour moi. Je n'y vois rien du tout. Je suppose que toi si ? demanda-t-elle.

Une question stupide, probablement. Mais elle voulait en savoir plus sur son espèce. Comment fonctionnaient-ils ? En quoi étaient-ils différents ? Comment s'y prenaient-ils pour faire rentrer le corps d'un animal en eux ?

— J'y vois, mais pas très bien. Nos yeux ont besoin d'un peu de lumière pour l'amplifier, dit-il. C'est très similaire aux lunettes de vision nocturne. Elles ne fonctionnent pas sans un minimum de luminosité. (Il huma profondément.) Je sens une odeur de bois et une autre étrange de... de pétrole peut-être. (Il bougea pour se lever.) Attends là un instant.

— Aucun problème, répliqua-t-elle. Ce n'est pas comme si j'allais me balader dans le noir. Déjà que je suis incapable de marcher sans trébucher quand j'y vois.

Elle entendit son pas traînant, puis un petit bruit sec. À plusieurs mètres d'elle, une grande flamme illumina l'obscurité. Elle se protégea les yeux de cette clarté soudaine.

— C'est quoi ?

— Je suppose que c'est une torche à l'ancienne. Le tissu qui recouvre le bâton est imbibé de pétrole ou de carburant. Quoi que ce soit, c'est inflammable.

— Ça tombe bien, dit-elle.

Puis elle songea à tout ce qu'elle avait lu sur les tunnels. Plus elle y pensait et plus la théorie nazie lui semblait tenir la route. Si les nazis savaient qu'ils devaient submerger la grotte pour monter jusque-là, alors ils savaient que les lampes torches ne fonctionneraient plus quand leurs piles auraient été mouillées. C'est pourquoi ils s'étaient assurés de disposer d'un stock de

torches.

— Il y en a plus d'une ? demanda-t-elle.

— Ouais. Comment t'as deviné ? dit-il.

— Le hasard. Allons-y.

Elle commençait à être fatiguée, d'autant plus qu'ils ignoraient combien de temps ils resteraient coincés dans les tunnels. Son corps avait déjà brûlé le peu qu'elle avait mangé au dîner. Elle ferait la roue pour une barre protéinée, là tout de suite.

Bryon lui tendit une torche éteinte puis lui prit la main.

— Il n'y a qu'un seul chemin, dit-il.

Elle sourit.

— Passe devant et je te suis.

Il fronça les sourcils à ses mots, mais la précéda hors de la grotte. C'était ce qu'elle avait connu la majorité de sa vie, surtout avec le FBI. Les hommes menaient toujours et les femmes suivaient. Mais parfois cela lui convenait très bien. En général, le méchant descendait le premier qui entrait dans la pièce. C'était le deuxième qui le butait.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire tout à l'heure quand j'ai dit que tu ne devrais pas partir seule, lâcha-t-il.

Elle savait que ses propos n'avaient pas été simplement machistes, mais elle avait été énervée, et les mots étaient sortis tous seuls.

— Ouais, ce n'est rien. Je ne pensais vraiment pas ce que j'ai dit. Que tu ne me trouves pas digne de travailler au FBI m'a juste foutue en rogne.

— Je n'ai pas voulu dire ça non plus, ajouta-t-il. J'étais en train d'expliquer que je m'étais toujours imaginé que mon âm... (il toussa et se racla la gorge) mon sauveteur serait envoyé par ALFA. J'ignorais même qu'on avait des liens avec le FBI. J'aurais cru qu'on aurait d'abord fait appel à un agent de la CIA.

— Je suis d'accord. Ça aurait dû être la CIA puisqu'elle s'occupe de l'international et le FBI de l'intérieur. Mais j'ai déchiffré un message codé sur lequel travaillait la CIA. C'est peut-être une mission commune à plusieurs niveaux. Je n'en sais rien. Peut-être que les généraux dans le bureau du directeur lui ont dit de me la confier.

Le tunnel qu'ils longeaient semblait différent de ceux qu'ils avaient suivis avant le piège de la grotte submergée. Elle avait l'impression qu'il était plus ancien, plus usé, plus fréquenté. Les parois latérales étaient plus lisses comme si des millions d'épaules et de mains les avaient patiemment poncées sur des centaines d'années. Pareil pour le sol. Les pieds qui en avaient raclé les aspérités, effritant la roche, l'avaient laissé un peu poussiéreux.

Elle se demanda quel âge avait ce tunnel. Rome avait établi sa domination bien avant le début de leur ère. Il pourrait facilement avoir plus de deux mille ans. Une admiration respectueuse l'envahit. Beaucoup s'étaient sacrifiés pour construire ces voies souterraines et sauver de futures vies. Comme la sienne, en ce moment même.

Ce qui lui fit penser à ce qu'elle laisserait au monde après son départ. Sa vie aurait-elle été utile ? Elle songea à son boulot. Elle avait décodé plusieurs messages en lien avec des guerres ou des menaces. Peut-être que d'une certaine façon elle avait aidé à calmer une situation instable entre des pays rivaux ou dissous une coalition qui aurait pris le pouvoir sur un peuple.

Ce n'étaient que des hypothèses. Qu'avait-elle fait avec certitude ? Pas grand-chose. Pris le bus pour aller travailler au lieu de la voiture. Mais franchement, c'était parce que les places de parking dans le quartier du FBI étaient rares et hors de prix. En revanche elle pouvait laisser des

enfants qui avaient à cœur de sauver le monde et d'être bons avec leurs voisins.

Souhaitait-elle construire une famille ? Élever des enfants ne lui faisait pas peur, même en tant que mère célibataire, même si elle préférait qu'ils aient leurs deux parents pour équilibrer leur développement intellectuel et social.

— Bryon, tu as déjà songé à avoir des enfants ?

Ses propres mots l'interloquèrent. Elle n'avait vraiment pas voulu lui poser cette question.

— Désolée, c'est indiscret. Pas la peine de répondre. C'est une question idiote.

Il s'arrêta, se retourna vers elle et sourit. Aussitôt elle eut la culotte trempée.

— Non, c'est une question pertinente. À vrai dire, je pense de plus en plus à fonder une famille. J'ai dépassé les trente-cinq ans maintenant. J'ai voué une bonne partie de ma vie à ALFA. Le moment est venu de me consacrer à mon âme sœur et à la construction d'un foyer pour partager notre amour et élever nos enfants.

Bon Dieu ! si ce n'était pas le truc le plus parfait et romantique à dire... Elle adorerait connaître l'amour auprès de lui.

— Alors tu quitterais ton travail juste comme ça ? demanda-t-elle,

— Au bout de plusieurs années à bosser à ALFA, on a droit à une pension, mais c'est un peu juste pour vivre. Je trouverai probablement un petit boulot qui me plaît. À moins que ma femme travaille à plein temps et que je m'occupe des louveteaux. Je serais officiellement père au foyer.

Cette idée avait l'air de tant l'emballer qu'elle s'esclaffa. Il ferait un super papa au foyer. Ses gamins auraient de la chance de l'avoir comme père.

— Et toi, Kari ? Tu es une carriériste ou est-ce que tu veux fonder une famille ?

— J'ai toujours travaillé, comme ma mère. Alors je ne connais pas d'autre façon de vivre. Mais je veux des enfants et construire une famille. Ça a toujours été une évidence, mais je n'y ai juste pas beaucoup pensé jusqu'à maintenant.

— Si tu pouvais vivre n'importe où sur terre, ça serait où ? demanda-t-il.

Elle n'eut pas besoin de réfléchir à sa réponse.

— Un endroit avec des forêts et des montagnes, ce serait super. J'aime être dans les bois, au contact de la nature. Quand la ville commence à me sortir par tous les trous, je fonce dans un parc et m'installe sous un arbre pendant plusieurs heures, pour lire, regarder les gens, sentir l'odeur de l'herbe, tout ça.

Il rit.

— Sentir l'odeur de l'herbe. Ça me plaît.

— L'odeur de l'herbe fraîchement coupée est l'une de mes préférées. Je baisse ma vitre dans les quartiers résidentiels quand les gens passent la tondeuse. C'est si apaisant.

Elle avait lu quelque part que l'herbe coupée contenait les mêmes substances chimiques naturelles que le sperme de l'homme. Oh bon Dieu ! Voilà qu'elle était de nouveau tout excitée. Comment pouvait-il en être autrement avec ce cul délicieux sous ses yeux ? Bryon tendit la main derrière lui et l'attira à lui.

Il chuchota :

— J'étais sérieux quand j'ai dit que je ne voulais pas que tu me suives. Je préférerais que tu passes devant.

Elle gloussa, repensant au fait qu'elle lui matait les fesses.

— Quoi ? Pour me voir tortiller du cul ?

Elle plaqua la main sur sa bouche. Elle avait l'impression d'avoir le visage en feu.

— Désolée, dit-elle, la main toujours sur la bouche.

Il rit... aux éclats. Incapable de réprimer le grand sourire qui lui fendait le visage, elle lui donna une tape sur le bras.

— C'est bon, reprends-toi.

Elle s'éventa avec la main. Quand elle se détourna pour cacher son visage, elle vit des marques noires sur la paroi.

— Hé, amène la torche par ici.

Bryon s'approcha.

— Ce sont des écritures ? Que représentent ces dessins ?

Kari examina les marques.

— On dirait des hiéroglyphes mélangés à autre chose.

Bryon grogna.

— Tu ne lirais pas l'égyptien par hasard ?

Il plaisantait.

— À vrai dire si, dit-elle. J'ai été fascinée par les hiéroglyphes après mon accident et j'ai vite appris.

Un corps chaud se serra contre son dos.

— Je savais que tu étais incroyable.

Il l'embrassa sur le sommet de la tête. Un sentiment de joie la submergea. Peut-être qu'il tenait vraiment à elle, et pas juste à cause de son boulot. Peut-être qu'elle pourrait tomber amoureuse de cet homme en un clin d'œil.

Elle se concentra de nouveau sur la paroi.

— Tu vois ce parapluie avec deux manches ? (Quand il acquiesça, elle poursuivit.) Il représente les enfers ou le pays des morts.

— Alors il s'agit probablement d'un avertissement destiné à nous faire fuir ? s'enquit-il.

Elle continua à examiner les caractères.

— Peut-être. Cette espèce d'oiseau, c'est *ba*, qui désigne l'âme ou la personnalité. Il quitte le corps au moment de la mort. Cette ligne avec un bout fourchu s'appelle un *was* ; c'est un symbole de pouvoir, un peu comme le sceptre de la royauté. Puis le carré ouvert sur le dessus, c'est *ka*.

— *Ka* ? demanda Bryon. Comme dans l'esprit d'une personne ?

— C'est ça. Tu es plutôt futé toi aussi, dit-elle.

— Non, j'ai juste déjà rencontré ce hiéroglyphe quelque part, rectifia-t-il.

— Ensuite ce dernier symbole, c'est *Rê*, le dieu solaire qui représente la résurrection. (Elle recula et laissa les images se mélanger dans sa tête.) Il est question de la royauté et, dans notre cas, du prince. Puis nous avons deux caractères qui évoquent l'âme ou la personnalité ; les âmes peuvent ressusciter ou aller dans des endroits comme les enfers.

L'idée qui lui vint était si folle qu'elle n'eut pas envie de l'exprimer ; elle en attendit donc une autre.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-il. Il semblerait que notre prince soit mort, soit allé en enfer et en soit revenu.

Interloquée, elle le dévisagea.

— C'est vraiment ce que tu comprends ?

Il acquiesça.

— Eh bien, ce n'est peut-être pas si fou alors. Ce qui me vient, c'est que celui qui domine le pays, eh bien il voit sa personnalité lui être enlevée comme quand le corps meurt, mais un *ka* en

provenance des enfers ressuscite le corps.

Bryon la regarda.

— Tu veux dire que le prince est possédé par un démon *ka*.

Ouais, ça lui paraissait ridicule à elle aussi. Elle se pencha vers le dernier symbole du Rê, un simple globe oculaire. Avec la flamme de la torche placée d'une certaine façon, elle crut voir de la peinture rouge à l'intérieur du cercle. Elle se remémora les éclats rouges dans les yeux du prince qu'elle avait aperçus plusieurs fois. Ce devait juste être une coïncidence. Peut-être un problème héréditaire au niveau de la rétine.

— C'est exactement ce qui est écrit, mais il ne peut pas être question du prince actuel, dit Kari. Il doit s'agir de légendes au sujet de ses ancêtres parce que ces inscriptions datent peut-être de deux mille ans. (Elle recula.) La possession démoniaque n'existe pas. La science a prouvé que c'étaient les maladies qui expliquaient les phénomènes bizarres dont pouvaient être victimes les humains. Pas les démons.

CHAPITRE 18

Bryon tourna ces nouvelles idées dans sa tête alors qu'ils poursuivaient leur route à travers les tunnels. Il lui prit la main, voulant la sentir près de lui. Ils parvinrent à un embranchement.

— De quel côté ? demanda-t-il.

— Celui qui a le moins de toiles d'araignée, répondit-elle.

C'était droit devant.

— Tu as peur des araignées ? demanda-t-il.

— Euh..., répondit-elle, je ne dirais pas que j'en ai peur. Mais je n'ai vraiment pas envie d'en avoir une sur moi ou de me faire mordre. En revanche, le fait qu'il y ait moins de toiles d'araignée pourrait indiquer que le passage a été plus fréquenté, éloignant ces petites bêtes. Mais vu l'âge de ces souterrains, c'est probablement discutable.

Il hocha la tête. Pourquoi n'était-il pas parvenu à cette conclusion ? Il avait l'impression que nombre des pensées de Kari relevaient d'un bon sens qui lui restait obscur jusqu'à ce qu'elle l'énonce. Le laissant sur le cul. Leurs louveteaux seraient des vrais génies.

— Tu sais, dit Kari, je ne sais rien de toi. Pas même quel genre de métamorphe tu es. Comment es-tu entré à ALFA ?

Discuter de ces sujets ne lui posait aucun problème.

— Je suis un métamorphe loup. Ma meute est assez grande comparée aux autres. On vit au sein d'une communauté, ou d'une ville, je suppose, entièrement composée de métamorphes.

— Que des métamorphes, murmura-t-elle. Combien ?

— Notre population s'élève à plusieurs milliers. Celle d'autres communautés de métamorphes à travers les États-Unis varie en fonction de leurs membres.

— Waouh ! je n'imaginai pas ça.

— Ouais, on essaie de ne pas se faire remarquer. Crois-le ou non, le gouvernement nous y aide, dit-il.

— Comment ?

— ALFA est l'acronyme de l'Agence des ligues fédérales d'Alphas. En gros, il y a longtemps, les métamorphes ont été « découverts » par les militaires. Nous sommes beaucoup plus forts qu'un humain lambda et pouvons faire des choses dont ils sont incapables. Alors, quand les militaires ont voulu exploiter notre supériorité, ils sont venus nous trouver pour nous proposer un marché.

— Oh bon Dieu ! maugréa-t-elle, j'imagine trop bien quel genre de « marché » le gouvernement avait en tête pour vous. Nous savons tous ce qu'ils ont fait aux Amérindiens.

— Oui, dit-il, tout à fait, et nous nous sommes assurés de ne pas connaître un sort semblable. Quant au « marché », nous avons accepté que certains de nos jeunes métamorphes, après le lycée, rejoignent ALFA pour effectuer des missions spéciales qui ne pouvaient pas être confiées à des humains. C'est une sorte d'armée métamorphe, sauf qu'en général on ne nous envoie pas sous le feu des combats. À part dans des cas particuliers.

— Pourquoi pas ?

— Je n'en suis pas sûr. Peut-être par peur qu'on se transforme par accident et dévoile notre

secret ?

Il haussa les épaules.

— Alors tu es entré à ALFA après le lycée ? demanda-t-elle.

— Oui et non. Après le lycée, si on signe pour quatre ans, on doit d'abord aller à l'université. À l'époque mes parents bossaient pour la communauté plutôt que pour s'enrichir.

» Mon père était secouriste, ce qu'ils appelaient en ce temps-là un pompier volontaire. Il était en général l'un des premiers à arriver sur le lieu d'un accident ou d'une urgence médicale. Il était secouriste diplômé, négociateur de crise habilité à intervenir en cas de prise d'otages, tireur d'élite et tout un tas d'autres trucs.

— Waouh ! il a l'air incroyable. Ça doit expliquer d'où t'est venue l'envie de travailler à ALFA.

— Oui, je crois. Quand j'ai été plus grand, il m'a emmené sur plusieurs missions et je l'ai aidé dans la mesure de mes moyens. Tu parles d'un réveil brutal au monde réel. J'ai vu de mes yeux ce que l'alcool au volant pouvait faire. Vu ce qui arrivait aux victimes d'accidents de moto qui ne portaient pas de casque et de vêtements de protection. J'ai même vu un bébé naître sur la banquette arrière d'une voiture. Alors ça, ça a été traumatisant.

Kari s'esclaffa.

— Tu as dû être bien content que les hommes n'accouchent pas, hein ?

— Carrément, oui.

— Et ta mère ? s'enquit-elle.

— Ma mère travaillait pour les services sociaux et veillait sur les petits défavorisés et maltraités. Elle était fière de dire que, pendant ses années d'exercice, la maltraitance infantile avait été divisée par dix, tandis que jamais autant d'agresseurs n'avaient été condamnés. Elle ramenait aussi à la maison de nombreux petits.

» Pendant des années, j'ai eu tout un tas de frères et sœurs « adoptifs ». Mais l'amour n'a jamais manqué, même si on ne mangeait pas toujours à notre faim.

— Tu sais ce que j'aimerais qui change en Amérique ? Le fait que tous les sportifs professionnels célèbres sont payés des millions et des millions de dollars, alors que les enseignants, la police et les pompiers peuvent à peine faire vivre leurs familles.

— Absolument. Les gens sont prêts à payer pour ce qu'ils veulent, pas pour ce dont ils ont besoin. Ils veulent des ballons au panier, des buts et des essais qui leur en mettent plein la vue, mais ils ont besoin qu'on leur apprenne à lire et à écrire, qu'on leur sauve la vie en cas de danger et qu'on les protège de ceux qui n'hésiteraient pas à s'en prendre à eux pour une simple paire de baskets barrée du nom d'un célèbre sportif.

— Je suis totalement d'accord. Les gens ont perdu le sens des priorités. C'est triste, conclut-elle. Tu as encore tes parents ?

— Ouais, ils vivent toujours en ville et continuent à ramener des petits. Personne n'est à l'abri de la maison Day.

Ils rigolèrent.

— Ils ne se sont pas opposés à ce que tu rejoignes ALFA à la sortie de la fac ?

— Non, pas du tout. Ils étaient assez fiers de moi. Je marchais sur leurs traces en choisissant un emploi honorable, mais pas très bien payé. Après la fac, j'ai suivi une formation. Ce ne sont pas les coups de pied au cul qui ont manqué. Enculé. (Il prit conscience de sa grossièreté en présence de son âme sœur.) Désolé. J'ai l'habitude de ne fréquenter que des hommes.

— Pas de souci. Cela ne me dérange pas outre mesure. Ça m'échappe aussi parfois. Un signe

des temps.

Elle lui sourit. Putain, elle était si belle. Il avait envie de rester là où il était pour la dévorer des yeux. Il lui foutrait probablement les jetons, cela dit.

Elle tira sur son bras.

— Avec toutes ces grottes, ces tunnels et tout, j'ai l'impression d'être dans un *Indiana Jones*, s'écria-t-elle.

— Ce sont les meilleurs films du monde, renchérit-il.

Elle le repoussa d'un coup de hanche.

— Certainement pas. *Le Pont des espions* est mille fois mieux.

Il revint vers elle et enroula un bras autour de ses épaules, l'attirant contre lui.

— Tu me croirais si je te disais que j'ai serré la main de Steven Spielberg ? chuchota-t-il.

Kari s'arrêta devant lui, bouche bée.

— Sérieux ? Oh mon Dieu ! (Elle baissa les yeux sur leurs doigts enlacés.) C'est la main avec laquelle tu l'as touché ? (Elle la porta contre sa joue.) Je tiens la main qui a serré celle du dieu du cinéma.

Elle poussa un long soupir.

Il sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Elle avait un visage si doux, si parfait. Elle leva les yeux, croisant son regard. Elle cessa de sourire, mais elle écarquilla les yeux, et son odeur devint irrésistible, saturée de phéromones. Putain ! elle le désirait autant que lui. Pouvait-il l'avoir ? La goûter juste encore une fois.

Elle s'humecta les lèvres. Et il fut perdu. Son animal rugit à l'intérieur de lui. Elle était douce et adorable, mais il percevait une agressivité évidente en elle qui le faisait craquer. Elle était tout ce qu'il voulait et plus encore. La façon dont elle passait la langue sur la sienne le rendait fou, et il grogna tout en l'embrassant. S'il survivait à ces baisers, il mériterait une médaille. En l'occurrence, son corps était plus tendu qu'un élastique prêt à se rompre.

Ils étaient parvenus à un autre croisement.

— Bon, ma jolie. Tu choisis la direction : droit devant ou à droite ?

La seconde torche dans une main et la main de Bryon dans l'autre, elle examina les deux tunnels.

— Les deux se ressemblent. On le tire à pile ou face ?

Il fronça les sourcils.

— Je n'ai pas de pièce, mais je peux toujours te lancer toi.

Elle ouvrit grand les yeux.

— Quoi ? (Elle se posta devant lui, tentant de dissimuler son sourire, et s'avança lentement vers lui.) Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Je ne suis pas facile à lancer.

Il esquissa un pas vers elle. Tant qu'il pouvait poser les mains sur son corps, peu lui importait ce qu'elle faisait. Il pourrait la plaquer contre la paroi, lui arracher ses vêtements et la revendiquer ici même. Aucun risque qu'on les surprenne. Son loup adorait cette idée. Rien que d'y penser, il avait la langue qui pendait sur le côté de la gueule.

Il devait avoir eu l'air rapace, parce qu'elle étouffa un rire strident et prit ses jambes à son cou. Oh ! ce n'était pas un bon plan. Il la pourchassa. Son loup se prit au jeu, lui aussi.

Rapidement, il la rattrapa.

— Kari, c'est dangereux de courir. Tu pourrais te blesser.

Elle le regarda par-dessus son épaule, puis s'arrêta brusquement.

— Tu as raison.

Il allait trop vite pour pouvoir s'arrêter sans lui rentrer dedans. Elle grimaça, le voyant débouler, et il se jeta par terre près d'elle. Il roula sur le côté et le sol s'ouvrit sous lui. La torche qu'il tenait toujours éclaira sa chute de six mètres.

CHAPITRE 19

— Bryon ? appela-t-elle.

Pas de réponse. Oh putain !

— Bryon !

Elle se mit à quatre pattes, cherchant son corps à tâtons. S'était-il cogné et avait-il perdu connaissance ? C'était un métamorphe. Ce n'était pas le plongeur qu'il avait fait qui le décontenancerait.

— Kari, ne bouge pas.

Sa voix provenait d'en bas. Elle se figea. Elle ne se le ferait pas dire deux fois.

— Bryon, que s'est-il passé ? Où es-tu ? demanda-t-elle.

— Je suis tombé dans une fosse un peu plus loin devant toi.

— Tu vas bien ? Tu es blessé ?

Probablement pas la meilleure question à poser à un métamorphe, mais, même quand le blessé avait presque l'air mort, les humains demandaient toujours : « Tu vas bien ? »

— Rien qu'une métamorphose ne suffira pas à guérir, entendit-elle.

Elle se remit debout et recula vers la paroi. Elle était bien décidée à ne pas marcher sur un déclencheur cette fois. Mais une fosse n'en avait pas vraiment. C'était juste une fosse.

Quand elle s'adossa à la paroi, elle sentit la roche s'enfoncer sous la pression de ses fesses. Elle s'écarta vivement. Venait-elle juste d'appuyer sur quelque chose ?

Un grondement sourd s'éleva du plus profond du tunnel et un léger tremblement secoua la roche sous ses pieds. Les vibrations s'accrochèrent et le bruit de la roche frottant contre la roche perça l'air. Que se passait-il ? Elle crut entendre un « eh ben, putain », mais n'en était pas sûre.

— Bryon ? Que se passe-t-il ?

— Ne bouge pas, bébé. Les parois de la fosse se referment.

Oh, merde ! Ce devait être sa faute. Bon sang ! La prochaine fois elle ne bougerait vraiment pas d'un centimètre. À un ou deux mètres devant elle, une lumière apparut soudain. La torche de Bryon était au bord de la fosse. Kari y vit un peu mieux, mais la torche ne flamboyait pas comme avant. Elle se demanda comment elle avait atterri là.

Puis elle vit quelque chose voler dans les airs au-dessus du bord. C'était sombre et cela disparut rapidement de sa vue. Elle se rapprocha et comprit qu'elle avait aperçu le loup de Bryon qui sautait pour tenter de sortir de la fosse. Puis elle remarqua les parois latérales qui se refermaient. De gigantesques rochers équarris glissaient péniblement contre le sol et finiraient par écraser tout ce qui se trouverait entre eux.

Le loup bondit encore, mais pas assez haut pour poser une patte sur le bord. Elle n'arrivait pas à imaginer comment il avait sauté si haut. Cela faisait près de six mètres. Il avait besoin de place pour prendre son élan. Ensuite, il sauta trop près de la paroi, et il la heurta de plein fouet à mi-hauteur. Les rochers n'étaient plus séparés que de quelques dizaines de centimètres.

— Allez, Bryon. Tu peux le faire, hurla-t-elle.

Le loup leva la tête vers elle. Elle ne distinguait pas ses yeux, mais il la voyait et elle était bien décidée à lui envoyer confiance et courage. Le pouvoir de la pensée positive. Il courut pour

prendre son élan, mais n'atteignit même pas le bord. Il se fatiguait. Les parois se refermaient. Il lui restait encore une chance.

Kari avança la tête au-dessus de la fosse.

— Une dernière fois, bébé. Mets-y tout ce que tu as pour remonter jusqu'à moi. Tu ne me laisseras pas seule.

Il recula, se préparant à piquer un sprint. Les parois étaient si proches, cela lui fit vraiment froid dans le dos. Ce serait sa faute s'il mourait. Il semblait que ce soit toujours sa faute quand quelque chose tournait mal. Peut-être qu'elle était maudite.

Bryon fonça vers la paroi. Il bondit dans les airs. De là où elle se tenait, Kari vit qu'il était trop loin pour poser ses deux pattes et le haut de son corps sur le bord. Elle paniqua à l'idée de le perdre. Merde ! elle venait juste de le rencontrer.

CHAPITRE 20

Comment s'était-elle fourrée dans cette galère ? Elle avait l'impression qu'il s'était écoulé des jours depuis qu'elle se trémoussait avec Sheldon pour retenir sa vessie. À présent, elle était tombée sous le charme d'un Adonis, et à cause d'elle il allait mourir. Ce serait probablement une mort rapide : écrabouillé entre deux rochers. Son cœur se brisa à l'idée de ne plus jamais le revoir. Il lui restait une dernière chance de s'en sortir.

La tête de Bryon s'éleva au-dessus du bord et les instincts de Kari prirent le relais. Elle tendit brusquement les mains et l'empoigna par les oreilles, puis elle se jeta en arrière de toutes ses forces. Elle retomba sur le dos, le souffle coupé par la violence de sa chute. Le sol trembla quand les rochers s'entrechoquèrent dans un bruit sourd.

Elle voulait désespérément voir si Bryon était vivant. Avait-elle réussi à l'attraper ou lui avait-il glissé entre les doigts ? Dès qu'elle aurait recouvré son souffle, elle vérifierait. Mais elle n'en eut pas besoin. Un coup de langue baveuse sur sa joue lui apprit qu'il allait bien.

Craquement d'os et bruissement de vêtements. Il devait reprendre sa forme humaine. Des mains chaudes lui saisirent le haut des bras puis son odeur virile l'enveloppa. Il ne souffla pas mot. N'en eut pas besoin. Son étreinte en disait bien assez long. Les larmes lui montèrent aux yeux.

— Je suis tellement désolée, sanglota-t-elle. Je n'ai pas voulu appuyer sur quoi que ce soit. Je n'ai fait que m'éloigner.

Il ne desserra pas son étreinte, mais il parla.

— Sur quoi as-tu appuyé ?

— Je me suis adossée à la paroi pour être sûre de ne marcher sur rien et mes fesses ont appuyé contre un truc. Je suis désolée. Je crois que c'est ça qui a mis en route les parois de la fosse.

Elle se prépara à ce qu'il lui crie dessus pour avoir failli le tuer, à entendre ses mots chargés de colère qui lui auraient donné envie de rentrer sous terre.

Il soupira.

— Il semblerait que tu mérites une fessée.

Elle en eut le souffle coupé. Elle ne s'attendait pas à ça. Et, à la façon dont sa voix exsudait la sensualité, sa culotte fut mouillée sur-le-champ. Il huma profondément, et elle se maudit. Un grondement guttural monta de sa poitrine et il resserra les bras. Il allait l'étouffer.

— Bon sang ! femme, je ne pourrai pas te résister encore longtemps. On va commencer par ça, alors.

Un autre bruit sourd s'éleva de la fosse, interrompant son ode à sa féminité. Les deux rochers qui s'étaient rapprochés se séparaient à présent, regagnant leur place à l'intérieur des parois. Elle se releva en vitesse, la magie du moment s'étant envolée.

— Je suppose qu'on ferait mieux de revenir sur nos pas jusqu'à l'embranchement, hein ? dit-elle.

Il fronça les sourcils.

— Ça va nous faire une sacrée distance. Pourquoi repartir là-bas ?

Elle se retourna pour regarder de l'autre côté de la fosse. Elle posa le pied sur quelque chose et

sa jambe se déroba sous elle. Elle perdit l'équilibre.

— Je t'ai.

Des mains familières se glissèrent autour de sa taille. Bryon l'attira contre son torse.

— Je devrais peut-être te porter le reste du chemin, plaisanta-t-il.

Elle roula des yeux.

— Ouais, ouais. J'ai déjà entendu ça. (Elle se baissa et ramassa la seconde torche qu'elle avait fait tomber un peu plus tôt.) On en a besoin ?

Elle regarda par terre les braises ternes de l'autre.

— On devrait attendre d'être de l'autre côté pour l'allumer, dit-il.

— De l'autre côté ? répliqua-t-elle. Tu es peut-être capable de sauter aussi loin, mais ces fesses-là, n'y pense même pas.

Elle lui montra ses fesses. Le regard qu'il lui adressa aurait pu allumer un feu à lui tout seul. Pas besoin de torche. Elle fit claquer ses doigts devant son visage.

— Allô ? Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je vais me transformer en loup, puis tu grimperas sur mon dos et on sautera ensemble.

Elle éclata de rire.

— C'est le truc le plus amusant que j'ai jamais entendu, dit-elle.

Au moins, il avait le sens de l'humour. Même s'il était en train de froncer les sourcils, là. Elle lui colla la torche dans les bras alors qu'elle passait devant lui pour retourner là d'où ils étaient venus.

— *Hasta luego*, mon ami.

Il lui saisit le poignet et l'attira de nouveau vers lui.

— Je ne crois pas, mon amour. Tu peux le faire. Nous devons nous dépêcher avant que l'autre torche ne s'éteigne complètement.

Elle grogna et reprit le faisceau de bâtons qu'elle lui avait donné.

— Très bien.

Il commença à ôter sa chemise pailletée. Elle arqua les sourcils.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il esquissa un sourire narquois.

— Je dois me dévêtir pour me transformer, dit-il d'un ton doux.

— Mais, bégaya-t-elle, tu ne t'es pas déshabillé pour sauter tout à l'heure.

Il haussa une épaule.

— Le temps m'a manqué. Et mes vêtements m'ont gêné. Avec toi sur le dos, je ne prendrai aucun risque.

Il soutint son regard alors qu'il déboutonnait son pantalon et le laissait glisser. Elle n'osa pas bouger – tant le corps que le regard. Le sourire narquois de Bryon s'élargit.

— Attrape mes fringues avant qu'on y aille. Tu veux bien ?

Il baissa les yeux sur sa chemise par terre ; elle baissa alors les yeux. Nom d'une saucisse !

Il releva les yeux et elle releva vivement la tête, les joues en feu.

— Je n'ai rien vu.

Il ne dit rien. Sa métamorphose commença et elle l'observa, hypnotisée. Il s'agenouilla, sa tête s'allongea et ses dents lui sortirent de la mâchoire. La lumière mourante en dissimula l'essentiel, mais elle vit la transformation de son corps. C'était l'une des expériences les plus extraordinaires qu'elle avait jamais vécues. Tout chez lui la laissait sans voix.

Devant elle se tenait un magnifique loup au pelage duveteux. Bon sang ! il était de la taille

d'un petit cheval. Comment pourrait-elle bien lui grimper sur le dos ? Elle ramassa ses vêtements. Bon, avec la torche, elle avait les mains pleines ; elle pourrait toujours le monter sans se tenir. Bref.

Elle enfila sa chemise par-dessus la sienne. L'étoffe était imprégnée de l'odeur de Bryon et du prince. Ensuite, elle fixa la torche sur l'extérieur de sa cuisse en se servant de son pantalon. Les mains sur les hanches, elle se tourna vers le loup.

— À moins que tu aies une échelle, tu vas devoir te baisser, dit-elle.

L'animal lui donna soudain un coup de langue sur la joue et se coucha sur le ventre. Elle jurerait qu'il se moquait d'elle. Elle passa une jambe par-dessus son dos et il se releva. Aussitôt, elle glissa sur le côté. Elle resta allongée là, à fixer des yeux le plafond du tunnel.

— Ça ne marchera jamais.

Il lui répondit d'un autre coup de langue humide sur le visage. Et d'un autre, puis d'un autre encore.

— Très bien ! Je me lève, annonça-t-elle avant de maugréer tout bas. Attends juste de voir ce que je compte faire avec cette langue, mon pote.

Elle enleva la chemise brillante qu'elle avait enfilée une minute plus tôt et la tordit pour en faire une corde. Elle grimpa sur le dos velu de Bryon et noua les manches de la chemise sous son ventre, s'attachant à l'animal. Quand elle serra la chemise, il lui jeta un regard noir.

— Quoi ? dit-elle. Fais-toi une raison, mon coco. C'est ton idée, pas la mienne.

Le corps sous ses jambes se contracta, banda les muscles. Elle plongea les doigts dans sa fourrure, les jambes collées contre ses flancs.

Elle sentit sa colonne vertébrale se dérouler quand il s'élança en courant et s'enrouler quand il poussa sur ses pattes de derrière. Le vent lui cingla le visage. Elle avait les yeux fermés, mais elle ne se rappelait pas les avoir fermés. En moins d'une seconde, ils flottaient au-dessus du gouffre de près de cinq mètres de large.

CHAPITRE 21

Bryon et son loup adoraient la sensation de Kari à califourchon sur leur dos. Bryon pouvait l'imaginer qui le chevauchait d'une autre façon. Secouant la tête, il se concentra pour la conduire à l'abri de l'autre côté. Ce ne serait pas un saut facile pour lui. Près de cinq mètres représentaient une sacrée distance avec un élan limité.

Quand elle cessa enfin de gigoter, il sprinta vers la fosse. La lueur de la torche était presque éteinte, limitant sa perception de la profondeur. Il s'en serait bien passé. Au bord de la fosse, il poussa sur ses pattes de derrière, libérant la force emmagasinée dans ses cuisses. À mi-chemin passé, il sentit Kari glisser sur le côté.

Heureusement, la chemise qu'elle avait nouée autour de lui l'empêchait de dégringoler dans la fosse, mais elle était passée sous lui. S'il ne prêtait pas particulièrement attention en retombant, elle se prendrait la roche dans la tête de plein fouet.

Il perdait de l'altitude et le sol approchait. Il avait franchi la distance sans difficulté, mais il devait à présent se coltiner la réception. Kari resserra son étreinte et enfouit la tête dans son poitrail. Une fille intelligente. Il retomba sur ses pattes de devant raides et avança les pattes de derrière pour ralentir en douceur.

Il s'arrêta aussi vite que possible, puis se coucha sur le flanc pour ne pas écraser la jeune femme et attendit pour voir si elle allait bien. Kari était étendue sur le côté, face à lui. Elle ouvrit un œil et regarda autour d'elle. Bryon respira et sa langue glissa sur le côté de sa bouche. Dieu merci !

Son âme sœur posa la tête contre son flanc, plongea les doigts dans sa fourrure et rit. Rit ? Bryon avait envie de la prendre dans ses bras, mais son loup voulait encore profiter de la jeune femme. Il devrait se faire une raison. Après tout, sa part humaine l'avait la plupart du temps.

Kari dénoua la chemise avec laquelle elle s'était accrochée à son loup. Elle le caressa, lui donnant des frissons. Tendit la main pour la passer sur le côté de sa tête. C'était si bon.

— Je me sens idiot de parler à un animal, mais tu n'es pas vraiment une bête, pas vrai ? dit-elle.

Bryon jappa. Il entendit le cœur de Kari qui battait la chamade. Il n'en était pas sûr, mais elle pourrait bien avoir les mains qui tremblaient légèrement. Son âme sœur était forte. Elle était morte de trouille, mais elle ne se plaignait pas. Il sentit son cœur se gonfler de fierté. Il lui embrassa la main. Un bisou peut-être un peu baveux.

— Tu sais que tu es trop chou avec ta fourrure ?

Il tiqua un peu à cette tournure féminine, mais il comprenait ce qu'elle voulait dire et était heureux qu'elle aime son autre moitié.

— Enfin, vu que tu es un gars, ce serait mieux de dire que tu as l'air *trop viril* avec ta fourrure. (Son ventre gronda.) Hum. Je suppose que tu n'as rien à manger sur toi, hein ?

Son loup bondit sur ses pattes. Ils devaient nourrir leur âme sœur. Ils devaient lui montrer qu'ils étaient capables de prendre soin d'elle.

— Hé, que fais-tu ? demanda-t-elle. Attends. Laisse-moi allumer la torche.

Son loup entendit un bruissement de tissu et sut qu'elle irait bien. Il inspira. Était-ce... Il

renifla. De la nourriture. Il jappa deux fois et s'élança à la recherche de la provenance de l'odeur. Après avoir dépassé deux ou trois embranchements qu'ils devraient vérifier, il gagna le gros lot. Une grotte remplie de fruits secs, de baies et d'autres mets était sans surveillance.

Il retourna en courant auprès de son âme sœur. Elle était debout, la torche à la main. Elle devait avoir trouvé le briquet dans la poche de son pantalon. Le moment était venu pour l'humain de reprendre le contrôle. Le loup se retira pour lui laisser la place.

Son âme sœur se détourna en criant quand son corps bipède se reforma. Elle tendit le bras bien droit sur le côté, tenant du bout des doigts son pantalon et sa chemise. Il se blottit contre son dos et baissa la tête. Son souffle chaud lui caressa l'épaule.

— Merci de t'être occupée de mes vêtements.

Son corps se raidit, mais elle ne s'écarta pas.

— De rien. Où es-tu parti à l'instant ?

Il enfila son pantalon et cette maudite chemise pailletée.

— J'ai réservé une table pour deux dans le meilleur restaurant de la ville.

Elle arqua les sourcils.

— Quoi ? Tu ne me crois pas ? (Il se courba et balaya l'air de la main.) Par ici, ma chère.

— Restaurant ou pas, je dois me reposer. J'ai des ampoules aux pieds, les genoux douloureux et je suis sur le point de m'évanouir d'inanition.

— Accroche-toi à la torche, dit-il.

— Pourquoi ?

Il la souleva dans ses bras. Elle glapit.

— Qu'est-ce que tu fais ? Remets-moi par terre.

— Tu as dit que tu avais mal aux pieds, alors je t'aide de mon mieux, dit-il.

Il était si près de ses lèvres. Il se rappelait leur dernier baiser et avait encore soif de sa saveur. De son odeur. De tout le reste.

— C'est très gentil à toi, dit-elle, le souffle court, les yeux rivés sur ses lèvres. Mais je peux marcher.

— Nous y sommes, madame. Votre table est prête, dit-il.

Il la posa sur ses pieds et lui prit la torche des mains. Regardant autour de lui, il vit quelques torches dans des supports fixés aux murs. Il en alluma deux de plus, donnant à la petite grotte une lumière douce et chaleureuse.

— Je n'arrive pas à le croire, s'écria Kari. Que fait tout ça ici ?

Il y avait des figues, des fruits à coque, des fruits secs, de la viande séchée et tout un tas d'autres mets qui se conservaient. Le long du mur s'entassaient d'épais tapis et des couvertures. Plusieurs peignoirs de mousseline étaient accrochés à des patères.

Que faisait tout cela dans cette grotte ? Il ne faisait aucun doute que ces aliments avaient été placés là récemment. Il devait y avoir une sortie à proximité. Mais, là encore, pas forcément. Cet endroit servait de planque. Il se trouvait probablement éloigné d'une sortie pour ne pas être découvert. Ils étaient passés devant deux ou trois tunnels latéraux pour rejoindre cette grotte. L'un d'eux conduisait peut-être à une sortie qui n'avait pas été barrée.

Il se demanda si cette grotte avait un lien avec le trafic d'êtres humains. Les affreux y cachaient-ils des gens en attendant le moment de partir ? À moins que ceux qui leur avaient échappé soient gardés là jusqu'à ce qu'ils puissent fuir plus loin ? Voilà qui expliquerait pourquoi il n'avait trouvé aucun indice sur l'endroit où se réunissait le réseau, les membres qui le composaient et leurs victimes.

Pendant que Kari rassemblait de quoi manger, il sortit plusieurs petits tapis qu'il disposa de façon à pouvoir s'y allonger confortablement. Il était tard dans la nuit, ou plutôt bonne heure à Cloustien. À Washington, c'était l'heure du coucher. Pas étonnant que Kari soit épuisée. Mais elle était aussi excitée.

Il hésitait à lui révéler qu'elle était son âme sœur. Le moment était-il bien choisi ? Son loup voulait le lui dire puis la mordre – dans les minutes qui suivraient, s'il vous plaît. Hors de question, à moins de chercher à la faire fuir. Elle avait beau être son âme sœur, elle ignorait ce que cela signifiait pour les métamorphes. Ils s'unissaient pour la vie. On ne changeait pas d'avis. On ne divorçait pas. C'était vraiment « jusqu'à ce que la mort nous sépare ».

Mais si elle le repoussait ? Comment pouvait-il être si proche d'elle sans la posséder ? Tenant un bol en bois, Kari s'assit à côté de lui sur les tapis et s'adossa au mur.

Le moment était venu d'en avoir le cœur net.

CHAPITRE 22

Elle n'arrivait pas à croire que toute cette nourriture se trouvait là, au milieu de nulle part. Et elle était affamée. Le dîner du prince lui semblait loin, et elle avait le ventre vide.

Un bol de fruits secs à la main, elle s'assit à côté de Bryon sur les tapis qu'il avait disposés sur le sol. Avec un soupir, elle ôta ses chaussures sans s'aider des mains et remua les orteils.

— Je serai incapable de marcher sans pansements pendant une semaine.

— Je suppose que je vais devoir te trimballer sur mon dos pendant tout ce temps, dit Bryon.

Il était superbe, absolument parfait.

— Euh... probablement pas, répliqua-t-elle. Mais on pourra réfléchir à une solution.

Waouh. Qu'entendait-elle par là ? Génial. Elle délirait à présent. Délirait d'amour ? Bon Dieu ! ce que ça craignait.

— Kari, dit-il, que sais-tu sur les métamorphes ?

Elle haussa une épaule.

— J'ai appris quelques trucs en plus de ce que tu m'as dit. Vous avez de super sens, et vos âmes sœurs sont pour la vie.

— Tu es au courant pour les âmes sœurs ? demanda-t-il, la surprise transparaissant dans sa voix.

— Pas plus que ça. Juste qu'une fois que vous l'avez trouvée, votre cœur lui appartient à jamais.

Elle n'en avait pas fait mention au directeur Lancaster, mais elle avait su que les métamorphes existaient avant d'avoir décodé des messages y faisant allusion. Pendant quelque temps, quand elle avait huit ans, sa mère avait cumulé deux emplois. Leurs voisins âgés, Tabi et son mari, Joe, la gardaient le soir jusqu'au retour de sa mère. Ses vraies grands-mères ayant rejoint les anges au paradis, Kari considérait Tabi comme sa grand-mère.

Malgré son jeune âge, elle avait eu conscience du profond amour qui unissait le couple. Tabi et Joe étaient vraiment âgés et étaient ensemble depuis le lycée. Ils se tenaient toujours la main quand ils s'asseyaient sur la balançoire sur la véranda du devant. Joe embrassait Tabi chaque fois qu'il entrait dans une pièce où elle se trouvait ou en sortait. Et ils dînaient toujours ensemble à table.

Kari avait découvert que c'était un couple de métamorphes quand l'un de leurs jeunes petits-enfants s'était transformé par mégarde en sa présence. C'était devenu leur petit secret. Quand Kari lui avait un jour demandé comment ils pouvaient être ensemble depuis si longtemps sans se laisser l'un de l'autre, Tabi lui avait dit : « Quand tu trouves ton âme sœur, ton cœur lui appartient à jamais. » Puis Kari avait voulu savoir si c'était réservé aux métamorphes ou si elle pourrait trouver sa propre âme sœur.

Tabi lui avait dit que si elle avait une âme sœur qui l'attendait, celle-ci la chérirait et l'aimerait sans condition. Cependant, à cette époque, les humains n'avaient en général pas d'âme sœur métamorphe. Enfin, si, mais la loi métamorphe interdisait alors les unions mixtes.

Un jour, Joe avait eu un accident qui lui avait coûté la vie. Kari ne saisissait pas le concept de la mort au-delà du fait que la personne allait au paradis rejoindre les anges, comme ses grands-

mères. Le lendemain, Tabi avait annoncé qu'elle ne pouvait plus s'occuper de Kari. Elle devait aller là où était Joe, son âme sœur, parce qu'elle l'aimait trop pour rester loin de lui.

Kari n'avait plus jamais revu Tabi après ça, mais en grandissant, elle avait fini par comprendre le sens de tout ce que Tabi lui avait dit. Elle n'avait jamais rencontré d'autres métamorphes, du moins pas à sa connaissance.

Elle décida que c'était pour cette raison qu'elle avait accepté Bryon aussi facilement. Elle s'était construit une vision romantique des métamorphes comme étant de grands amants et des héros. Et elle avait secrètement prié pour rencontrer un jour son âme sœur et connaître ce que le couple âgé avait connu.

— Tu as parfaitement raison sur ce point. Les âmes sœurs sont nées pour être ensemble, répondit-il. Souvent, notre âme sœur est humaine, d'ailleurs.

— Vraiment ? dit-elle.

Zut ! ! Oh, merde ! Ce qu'elle ne ferait pas pour être l'âme sœur de l'homme délicieux assis près d'elle. Elle aurait gagné le gros lot si ça lui arrivait. Des parties de jambes en l'air torrides avec un Alpha métamorphe vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. Elle ne quitterait plus son lit. Zut ! elle ne le laisserait jamais en sortir. Elle fourra plus de fruits dans sa bouche pour éviter de baver.

Il lui frotta le bras du dos de la main. Il avait la peau chaude dans l'air froid. Des frissons la parcoururent jusqu'au bout des doigts. Elle adorait quand il la touchait. Adorait quand il était si proche. Adorait son odeur, adorait son corps. Bon, elle devait arrêter. Il ne tarderait pas à humer les effluves de son excitation.

— Que dirais-tu si tu étais mon âme sœur ?

Son cœur trébucha, s'arrêta puis battit deux fois plus vite.

— Tu joues à « faisons semblant que tu es mon âme sœur » ou tu veux que je sois ton âme sœur, pour de vrai ?

Elle n'avait plus faim. Elle était trop nerveuse pour ça.

Bryon se rapprocha d'elle sur l'épais tapis, sans jamais cesser de soutenir son regard.

— Ce n'est pas une question rhétorique pas plus qu'elle n'est hypothétique.

— Pourquoi moi ?

Il lui frôla le bras des jointures des doigts, lui effleurant la poitrine, et elle ferma les yeux à la promesse contenue dans ce geste pas-si-innocent-que-ça.

— Je n'ai jamais eu personne dans la peau comme toi, Kari.

— Mais ?

Il secoua la tête.

— Il n'y a pas de « mais ». Je revivrais la captivité, si c'était pour te rencontrer.

Kari fouilla ses yeux du regard. Bryon le super agent voulait être avec elle. Pas pour une nuit. Pas pour la partie de jambes en l'air la plus torride qu'elle ne connaîtrait jamais, mais pour toujours. Pour qu'elle devienne son âme sœur devant Dieu et le monde entier. Elle se mordilla la lèvre, et il esquissa un sourire narquois.

— Quoi ?

— Ta lèvre. Tu sais que tu ne fais ça que quand tu réfléchis.

Ses joues la brûlèrent.

— Comment sais-tu ça ?

Il se pencha vers elle jusqu'à ce que leurs lèvres se frôlent presque.

— Parce que j'ai appris à te connaître, Kari. Pas juste ton odeur, mais toi. Tout entière. Que tu

veuilles le reconnaître ou non, tu es mienne. Mienne. Mon âme sœur. Maintenant et à jamais. Mais seul ça me fait une belle jambe. J'ai besoin de toi.

Et voilà. Chaque question, chaque appréhension qui s'élevaient en elle pour la tourmenter furent réduites au silence. Bryon s'empara de sa bouche comme s'il le savait, lui aussi, faisant taire d'un baiser vorace tout doute qui aurait persisté.

Il lui empoigna les cheveux, sa langue envahissant la douce caverne de sa bouche.

— Je te veux, Kari. Pour toujours. Laisse-moi te posséder.

Il murmura ces mots tout en l'embrassant et ils résonnèrent dans sa tête. C'étaient les mêmes mots qu'il lui avait glissés dans son rêve, et elle en eut le souffle coupé. Prenant sa brusque inspiration pour une invitation à aller plus loin, il déboutonna sa chemise et en écarta les pans, dévoilant sa poitrine.

— Si j'avais su, j'aurais porté des dessous plus sexy, plaisanta-t-elle.

Il roula le pouce et l'index sur son téton et le pinça.

— Peu importe ce que tu portes, tu es bien assez sexy, mais je te préférerais sans rien du tout.

Kari se fendit d'un sourire coquin et fit glisser sa chemise d'un haussement d'épaules.

— Vos désirs sont des ordres.

La scène avait un air des *Mille et Une Nuits* qui ne put que la faire rire. Un prince malfaisant qui rôdait au-dessus d'eux. Une caverne pleine de fruits secs, de fruits à coque et de toutes sortes d'autres mets délicats, sans oublier un tapis qui s'appêtait à devenir magique sous eux.

— Attention, Kari. Mes désirs peuvent être hyper primitifs, surtout quand il s'agit de toi et de ta jolie chatte rose.

À son langage cru, elle eut la culotte toute mouillée.

— Je suis une dure à cuire, Bryon. Je t'attends de pied ferme, bébé.

Les yeux de Bryon s'assombrirent jusqu'à prendre une teinte vert sauvage et il s'agenouilla, saisissant les bords de sa chemise pour la faire glisser par-dessus sa tête.

— À toi maintenant.

Genoux contre genoux, ils ôtèrent un vêtement chacun leur tour. Le sang de Kari bouillonnait de plaisir anticipé, surtout avec le membre épais de Bryon si saillant et manifestement prêt à passer à l'action.

Il l'attira à lui, enroulant les bras autour de sa taille.

— Sais-tu à quel point tu es sexy ? Je pourrais te dévorer.

Elle lui adressa un petit sourire affecté.

— En voilà une idée. (S'arrachant à son étreinte, elle s'allongea sur le tapis, plia les genoux et les écarta.) Le jus, c'est ce qu'il y a de meilleur, tu ne penses pas ? (Des doigts elle se caressa l'intimité et porta son index à sa bouche.) Moi si.

Bryon poussa un grondement guttural et rampa vers ses jambes ouvertes, enfouissant le visage entre ses cuisses. Il lapa sa fente et décrivit des cercles autour de son bouton sensible jusqu'à ce que celui-ci gonfle sous les barbillons rugueux qui tapissaient la pointe de sa langue.

Comme dans son rêve, elle lui empoigna les cheveux, l'invitant à approfondir ses caresses buccales. Son corps se contracta, et elle sentit l'orgasme monter en elle, mais Bryon la laissa sur sa faim, ôtant sa bouche.

Elle protesta à hauts cris, mais il secoua la tête.

— Mes désirs, tu te rappelles ?

À son sourire narquois, elle sentit son clitoris se contracter et elle baissa la main pour se soulager elle-même, mais il lui attrapa le poignet.

— Je veux te voir jouir, Kari, mais avec ma main, pas avec la tienne.

Il lui maintint le poignet au-dessus de la tête et elle leva son autre main, joignant les doigts. Il lui embrassa la bouche, le menton, le cou, descendant jusqu'à sa poitrine. Il suçait et tapota ses tétons, titillant chacun d'eux de la langue et des dents jusqu'à ce que Kari enroule les jambes autour de sa taille.

— Bryon ! S'il te plaît !

Il recula et enfouit sa queue profondément en elle, ses hanches venant cogner contre les siennes à chacun de ses coups de reins. De nouveau il l'amena au bord de l'orgasme et l'y maintint.

— Tu es prête, Kari ?

— Argh ! Ça fait un bail, espèce de connard ! Fais-moi jouir !

Il gloussa.

— Tu es si sexy, Kari. Toute rouge, si chaude, si énervée et à deux doigts de m'arracher la tête ou la queue, selon celle qui te tombera entre les mains en premier, mais tu dois être vraiment prête... prête pour la morsure de ta vie.

Ses mots lui firent reprendre ses esprits et elle le regarda. Leurs corps étaient unis et en cet instant il en était de même pour leurs cœurs, leurs âmes. Et voilà. Il le lui redemandait.

— Fais-moi jouir, Bryon. Je suis prête... pour tout. Pour tout cela. (Elle riva son regard sur le sien.) Pour toi.

D'un mouvement fluide, il la mit à quatre pattes et enfonça sa queue profondément en elle. Il la pénétra avec brutalité, allant et venant en elle alors que son sexe gonflait et que les stries bordant son gland l'éraflaient. Elle cria quand elle jouit, un véritable feu d'artifice explosant derrière ses yeux.

Bryon rejeta la tête en arrière et le rugissement qui sortit de sa gorge ébranla la grotte. Des jets chauds giclèrent de sa queue et, pendant qu'il jouissait, il lui mordit la nuque, sa marque pénétrant dans sa chair alors que son sexe pénétrait son intimité.

Ils s'écroulèrent tous les deux, laissant les spasmes qui les secouaient se calmer. Moite de sueur et comblé, il glissa un bras autour de la taille de Kari et la serra contre lui. Il lécha sa marque sanglante, sa salive refermant la blessure et laissant une cicatrice.

— Tu es mienne, Kari. Maintenant et à jamais.

Elle se blottit encore plus contre lui, laissant la chaleur du corps de Bryon apaiser son corps tout endolori.

— C'est exactement ce dont j'avais rêvé.

CHAPITRE 23

Bryon se pelotonna autour de sa petite âme sœur sur les tapis. Les tunnels étaient silencieux – pas de voitures, pas de sirènes, pas de vent. Juste lui et la femme de ses rêves. C'était si bon de la sentir contre lui. Il avait l'impression d'avoir dû attendre une éternité pour pouvoir la serrer dans ses bras. Mais à présent elle était à lui. Et lui à elle. Et il devait la faire sortir de là pour la ramener dans son antre.

À contrecœur, il s'arracha à la chaleur qu'ils partageaient sous la couverture. Il prépara deux bols de nourriture et renifla les poches de vin rouge. Il n'eut pas de haut-le-cœur et estima donc pouvoir le boire sans risque.

Derrière lui, il entendit le bruissement de la couverture et un magnifique bâillement résonna comme une musique à ses oreilles.

— Bonjour, mon amour, dit-il, posant le petit déjeuner près du tapis sur lequel ils avaient dormi, entre autres choses.

Kari prit le bol.

— Merci. Tu es très prévenant. Je n'ai pas l'habitude qu'on s'occupe de moi.

— Eh bien, maintenant, dit-il en s'asseyant près d'elle, tu vas devoir t'y habituer parce que je serai toujours là pour m'occuper de toi.

Elle inclina la tête vers lui.

— Tu ne travailleras pas à ALFA ? demanda-t-elle.

Ouais, il n'avait pas encore réfléchi à tous les détails. Deux de ses co-agents avaient trouvé leur âme sœur récemment. Chacun d'eux avait posé des congés pour être avec elle. Un peu comme un voyage de noces. De sorte qu'il ne restait plus qu'un gars, Sheldon, au bureau avec le directeur Tumbel.

— Nos procédures stipulent que, si nous trouvons notre âme sœur alors que nous sommes en fonction, nous sommes autorisés à partir avec une pension complète dès qu'un remplaçant aura été formé.

— Mais que fais-tu de cette affaire pour laquelle tu as été sous couverture ces derniers mois ? Tu ne veux pas mettre la main sur ces réseaux de trafic d'êtres humains ?

Il lui sourit. Elle était parfaite pour lui. Elle savait exactement ce qu'il voulait et ressentait alors même qu'ils ne se connaissaient que depuis très peu de temps.

— Oui, j'aimerais mettre un terme à ces horreurs et étripier les responsables, répondit-il.

Elle écarquilla les yeux un instant.

— Waouh ! rappelle-moi de ne jamais te mettre en rogne.

Il se marra.

— Aucun risque, mon amour. (Il l'embrassa sur le front.) Quand tu seras prête, on devra y aller. C'est le matin ici. Et je pense qu'il doit y avoir une sortie dans les parages.

— Parce que cette grotte est relativement propre et bien approvisionnée ? demanda-t-elle.

— Ouais. C'est exactement ce que je me suis dit.

Bryon l'aida à se lever et l'attira contre lui. Il huma son parfum frais. Il pourrait passer la journée à respirer son odeur. Ce n'était pas ça qui les ferait sortir des tunnels, cependant.

Emportant deux torches, ils quittèrent la grotte.

— On est passés devant au moins deux galeries latérales pour rejoindre cette grotte. Chacune d'elles pourrait nous conduire à la sortie, dit-il.

Kari jeta un coup d'œil derrière eux dans le tunnel qui continuait. Il faisait un tournant serré.

— Hé ! Bryon, dit-elle, regarde.

Tenant la torche en l'air, elle marcha en direction du virage. Sur la paroi une grosse flèche indiquait l'autre direction.

— Sois prudente, Kari. Ce pourrait être un piège, lui rappela-t-il.

Elle s'arrêta net. Il passa devant elle, renflant pour déceler la présence de traquenards, soulagé qu'elle l'ait écouté et n'ait pas protesté au nom de son indépendance. Parvenus au niveau du tournant, ils se penchèrent pour risquer un regard de l'autre côté. Le tunnel semblait se poursuivre. Mais se terminait en cul-de-sac.

— Regarde, dit Kari.

Elle se précipita vers les dessins sur le mur qui bloquait le passage. Ils ressemblaient aux hiéroglyphes qu'ils avaient vus auparavant, mais la croix gammée ne laissait aucun doute sur le fait qu'ils n'étaient pas égyptiens.

— Des idées ? s'enquit-il.

Elle fixa les symboles des yeux.

— Je suis sûre que tu as deviné qu'ils ne datent pas de la construction des tunnels. Ils indiquent peut-être une porte ou un moyen de poursuivre notre route.

— Ouais. Mais c'est à peu près tout ce que je peux en déduire.

— Tu parles la langue du pays ? demanda-t-elle.

— Pratiquement couramment, répondit-il.

— Je connais juste quelques mots de base d'origine latine. Mais ce n'est peut-être pas si compliqué que ça. Il pourrait même ne pas avoir besoin de connaître de langue précise. (Elle frotta la croix cassée, se noircissant le bout du doigt.) Ils n'ont même pas utilisé de peinture. On dirait du charbon de bois.

— Une idée de qui « ils » sont ?

— On dirait que la rumeur au sujet des nazis qui planquaient des trésors dans ces tunnels est vraie. Et je doute que les SS aient pris le temps de concevoir une énigme qui casse trois pattes à un canard.

Il se pencha sur les images dessinées sur la roche rugueuse et indiqua la dernière.

— Ça pourrait être la terre. L'Europe ici et, là, ça ressemble à l'Afrique. (Du doigt il en suivit les contours sommaires.) Peut-être.

— Oui, c'est bien. La croix gammée pourrait signifier le régime nazi ou l'Allemagne. Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle montra des bonhommes bâtons, certains avec des chapeaux, d'autres derrière des barres verticales. Ces dernières rappelèrent à Bryon la cellule dans laquelle il avait été enfermé avant de rejoindre le prince au dîner.

— Peut-être les nazis avec les chapeaux qui mettent les autres en prison ? demanda-t-il.

Les yeux de Kari s'illuminèrent.

— C'est ça. Il est écrit que les nazis puniront le monde. En d'autres mots, ils gouverneront la planète.

Elle se dressa sur la pointe des pieds et l'embrassa. Quand elle commença à s'écarter, il la retint. Il adorait sa saveur. Voulait en profiter autant qu'il le pouvait.

Elle le repoussa en riant.

— Ça suffit, beau gosse. On reprendra quand on sera sortis d'ici.

Il arqua les sourcils.

— Promis ?

— Que dirais-tu d'une semaine entière ? Genre lune de miel.

Une chaleur couvait dans les yeux de Kari. L'excitation de la jeune femme parfumait l'air. Bon Dieu, il ne pouvait pas attendre. À cet instant, il était prêt à leur creuser un passage à travers la roche.

— Mais d'abord on doit sortir d'ici, ajouta-t-elle.

Elle se retourna vers l'énigme. Sous la ligne de dessins se trouvaient deux trous avec une corde qui pendait de chacun d'eux. Au-dessus de chaque trou était inscrit un mot.

— Je parie qu'il est écrit « oui » et « non », c'est ça ? demanda-t-elle.

— Rien ne t'échappe, je te le dis, plaisanta-t-il.

Elle se fendit d'un large sourire et approcha la main de la corde « non ». Il lui empoigna le bras.

— Attends. Même si l'Allemagne a perdu la guerre, ils l'ignoraient quand ils ont planqué leurs trésors. Alors pour eux, la réponse aurait été « oui », tu ne crois pas ?

Elle recula et se mordilla la lèvre. C'était bien la première fois qu'il se sentait jaloux d'une partie du corps.

— Tu as raison.

Kari saisit la corde « oui » et tira.

Du plus profond des parois, un grondement sourd s'éleva. Semblable à celui de la grotte submergée, mais différent. À en croire les oreilles sensibles de Bryon, le son se rapprochait.

— Bryon, tu sens ça ?

La voix de Kari chevrotait. Le sol trembla, de la poussière tomba du plafond. Ils devaient fuir, mais il ignorait où. Le son venait de tout autour d'eux. Les instincts de Bryon lui hurlaient de partir. Mais de quel côté ?

CHAPITRE 24

Kari fixa du regard le plafond et les parois autour d'eux. Un tremblement de terre ébranlait le tunnel tout entier. Elle chercha des yeux une ouverture dans la roche, un endroit où ils pourraient aller. Ils étaient toujours dans une impasse, au sens propre.

Elle tourna brusquement la tête et vit la paroi et le plafond, là où le tunnel formait un coude, disparaître sous une avalanche de rochers et de terre. Bryon la saisit à bras-le-corps et la plaqua au sol, l'éloignant de l'amoncellement meurtrier.

— Quoi ? hurla-t-elle. Je n'arrive pas à croire qu'ils aient répondu « non ».

Elle le repoussa et bondit sur ses pieds. Il était tout simplement inimaginable que des soldats nazis aient pu penser perdre la guerre. Peut-être avait-elle mal interprété le message. Elle attrapa la corde « non » et tira. Elle voulait voir ce qui se produirait. Rien ? Était-ce une ruse ?

— Kari, non.

En un battement de cœur, Bryon fendit l'air et la tira par le bras vers lui alors que le plafond au-dessus d'elle se muait en une chute de rochers. Kari baissa vivement la tête en hurlant, et retomba sur un corps moelleux. Elle avait la gorge pleine de poussière et elle toussa, enlevant de la main les particules de son visage.

— Ces connards ont triché, fulmina-t-elle. Les deux choix étaient faux. Heureusement qu'ils ont perdu cette maudite guerre. (Debout dans le petit espace entre la deuxième chute de pierres et le mur qui bloquait le tunnel, elle épousseta son pantalon.) Quel est le programme maintenant ?

La poudre qui flottait dans l'air tourbillonnait alors qu'il n'aurait pas dû y avoir de brise ou de mouvement.

— Bryon ? dit-elle.

Il était derrière elle, face au mur.

— Je l'ai vu. Attends une seconde.

Il ramassa la seule torche qui avait survécu aux éboulements et souffla sur les tisons pour raviver les flammes. Il la tint devant le mur et regarda la fumée partir sur le côté. Il lui tendit la torche et mit les mains sur le mur. Les pieds fermement posés sur le sol, il poussa d'un côté.

Le mur pivota si vite que la partie la plus éloignée le frappa sur les fesses, le jetant dans une nouvelle section du tunnel. Elle rit si fort qu'elle faillit en mouiller sa culotte.

— Je vois maintenant, commença-t-elle, pourquoi les deux cordes étaient défectueuses. Ils n'avaient pas besoin de résoudre l'énigme pour ouvrir la porte. Il suffisait de la pousser. Avec douceur.

Bryon se releva et s'essuya les mains sur le pantalon.

— De ton point de vue, je comprends que tu puisses trouver ça amusant. Mais pas vraiment du mien.

Elle s'esclaffa encore et franchit la porte ouverte. Elle lui prit la main et continua à avancer.

— J'espère en voir bientôt le bout, dit-elle. Je suis si lasse de ce maudit tunnel. J'ai envie de soleil et d'air frais.

— Moi aussi, mon amour. Je rêverais d'un lit où t'emmener.

Il remua les sourcils. Elle éclata de rire.

— C'est tout ce à quoi tu penses ? Au sexe ? le taquina-t-elle.

Il la souleva contre la paroi et elle enroula les jambes autour de sa taille.

— Tant que tu ne te seras pas évanouie en criant mon nom, oui. Ça te pose un problème ?

— Pas du tout, dit-elle avant de l'embrasser.

Ayant besoin d'air, ils se séparèrent, haletant tous deux.

— On peut le faire par terre ici même, dit-elle.

— Je ne veux pas que tu te fasses mal au dos ou aux genoux. Ça devra attendre que je puisse te lécher de la tête aux pieds et dévorer ton cœur crémeux avant de te faire jouir.

Bon sang ! L'image qui se forma dans sa tête la fit frissonner. Elle détacha ses jambes de sa taille.

— Allons-y, alors. L'heure tourne. (Quand il la posa par terre, elle lui donna une tape sur les fesses.) Ouvre l'œil, soldat. Fais-moi sortir d'ici, et vite !

— Oui, m'dame.

Il s'esclaffa, lui prenant la main. Malgré leur badinage, elle savait qu'il faisait attention aux pièges et aux surprises qui pourraient les attendre. À un détour du tunnel, ils tombèrent sur un nouveau cul-de-sac. Mais les dessins qui avaient été tracés sur le mur qui leur bloquait le passage étaient différents des précédents. Même la roche n'était pas pareille que celle des parois. Le sol était recouvert de terre et de sable. Il avait l'air beaucoup plus... récent.

Bryon leva la torche vers ce nouvel obstacle. De haut en bas, de gauche à droite, douze cercles s'alignaient.

— Eh bien, bon sang ! dit-elle, encore une évasion de l'extrême en perspective. J'en ai pardessus la tête de ces conneries.

Les sourcils froncés, Bryon inclina la tête.

— Tu entends ça ?

Elle ferma les yeux et écouta.

— Non. Qu'est-ce que c'est ?

— Des voix. J'entends des voix de l'autre côté du mur, dit-il.

Elle leva les bras en l'air.

— Alléluia ! Il était temps.

— On doit juste résoudre cette dernière énigme, dit-il en reculant pour en avoir une vue d'ensemble. Qu'en penses-tu ?

Elle fixa des yeux les cercles qui étaient tous barrés de zigzags. Pendant ce temps, son cerveau reproduisit les images, les mélangea et les compara. Quand elle superposa et tourna mentalement les dessins, un schéma émergea peu à peu.

Cela semblait être une suite où chaque cercle était construit sur le modèle du précédent en y ajoutant une ligne. Différentes lignes apparaissaient çà et là, mais tous les cercles étaient traversés par une ligne commune. Dans le douzième, celle-ci se divisait en trois segments qu'aucun des autres n'avait : l'un se courbait vers la gauche, l'autre vers la droite et le dernier était bien droit. Manifestement, ils devaient en choisir un. Mais lequel ? Qu'était censé représenter ce diagramme ?

— Tu sais, dit Bryon, si tu les fais tourner, ils ont tous des lignes identiques. (Il indiqua celui du haut à gauche.) Ces trois lignes sont les mêmes que ces trois-là (il montra le cercle en dessous), mais celui du bas en a une de plus.

Waouh, elle était impressionnée par le fait qu'il ait compris tout cela si vite. Une tête et un corps bien faits. Elle le gardait.

— Tu as raison, très cher. (Elle indiqua un cercle tout à droite qui contenait beaucoup de lignes.) C'est le dernier, avec ces trois nouveaux segments.

Elle les suivit du doigt pour les lui montrer. Il hocha la tête, concentré, les sourcils froncés.

Elle songea que les lignes des trois derniers cercles étaient comme le chemin qu'ils avaient pris depuis la grotte aux victuailles : tout droit, à gauche, tout droit, à droite, ce cul-de-sac.

— Minute, papillon, dit-elle.

Elle s'agenouilla et traça un cercle dans la terre. Elle ferma les yeux et visualisa le chemin qu'ils avaient parcouru depuis les cachots. Du doigt elle traça dans le sable les lignes qui apparaissaient dans sa tête, omettant les culs-de-sac et les sorties bloquées.

Quand elle eut terminé, elle s'assit. Son diagramme et celui sur le mur étaient identiques, plus ou moins. Elle n'avait jamais prétendu être une artiste.

Bryon lui montra le dernier cercle.

— D'après ton schéma, ce tournant vers la droite est le bon choix. (Il se fendit d'un large sourire.) Bon sang, femme ! C'est fou comme tu es intelligente.

— Tu me traites de folle ? demanda-t-elle, levant les yeux au ciel.

Il l'enveloppa dans ses bras et lui embrassa les cheveux.

— Oui, mais tu es ma petite folle. Un peu de folie, rien de plus sexy.

Son grand sourire se mua en un sourire jusqu'aux oreilles, avec les yeux qui pétillaient.

Elle lui donna un coup dans le torse.

— Ouais, c'est ça. Allez, je veux sortir d'ici.

— D'accord, dit-il, on a la dernière ligne, et après ?

— Je l'ignore, répondit-elle. Le seul truc qui me vient, c'est de suivre le bon chemin jusqu'au dernier cercle, peut-être ?

Bryon tendit le bras vers la gauche.

— Là.

Étant donné qu'elle ne pouvait pas espérer toucher le diagramme même en se dressant sur la pointe des pieds, il s'en chargea galamment. Il regarda le schéma par terre.

— Je commence ici ?

Elle acquiesça et le guida le reste du chemin. Quand ils parvinrent à la dernière ligne, il lui lança un coup d'œil. Elle haussa les épaules.

— Vas-y, dit-elle.

CHAPITRE 25

Sa petite âme sœur était un génie. Il l'aimait déjà tant. S'il devait lui arriver quoi que ce soit, il ne se le pardonnerait jamais. S'il n'y avait pas eu des voix de l'autre côté du mur, il aurait peut-être pris le temps de réfléchir à ce qu'il s'apprêtait à faire.

Il déplaça le doigt vers la droite et, au bout de la ligne, celui-ci glissa dans un trou qu'il n'avait pas remarqué. Au-dessus de leurs têtes, la roche bougea. Il leva la torche plus haut et aperçut le piège fixé au plafond.

L'extrémité d'une corde longue d'environ deux mètres était enroulée autour d'un rocher oblong. Si ce dernier était libéré, il oscillerait comme un pendule et percuterait tous ceux qui se tiendraient sur son passage. En l'occurrence, Kari. Et le pendule était lancé.

Il lâcha la torche, empoigna son âme sœur par la taille et se plaqua avec elle contre la paroi. La brise créée par la chute du rocher lui ébouriffa les cheveux. Les yeux de Kari étaient aussi gros que le rocher.

Celui-ci frappa le mur recouvert du diagramme, ricocha de quelques dizaines de centimètres et heurta de nouveau la roche. Il maintint la femme de ses rêves contre la paroi jusqu'à ce que le plomb s'immobilise complètement. Quand ils s'en décollèrent, il découvrit le but de ces heurts. Un trou étroit avait été percé dans le mur et les voix étaient plus fortes, même si elles étaient toujours éloignées. On aurait dit une foule importante. C'était quoi ce bordel ?

— Laisse-moi y aller en premier, dit-il. Je vais voir ce qui se passe avant de revenir. Je veux m'assurer qu'il n'y a aucun danger. D'accord ?

Il l'embrassa sur la tête puis se faufila par le trou.

— D'accord, l'entendit-il dire alors qu'il posait les pieds de l'autre côté du mur.

Il ne lui laissait pas l'occasion de dire « non » ou de protester. Avec le piège qui était désormais inoffensif et sans plus personne derrière eux, elle était en sécurité. Il n'était pas sûr que ce soit le cas avec les personnes devant eux.

Le tunnel avait laissé place à un sentier usé qui longeait le sommet d'un escarpement surplombant un gigantesque gouffre de pierre. Il s'accroupit derrière de gros rochers et jeta des coups d'œil furtifs aux activités en contrebas. Des centaines de personnes y grouillaient. Après un examen plus attentif, il prit conscience que les gens étaient rassemblés autour d'estrades sur lesquelles se tenaient des femmes.

Grâce à sa super ouïe, il écouta le groupe le plus proche pour tenter de découvrir ce qui se passait. Un homme prononçait des nombres en allemand. D'autres, dans la foule, tous des hommes, levaient parfois un doigt.

Puis l'un des hommes tendit la main vers une fille sur l'estrade. Il saisit une... laisse qui était attachée autour de la gorge de la fille ? Oh Dieu tout-puissant ! C'était l'événement organisé par le réseau de trafiquants qu'il cherchait quand il avait été capturé par les gardes du prince. Ce connard de fils de pute. Il avait envie de lui arracher les testicules. Il dut retenir son loup. Il voulait descendre en courant pour sauver toutes ces femmes sans défense. Mais ce serait du suicide.

Il s'écarta du bord de l'escarpement et retourna furtivement auprès de son âme sœur. Il

ignorait comment contourner la foule. Ils pourraient peut-être attendre.

Kari faisait les cent pas devant le trou dans le mur. Bryon ne reviendrait-il jamais ? Et s'il avait été blessé par un autre piège ? Un truc qu'il n'avait pas vu ? Elle eut l'estomac barbouillé. Il se mourait peut-être et elle restait là les bras croisés.

Elle s'arrêta et regarda par le trou. Il lui arrivait au niveau de la poitrine et elle n'eut donc pas besoin de beaucoup se baisser. Quand elle tendit l'oreille, elle entendit effectivement les voix dont Bryon avait parlé. Elle y introduisit les bras, puis la tête et se dressa sur la pointe des pieds. C'était aussi loin qu'elle était capable d'aller. Un instant.

Si elle posait le pied sur le rocher suspendu qui avait défoncé le mur, elle pourrait peut-être se pousser de l'autre côté. Elle était encore trop petite pour faire entrer sa poitrine. Il aurait fallu qu'elle saute, mais avec les bras de l'autre côté du mur, c'était impossible.

Kari ressortit et réarrangea sa chemise. Bon. Si elle mettait les mains au bord de l'ouverture, elle pourrait se hisser pour y faire entrer le haut de son corps. Ensuite elle pourrait prendre appui sur le rocher oblong pour faire passer le reste de son corps.

Les mains sur le bord, elle sauta et s'élança en avant. Une fois à moitié dans le trou, elle prit conscience qu'elle avait les mains dans le mauvais sens. Ses poignets se pliaient en arrière. Elle ignorait comment elle s'était débrouillée, mais, au beau milieu de ses torsions paniquées, elle avait tourné les mains. Et, à présent, elles étaient clouées sous elle, écrasées entre son ventre et la roche. Quand elle tenta de dégager son bras, elle s'égratigna le dos de la main contre les bords déchiquetés. Zut ! !

Si elle se balançait sur le côté, elle pourrait peut-être sortir sa main sans trop l'abîmer. Se contorsionnant pour se déplacer, elle tira d'un coup sec et serra les dents quand la roche lui arracha les chairs, mais sa main n'était plus sous elle.

Avec la tête de ce côté du mur, elle n'y voyait pratiquement rien. Non qu'il y ait grand-chose à voir. De la roche à perte de vue, encore. La lumière se réverbérait sur le plafond quelque part devant elle. Quand elle tenta de sortir son bras libre, elle découvrit que le trou n'était pas assez large pour qu'elle puisse le plier. Elle gémit.

De l'autre côté du mur, elle remua les jambes et tendit les orteils, mais le sol était hors d'atteinte. Elle leva les jambes, cherchant à prendre appui sur le rocher. Elle frôla le pendule de la chaussure, le mettant légèrement en mouvement. Merde !

Les possibilités qui s'offraient à elle défilèrent dans sa tête. Si elle gardait la jambe tendue, en bloquant le genou, le rocher en oscillant lui heurterait le pied, la poussant à travers le trou ou lui faisant remonter le fémur dans les côtes. Pas mal, mais non. Si elle gardait la jambe souple, légèrement pliée au genou, le rocher la pousserait sans rien lui casser. Elle s'empressa de plier légèrement le genou et avança sous la force de l'oscillation.

Elle se mordit la langue en voulant retenir un braillement de douleur quand la roche sous son ventre lui écorcha la main. Elle se contorsionna pour libérer son bras avant que le rocher lui percute le pied une seconde fois. Si elle pouvait gagner encore quelques centimètres, elle pourrait peut-être sortir son coude suffisamment pour dégager son bras. Le retour du rocher la poussa plus loin, mais pas assez. Zut !

Elle se tortilla pour libérer son bras et le laissa pendre. Dieu merci ! Elle prit appui contre le mur pour faire sortir son autre bras. Elle se reposa une seconde. Son corps n'était pas fait pour passer à travers des trous dans les murs.

Inspirant un grand coup et s'aidant des bras, elle força avant de s'arrêter soudain. Elle n'avait

pas pris le temps de vérifier que l'ouverture était assez large pour ses hanches grassouillettes. Eh bien, elle ne l'était pas. Merde !

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

Elle leva les yeux pour voir Bryon qui remontait le sentier.

— À ton avis ? chuchota-t-elle bruyamment.

Il la dévisagea.

— Je n'en suis pas sûr, mon cœur.

Sa voix avait des accents amusés. Elle lui botterait les fesses dès qu'elle serait de nouveau libre de ses mouvements.

— Ferme-la et viens m'aider.

Elle leva les bras. Il se pencha pour la saisir sous les bras. Quand il tira, rien ne bougea.

— Ma chérie, commença-t-il, tu peux rentrer un peu le ventre ?

Elle souffla bruyamment.

— Non. On ne peut pas rentrer les hanches. Si c'était possible, je l'aurais fait depuis longtemps.

Il la lâcha, laissant le haut de son corps pendre. Puis il glissa les mains autour de sa taille.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle alors qu'il tirait. Aïe, geignit-elle.

— Chut. Je fais ce que j'ai à faire, là, dit-il.

Les mains dans le creux de son dos, il tourna et secoua son corps, le tira à coups secs. Après quelques instants douloureux, ses jambes passèrent. Apparemment, il n'était pas prêt à la laisser s'échapper. Il s'empressa d'enrouler les bras autour de sa taille, et elle se retrouva les jambes en l'air.

— C'est quoi ce bordel ?

La tête en bas, elle avait les cheveux qui lui retombaient sur le visage et la chemise qui lui glissait vers la poitrine. Elle s'accrocha à celle-ci pour la retenir.

— Pose-moi par terre immédiatement.

Le sang lui monta au visage. Il la retourna brusquement, la plaçant sur ses pieds.

— C'était un vrai cauchemar, dit-elle.

— Bon, maintenant on doit repasser par le trou, dit-il.

CHAPITRE 26

Passant furtivement la tête sur le côté d'un rocher, Kari observa la foule dans la caverne. Hors de question qu'elle se faufile de nouveau par ce maudit trou dans le mur. Elle marcherait nue en public plutôt que de tenter à nouveau d'introduire son corps ovale dans une ouverture ronde. Bien sûr, cela ne posait aucun problème à son âme sœur. Elle dut lui donner un coup sur le bras pour être aussi machiste.

Sur le côté du gouffre, elle regarda des femmes sortir d'une zone fermée par des rideaux. La plupart étaient pratiquement traînées par une laisse attachée à leur cou. Une vieille femme surgit de derrière les rideaux et ouvrit l'une des cinquante caisses en plastique empilées juste devant. Des tissus aux couleurs vives étaient rangés à l'intérieur, et elle en choisit un rouge. Elle l'enroula à la taille de l'une des femmes.

— C'est comme ça qu'ils s'y prennent pour vendre des êtres humains ? demanda-t-elle. Il y a des gosses, là.

Elle se leva pour descendre le sentier d'un air décidé et leur livrer le fond de sa pensée avant d'escorter chaque femme et chaque enfant jusqu'à la porte.

Bryon l'empoigna par le bras pour qu'elle se rasseie.

— Où vas-tu ?

— Il faut bien que quelqu'un sauve toutes ces femmes et ces enfants. Et toi tu restes assis là. On ne peut pas rester les bras ballants.

Elle ne voulait pas avoir l'air de pleurnicher, mais c'était atroce. Des hommes qui vendaient des femmes parce qu'ils étaient plus forts et pouvaient les battre jusqu'à ce qu'elles se soumettent. La haine et la colère à l'état pur bouillonnaient dans sa poitrine. Il fallait faire quelque chose.

— On les sauvera maintenant qu'on est au courant. Mais on doit d'abord sortir d'ici et appeler des renforts. On ne peut pas lutter contre tous ces affreux à nous deux.

Elle détestait le fait qu'il avait raison.

— Très bien, dit-elle. Comment comptes-tu sortir d'ici ? Et ne me parle pas de ce trou dans le mur.

— Bien sûr que non. On va se fondre dans la foule. Je te tiendrai par le bras et on sortira comme ça.

Une proposition qui semblait raisonnable. Ils n'auraient aucun mal à passer inaperçus. Lui prenant la main, Bryon la guida sur le sentier abrupt qui descendait sur le côté du gouffre. Personne ne leur prêta attention.

Elle chuchota discrètement.

— Où est la sortie ? Je ne l'ai pas vue.

Bryon esquissa un geste de la tête.

— De l'autre côté de la caverne.

— Bien sûr, marmonna-t-elle, quand soudain, il la tira par le bras et changea de direction. Je suppose que tu sais ce que tu fais.

— Le prince Goddard est là-bas, en train de parler à plusieurs hommes. Il n'a pas l'air content.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, mais la foule lui bloquait la vue.

— Qu'est-ce qu'il dit ? Tu l'entends ? demanda-t-elle.

— Il leur donne notre description. Il doit savoir que les tunnels conduisent ici.

Il l'entraîna à toute vitesse vers les caisses en plastique près desquelles elle avait vu la vieille femme plus tôt. Faisant appel à sa rapidité de métamorphe, il réarrangea les boîtes, prenant celles du fond pour construire un mur derrière lequel se cacher. Encore une super idée. Son homme se débrouillait comme un chef à ce truc d'espion.

— Attrape deux ou trois caisses de plus pour qu'on regarde ce qu'elles contiennent, dit-elle.

Quand ils en soulevèrent le couvercle, ils découvrirent des vêtements féminins, des écharpes, des châles, des robes, des chaussures et du maquillage. À présent elle comprenait à quoi servait la zone dissimulée derrière des rideaux. C'étaient les coulisses où les femmes âgées préparaient celles qui étaient vendues.

Elle avait envie de vomir et de brûler entièrement ce lieu malsain.

— J'ai un plan pour nous faire sortir d'ici, dit-elle, prenant des affaires dans les caisses.

Bryon attendit calmement. Il devait avoir deviné ses pensées ou s'attendre au pire. Et il n'aurait pas tort.

— Tiens (elle lui tendit deux pierres de la taille d'un poing), place-les contre ta poitrine.

Elle enroula une longue étoffe plusieurs fois autour de son torse, fixant solidement les pierres contre sa peau.

— À quoi servent-elles ? s'enquit-il.

— Des faux seins. (Elle lui donna une robe de mousseline blanche.) Enfile ça.

Elle lui enveloppa ensuite la tête d'écharpes et autres tissus. Elle craignait qu'il soit trop grand, mais elle ne pouvait pas y changer grand-chose.

— Bon sang ! tu as les pieds poilus, mon vieux. Ils ne passeront jamais pour des pieds de femme.

Ne trouvant pas de chaussures assez grandes pour ses pieds démesurés, elle noua des écharpes à ses genoux, en laissant retomber les pans pour masquer ses pattes de grizzli.

— J'ai presque fini. (Elle souleva le tulle noir qui lui recouvrait le visage.) Ouvre grand la bouche.

Il fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

Elle soupira.

— Tu me fais confiance ?

— Oui, si on veut. Tout dépend de ce que tu comptes faire avec ce rouge à lèvres dans ta main.

Bon sang ! il l'avait vue le prendre.

— Tu dois ressembler à une femme. Ce bâton de rouge va t'y aider. Maintenant, ouvre la bouche. (Elle attendit qu'il s'exécute.) Maintenant, fais ça.

Elle serra les lèvres, lui montrant comment égaliser le maquillage.

— Pouah ! Ce truc est dégoûtant.

Il leva la main pour essuyer le rouge, mais elle l'écarta d'une tape.

— Tu vas t'en mettre partout. Tu pourras l'enlever dès qu'on sera sortis d'ici.

Elle jeta le rouge à lèvres dans une poubelle et se choisit une robe et des écharpes. Dans une autre caisse, ils trouvèrent de faux bijoux en or et des laisses. Elle se couvrit d'or, se donnant l'apparence d'une femme assez fortunée. Elle prit le bracelet de Sheldon dans la poche de son

pantalon et le glissa à son poignet, avec tous les autres.

Bryon lui souleva le bras, examinant le jonc somptueux.

— Tu l'avais sur toi depuis le début ?

— Pas à mon poignet, dans ma poche.

Elle n'avait pas envie de lui révéler qu'elle avait d'abord cru à tort que Sheldon devait en pincer pour elle pour lui offrir un cadeau aussi coûteux.

— Bien, dit-il. Garde-le sur toi.

Elle haussa les épaules.

— Aucun problème. (Elle enveloppa ses cheveux dans un turban sombre puis drapa son visage de tulle noir.) Comment me trouves-tu ?

Elle virevolta pour lui.

— Tu ressembles à une mère maquerelle à la toilette tape-à-l'œil.

À sa grimace, elle devina qu'il n'aimait pas son look. Bien. Son but, ce n'était pas d'être mignonne. Il prit une laisse et l'attacha à son cou.

— Tu sais, on va avoir l'air bête si tu me tiens en laisse. Je mesure trente centimètres de plus que toi. Et si je me transformais plutôt et sortais comme ça ?

Kari roula des yeux.

— Ouais, comme si un grand méchant loup marchant au milieu de la foule n'allait pas attirer l'attention ?

— Je vois ce que tu veux dire. (Il lui tendit l'autre extrémité de la laisse.) Allons-y, maîtresse.

Elle souffla bruyamment, puis jeta un coup d'œil furtif sur le côté du mur de caisses qu'ils avaient construit. Les gens autour avaient tous le regard rivé sur l'estrade, située à une quinzaine de mètres, où se tenaient trois adolescentes presque nues et terrifiées. Elle se dit qu'elle devait attendre les renforts comme le lui avait conseillé Bryon. Il n'y avait rien qu'elle puisse faire pour l'instant.

Elle se dirigea vers la sortie, emboîtant le pas à ceux qui allaient du même côté, certains tirant plusieurs filles derrière eux. Arracher les couilles de ces types lui ferait le plus grand bien, là tout de suite.

Un peu plus loin devant, une femme se débattit contre son propriétaire. Surgis de nulle part, des gardes les entourèrent. L'un d'eux lui tira dessus avec un fusil hypodermique et elle se calma, puis perdit connaissance et s'écroula. Son propriétaire l'empoigna par une jambe et la traîna derrière lui.

Soudain, un homme apparut devant Kari, débitant des mots qu'elle ne comprenait pas.

— Je suis américaine. (Elle releva le menton.) Que voulez-vous ?

L'homme écarquilla les yeux et la détailla des pieds à la tête.

— Si vous posez la main sur moi, monsieur, je décorerai le rétroviseur de ma voiture avec vos putains de couilles.

— Non, vous pas compris. Vous petite pour Américaine. Je habitué aux hommes grands, réussit-il à sortir en anglais.

— Que voulez-vous ? J'en ai fini ici et je pars.

Elle prit un ton agacé et impatient. Elle devrait auditionner pour la pièce de théâtre de son quartier. Jouer la comédie n'était pas si difficile que ça.

— Je paie demi-million dollars pour votre esclave, dit-il.

Elle en resta bouche bée. L'homme ne le remarqua pas parce qu'il faisait les yeux doux à son Bryon. Celui-ci lui fit du pied, l'arrachant à ses pensées.

— Non. Elle n'est pas à vendre. Je viens juste de l'acheter.

Le type tendit la main et pinça les seins en pierres de Bryon.

— Fermes, exactement comme je les aime. Un million de dollars américains. Je dois l'avoir.

Jamais vu personne plus belle.

Elle se tourna pour jeter un coup d'œil à son âme sœur.

— Monsieur, marché conclu, dit-elle.

— Attendez ici, je reviens, lança-t-il, s'éloignant précipitamment.

Bryon se baissa vers son oreille.

— Tu fais quoi, bordel ? Tu ne peux pas me vendre.

— Fais-toi une raison, mon grand, chuchota-t-elle en réponse, s'efforçant de bouger les lèvres le moins possible, je viens juste de me faire un million de dollars. (Elle lui sourit.) Va donc avec lui. Si on n'est pas ensemble, on aura moins de risques d'éveiller les soupçons. Je serai derrière toi.

Il se redressa en râlant.

L'homme se fraya un passage à travers la foule, une mallette à la main. Il la lui tendit. Elle la prit et manqua de la faire tomber, ne s'attendant pas à ce qu'elle pèse aussi lourd. Elle lui donna la laisse.

— Et voilà. Elle est tout à vous. Amusez-vous bien.

Elle lui sourit et recula d'un pas. L'homme conduisit Bryon vers la sortie. Elle vit le nouveau propriétaire glisser une main dans le dos de Bryon et la poser sur une de ses fesses. Elle se retint tout juste de rire quand Bryon la chassa d'une tape. Elle ne tarda pas à se fondre à son tour dans le groupe qui se dirigeait vers la sortie.

CHAPITRE 27

Bryon n'arrivait pas à croire que son âme sœur l'avait vendu pour un million de dollars. Il aurait réclamé deux millions minimum. Et quand l'homme mit ses sales pattes sur son cul, ce nombre grimpa à trois millions.

Quand ils approchèrent des gardes à la sortie, il baissa les yeux. Ce serait un miracle si ça fonctionnait. Son propriétaire temporaire ne fit aucun cas de la sécurité et continua sans même accorder un regard à leurs fusils. Puis Bryon sentit une main sur son bras.

Son nouveau propriétaire piqua une crise, insultant le garde dans au moins trois langues. Ce qui attira l'attention d'autres gardes armés. Il voulait dire au type de fermer sa putain de gueule, mais il ne pouvait rien faire sans être démasqué.

Bryon chercha son âme sœur du regard derrière lui, pour s'assurer qu'elle allait bien. Il remarqua que les gens s'agglutinaient pour voir ce qui se passait. Kari était perdue dans la foule. Juste au moment où il se retournait, une grosse main saisit la jeune femme par le bras et l'entraîna brusquement hors de sa vue.

Son loup bondit, voulant tuer tous ceux qui les séparaient d'elle. Au diable son déguisement, il donnerait sa vie pour la sauver. Il n'aurait jamais dû la laisser se trimballer avec une mallette remplie de billets. Pourquoi ne s'était-il pas opposé à cette idée insensée ?

La voix furieuse de Kari s'éleva au milieu de la foule. Il la fendit et découvrit un homme à la peau olivâtre recroquevillé sur le sol pendant que son âme sœur le frappait avec la mallette. Bryon saisit celle-ci au vol et entraîna son âme sœur à l'écart.

Juste derrière lui, son propriétaire tirait sur sa laisse. Et accroché au bras de celui-ci, un garde le tirait aussi avec des coups secs. Quel joli cortège ils formaient ! Kari flanqua la mallette sur la poitrine de son propriétaire.

— J'ai changé d'avis, dit-elle. Gardez l'argent. Il m'appartient.

Une chaleur se répandit en lui. Son âme sœur le voulait. Il lui prit la main et se dirigea vers la sortie, mais, bien sûr, ce ne fut pas si facile. Monsieur Plein-aux-as s'accrocha au dos de la robe de Bryon, la déchirant sur la moitié de la longueur. Bryon lui décocha un coup de poing au visage, et le type s'écroula sur les personnes qui l'entouraient. La mallette heurta le sol et s'ouvrit ; les billets s'éparpillèrent.

La foule ordonnée se transforma rapidement en cohue, avec les gens qui poussaient pour mettre la main sur l'argent. Bryon se fraya un passage à travers eux, entraînant son âme sœur avec lui ; le déguisement de la jeune femme avait été en grande partie arraché dans tout ce remue-ménage. Quand ils purent presque toucher la liberté du doigt, le prince leur barra la sortie.

Bryon plongea les yeux dans ceux du connard. Une lueur rouge y flamboya, puis mourut. Goddard était possédé par un démon, exactement comme l'avaient expliqué les hiéroglyphes. Il n'avait pas envie de songer aux implications. Il voulait juste faire sortir son âme sœur de là.

Le prince cria, et des gardes les cernèrent. Kari lui fut arrachée. Son loup en avait marre qu'on la lui enlève. Sa transformation fut rapide. En un battement de cœur, il enfonça les dents dans le bras épais qui retenait sa femme. Du sang gicla sur son museau.

Des hurlements stridents éclatèrent, et le désordre s'accrut alors que les gens se

bousculaient pour s'éloigner de la bête monstrueuse. Il poussa Kari du museau pour qu'elle se relève et se sauve. Son loup grogna quand des hommes armés commencèrent à leur bloquer la route. Il ressentit une piqûre dans l'arrière-train et glapit. Une fléchette comme celle qui avait frappé la femme qui s'était évanouie un peu plus tôt était plantée dans sa croupe. Putain.

La voix de son âme sœur s'éteignit dans sa tête. Il tombait.

— Bryon ! hurla Kari.

Elle vit la fléchette sortir du fusil de l'un des gardes. Elle était reconnaissante que ça n'ait pas été une balle. Se débattant pour rejoindre Bryon, elle s'arracha aux mains qui la retenaient.

— Bryon !

Elle tomba à genoux près de lui. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait. Il était vivant.

Des chaussures élégantes s'arrêtèrent près de la tête du loup. Elle leva les yeux vers des lunettes rouges.

— Je suis impressionné de voir que vous êtes arrivés aussi loin, tous les deux. Après la grotte submergée, j'ai perdu votre trace. (Il parcourut du regard le corps du loup.) J'en ai attendu un autre comme celui-ci pendant si longtemps.

— Un autre quoi ? s'enquit-elle.

Il ne quitta jamais l'animal des yeux.

— Métamorphe. Je savais que c'en était un. (Il claqua des doigts.) Conduisez-les tous deux au château, maintenant. Je vous rejoindrai sous peu.

Il tourna les talons et des mains la soulevèrent du sol. D'instinct elle se débattit, même si c'était vain.

Deux des hommes tentèrent de ramasser le corps inerte du loup. Au final, quatre gardes portèrent Bryon.

La sortie ne donnait pas accès à l'extérieur, mais à un vaste entrepôt où étaient garées plusieurs fourgonnettes et des limousines aux vitres teintées. Des hommes en costumes onéreux, certains avec des femmes en laisse, certains sans, montaient et descendaient des voitures.

Une fourgonnette blanche, flanquée d'un logo commercial, était bondée de corps. L'une des femmes croisa son regard. Elle avait des cheveux sombres et flottants et de grands yeux apeurés. Les deux portes arrière se refermèrent en claquant, et un homme contourna le véhicule pour rejoindre le siège du conducteur. Devant la fourgonnette, une porte de garage bascula et laissa entrer un soleil éclatant. Les premiers rayons de soleil qu'elle voyait depuis un bail.

Les bâtiments qu'elle aperçut par la porte ne lui étaient pas familiers. Disparues les maisons pittoresques et les routes de briques. À la place des entrepôts métalliques et des bâtiments industriels. Ils étaient loin de l'endroit d'où ils étaient partis la veille.

La fourgonnette s'éloigna. Une vague de tristesse et de colère submergea Kari. Elle ignorait ce qu'endureraient ces femmes, mais elles n'auraient pas une vie heureuse. Elles ne tomberaient pas amoureuses, ne connaîtraient pas de relation affectueuse avec un homme qui les respectait. Si elle sortait vivante de ce cauchemar, elle se consacrerait désormais à la lutte contre ce crime inhumain.

L'un des deux hommes qui la tenaient par les bras la secoua légèrement, ramenant son attention à sa propre situation. Ils s'arrêtèrent près d'une fourgonnette. Son escorte ouvrit les deux portes et la poussa à l'intérieur, puis les types avec son âme sœur suivirent.

Kari se réfugia dans le fond et posa délicatement la tête poilue de son amour sur ses genoux. De la main elle frotta le côté de son museau et de son cou, encore et encore. Elle se demanda

combien de temps il resterait sans connaissance. Quand la poignée d'hommes se fut installée à l'intérieur de la fourgonnette, ils sortirent par une autre porte de garage et roulèrent au soleil.

Elle dut se cacher les yeux de la luminosité soudaine, mais elle réussit rapidement à entrevoir des bouts du monde qui les entourait. Ils quittèrent la zone industrielle et prirent des routes asphaltées à peine assez larges pour deux véhicules.

Les collines escarpées étaient recouvertes d'un manteau vert, arbres et champs. Ils croisèrent quelques habitants de la ville qui poussaient un vélo au bord de la chaussée. Un homme conduisait une vache. Elle avait regardé plusieurs fois *La Mélodie du bonheur* enfant. Le paysage lui rappelait en grande partie ce film. Ces immenses collines avec leurs pentes majestueuses et toute cette campagne évoquaient des pique-niques et des chiens courant après des balles.

Au loin, elle aperçut le vieux château que leur avait montré le chauffeur de taxi il y avait, lui semblait-il, des semaines. De cet angle, la bâtisse paraissait énorme. Elle était haute de plusieurs étages avec des tourelles, des remparts et des tours pointues. En son temps, elle supposait que le château avait dû être spectaculaire. Mais, comme pour presque tout, son temps était passé, laissant place à la nouveauté et au progrès.

Les hommes parlaient la langue locale qu'elle ne comprenait pas. La façon qu'ils avaient de leur jeter des coups d'œil à elle et au loup ne la rassurait pas. Parfois leurs visages exprimaient la peur, d'autres fois la colère. Pourquoi allaient-ils au vieux château ? Si le prince voulait les emprisonner, les cachots sous le palais auraient fait l'affaire, tout en étant moins éloignés.

Et s'il y avait au château d'anciens instruments de torture comme le chevalet et tous ces autres trucs qu'elle voyait toujours dans les films sur l'époque médiévale ? Le prince allait-il les torturer pour leur faire avouer leur identité ? Puis elle se rappela la réaction du prince en découvrant que Bryon était un métamorphe. Il avait dit avoir attendu longtemps d'en rencontrer un autre. Ce qui signifiait qu'il avait des projets pour eux. Quoi que ce soit, ce ne pouvait pas être bon. Elle devait élaborer un plan d'évasion qui incluait la façon d'échapper à cinq gardes et déplacer un loup qui pesait probablement le double de son poids. Aucun problème.

CHAPITRE 28

Assise au fond de la fourgonnette, Kari perdit de vue le château. Elle ne voulait pas bouger, la tête du loup de Bryon reposant sur ses genoux. Le conducteur tourna sur une route cahoteuse, et ils grimpèrent une colline. La voie se rétrécit alors qu'ils dépassaient des arbres qui se transformèrent en forêt à mesure qu'ils s'élevaient.

Après un court laps de temps, ils franchirent une porte percée dans un mur de pierre. Si elle ne se trompait pas, ils se trouvaient à l'arrière du château. Du côté qu'on ne voyait pas depuis la ville. La fourgonnette s'arrêta, et les hommes descendirent. Les deux portes latérales s'ouvrirent et des hommes empoignèrent le loup par la fourrure.

— Hé ! brailla-t-elle, même si elle doutait qu'ils la comprennent. Allez-y doucement.

Elle lui tint la tête entre les mains et le rapprocha de la porte pour qu'ils n'aient pas à le tirer comme des brutes. Elle suivit le cortège de son âme sœur, un garde fermant la marche.

Ils parvinrent à une porte arrondie qui aurait été du plus bel effet dans un château si elle n'avait pas été en métal luisant. Un garde tapa un code d'entrée sur l'appareil électronique et la porte s'ouvrit brusquement. Plutôt moderne, surtout quand le château n'avait soi-disant pas l'électricité.

À l'intérieur régnait une odeur de renfermé et de vieux, mais il n'y avait pratiquement pas de toiles d'araignée dans les coins. Alors soit les lieux étaient si anciens que toutes les araignées étaient mortes, soit il y avait suffisamment de passage pour les empêcher d'en prendre possession. Elle n'était pas sûre de ce qu'elle préférerait.

Les hommes les conduisirent au bas d'une volée de marches où un interrupteur sur le mur allumait une unique ampoule. Le fil était fixé à la pierre et disparaissait par un trou dans le sol de roche. Toute l'installation électrique du château devait être similaire.

Au pied des marches s'ouvrait un vaste espace qui semblait polyvalent. Des cellules aux barreaux épais bordaient l'un des côtés. Des chaises et des tables pliantes étaient empilées contre un mur. À l'autre bout se trouvaient un panneau d'alarme incendie et ce qui ressemblait à un autel en pierre. Tous les films d'horreur et de sorcières qu'elle avait vus lui revinrent brusquement à l'esprit. Toutes les scènes où les victimes sacrificielles se faisaient trancher la gorge, couper la tête ou enfoncer un couteau dans le cœur. Un frisson la traversa. Le loup et elle avaient intérêt à se barrer de là en vitesse.

Elle chercha des yeux de possibles moyens d'évasion. Pas de fenêtres ou d'autres portes à part celle par laquelle ils étaient entrés en haut des marches. Les hommes laissèrent tomber le loup à l'intérieur d'une cellule et l'y poussèrent avant d'en verrouiller la porte. Ils chuchotèrent en partant. Un détail qu'elle trouva intéressant. Tentaient-ils de ne pas attirer l'attention du fantôme du vieux roi ? Elle eut envie de rire, mais les lieux donnaient plus de poids à cette histoire.

Kari s'assit sur le sol à côté de la tête du loup sans connaissance et le caressa.

— Eh bien, loup, des idées pour se barrer d'ici ? (Elle attendit une réponse qui ne vint pas.) Ouais, moi non plus.

Elle soupira.

— Je dois reconnaître que je ne me suis pas ennuyée pendant ce voyage. Quand j'ai été

appelée sur cette mission, ton patron m'a dit que j'aurais juste à me promener et à faire semblant d'être une petite amie. (Elle rit.) Ça aura été un échec retentissant. Je n'ai pas vu Sheldon depuis une éternité.

», Mais, d'une certaine façon, ce n'est pas grave. Parce qu'avec toi, je n'ai pas à faire semblant d'être amoureuse. Tu es exactement ce à quoi faisait allusion ma Tabi quand elle parlait de Joe et de son amour. L'amour des métamorphes.

Elle baissa les yeux sur lui, passant les doigts dans sa douce fourrure. Pendant des années, elle avait rêvé que son chevalier sur son fier destrier, ou son loup, en l'occurrence, serait un métamorphe. Il l'aimerait, quelle que soit son apparence ou son intelligence. Il l'aimerait pour qui elle était.

Et elle l'aimerait de tout son cœur en retour. Ils auraient trois enfants, deux garçons et une petite fille. Les garçons veilleraient toujours sur leur sœur et la protégeraient des petites brutes et de ceux qui chercheraient à lui faire du mal. Elle avait voulu un chat et un chien, avant de prendre conscience que, si son mari était un métamorphe, il filerait probablement les jetons au chat. Mais, avec le chien, ça irait. En fait, pourquoi avoir un chien quand son métamorphe de mari pouvait jouer à la balle avec les gosses ? Et il se sortirait tout seul. Énorme bonus.

Vers la fin de la vingtaine, ce rêve s'était peu à peu estompé. Remplacé par les factures, un emprunt immobilier, le remboursement de la voiture et la réalité. Elle avait regardé ses amies, chacune leur tour, se marier et construire leur famille avec des enfants et des animaux – normaux. Elle avait cessé de penser aux métamorphes. Elle avait pratiquement oublié qu'ils existaient. Tout le monde avait eu l'air humain et se comportait comme tel.

Elle soupira et se pencha en avant, les coudes posés sur les jambes. Son souhait de trouver l'homme de ses rêves s'était réalisé, mais à présent il semblait qu'ils ne connaîtraient jamais le « et ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants » de rigueur. Elle était certaine qu'ils tueraient Bryon. Des larmes brûlantes lui embuèrent les yeux. Elle eut le cœur lourd et ressentit une douleur comme elle n'en avait jamais éprouvé. C'était ce que ça faisait de perdre quelqu'un qu'on aimait.

Elle se sentait impuissante, dépassée par les circonstances. Comment pouvait-elle se battre contre des hommes formés pour tuer ? À y repenser, elle avait appris à se défendre contre ce genre de personnes et à reprendre l'offensive. Mais toute sa vie active elle avait eu un travail de bureau où elle se servait de sa cervelle, pas de ses muscles. Il était peut-être temps de se bouger un peu le cul.

Elle avait compté sur Bryon pour la faire sortir des tunnels. À présent que c'était fait, c'était à elle de les tirer d'affaire. Elle ferait tout son possible pour le protéger. Elle en était capable.

La porte en haut s'ouvrit, et les marches grincèrent et gémirent sous le poids d'une personne. Elle se leva, prête à lui faire face. Bien sûr, il fallait que ce soit ce con de prince aux yeux rouges en personne. Que voulait-il ? Elle était presque trop effrayée pour le lui demander.

CHAPITRE 29

Kari fixait du regard le connard avec ses yeux rouges de braise de l'autre côté de la cellule.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle. Vous allez essayer de nous vendre au plus offrant ? Que Dieu m'en soit témoin, dès que nous serons sortis d'ici, je veillerai à ce que chaque personne présente dans cet entrepôt soit libérée ou jetée en prison. En commençant par vous.

Elle passa un doigt à travers les barreaux et le lui enfonça dans la poitrine.

Le prince fronça les sourcils et recula. Il frotta l'endroit où elle l'avait touché.

— Ne vous tracassez pas pour de telles bagatelles. Bientôt, votre réalité sera ce que je voudrais qu'elle soit.

— Que comptez-vous nous faire ?

S'il lui donnait un indice, elle pourrait peut-être échafauder un plan d'évasion.

— Je vais prendre possession du corps du métamorphe et revivre. J'ai attendu si longtemps.

— Vous avez déjà pris possession de nous, dit-elle.

Il rit alors qu'il remontait les marches. Quelques minutes plus tard, les gardes lui apportèrent à manger et à boire et repartirent. La croyaient-ils vraiment assez stupide pour manger leur nourriture empoisonnée ? Cette ruse était dans toutes les histoires qui se racontaient depuis la nuit des temps. Elle poussa le tout dans un coin.

Derrière elle, un craquement la fit sursauter. Son Bryon avait repris forme humaine et était allongé sur le sol. Nu. S'ils n'avaient pas été dans une situation aussi désastreuse, elle aurait profité un moment de la vue. Au lieu de quoi elle se détourna et se tortilla pour ôter sa robe afin qu'il puisse s'en couvrir. Après l'avoir fait passer par-dessus ses épaules en dansant le shimmy, elle se retourna alors que Bryon reposait la tasse d'eau.

— Non !

Elle lui aurait donné une tape sur la main pour qu'il lâche la tasse, mais il avait déjà tout bu.

— Quoi ? (Il avait la voix éraillée.) Où sommes-nous ? (Il secoua la tête et se frotta les yeux.) Tout est trouble. Il reste de l'eau ?

Quoi qu'ils lui aient injecté comme produit, cela l'avait déshydraté.

— Il y avait peut-être du poison dans cette eau, dit-elle.

Il baissa les yeux sur la tasse puis regarda autour d'eux.

— Eh ben, merde ! Il y en avait probablement si le prince a eu son mot à dire. Je devrais tomber dans les pommes dans quelques minutes. (Il s'assit et passa les doigts dans ses cheveux.) Où sommes-nous ?

— Dans le vieux château sur la colline, dit-elle, avant de lui tendre la robe. Enfile ça histoire de te couvrir un peu. Ce ne sera pas suffisant, néanmoins.

Elle fit glisser son regard sur son torse et ses abdos ciselés. Quand il écarta les cuisses, elle remonta vivement les yeux sur son visage. Il la surprit en train de le reluquer. Encore. Elle releva le menton alors que ses joues la brûlaient.

— Tu es mon âme sœur, dit-elle. Je peux... peux... (elle esquissa un geste du bras en direction de son corps) regarder autant que je veux.

Elle laissa tomber la robe sur lui.

Il s'esclaffa en l'attirant sur ses genoux.

— Absolument, mon amour. Et j'aime que tu me regardes. Mais à en juger par la peur qui émane de toi, on a d'autres chats à fouetter.

Il l'embrassa dans le cou. Elle soupira. Elle se sentait tellement plus forte quand ils étaient ensemble. Avec lui, elle ne doutait pas qu'ils étaient capables d'affronter n'importe quoi. Ils l'avaient pratiquement déjà fait.

— Maintenant, dis-moi ce qui se passe. Que faisons-nous au château ? J'ai entendu dire que cet endroit était hanté par un des vieux ancêtres.

— C'est ce que j'ai entendu dire aussi, mais je ne crois pas aux fantômes, alors c'est le cadet de mes soucis. (Elle se retourna.) Tu as remarqué quoi que ce soit de bizarre chez le prince ?

— Bizarre comment ? Il est exubérant au possible, mais ce n'est pas ça qui me dérange.

— Tu te rappelles les dessins sur la paroi qui expliquaient que les membres de la famille royale étaient possédés par des démons ?

— Ouais.

— Je pense que c'est vrai. J'ai vu plusieurs fois du rouge dans ses yeux. Et ce n'est pas un trait humain.

Il se frotta le menton.

— D'après ce que j'ai vu, je pense que tu as raison.

— Mais j'ignore en quoi cela nous concerne, poursuivit-elle.

— Tu as parlé avec lui ? Il a dit quelque chose ? demanda-t-il.

Elle repensa aux propos récents du prince. Bon Dieu de bon sang ! À présent la remarque de ce connard prenait tout son sens.

— Il a dit qu'il allait prendre possession de ton corps. Qu'il a attendu longtemps pour en trouver un autre comme toi. C'est-à-dire un métamorphe.

Bryon hocha la tête.

— Il a dit un truc similaire avant... qu'il attendait un autre moi. Mais ne sait-il donc pas qu'on ne peut pas posséder les métamorphes ? Le loup chassera le démon avant qu'il ait eu l'occasion de s'installer.

— Dieu merci, quel soulagement ! Je ne pense pas qu'il soit au courant. On devrait le lui dire ?

— Attendons pour lui dire que ça serve nos intérêts. Cette information pourrait nous être utile, avança-t-il.

Bryon baissa les yeux, et sa tête retomba en arrière contre les barreaux.

La panique envahit Kari. Elle lui gifla les deux joues.

— Bryon, réveille-toi. Tu ne peux pas perdre connaissance. On doit sortir d'ici.

Il redressa vivement la tête.

— Je suis conscient. Mais pas pour longtemps.

— Combien de temps as-tu perdu connaissance avant ? demanda-t-elle.

— Je l'ignore. Pas très longtemps. Peut-être une heure ou deux. Mais j'avais pris une dose complète, qui avait été prévue pour moi. L'eau t'était destinée, c'est bien ça ?

Elle se retourna brusquement pour le regarder.

— Tu as raison. Tu étais inconscient quand ils t'ont traîné ici. Pourquoi l'auraient-ils apportée pour toi ? Tu aurais donc pris une dose incomplète.

— Ça expliquerait pourquoi je suis encore conscient, renchérit-il.

— Mais à peine.

Elle inspira profondément. Elle devait réfléchir afin d'échafauder un plan. Goddard allait tenter de dominer le corps de son âme sœur, mais n'y parviendrait pas. Que ferait-il en s'apercevant que c'était impossible ? Il les tuerait tous les deux sur-le-champ. Zut ! *Réfléchis, Kari, réfléchis.*

Ce n'était pas un casse-tête dont on trouvait facilement la clé d'une manière analytique ou en le tournant en tous sens dans sa tête. Elle s'était toujours demandé si elle aurait été « normale » si elle n'avait pas eu cet accident à douze ans, si elle aurait ressemblé à Monsieur et Madame Tout-le-monde qui regardaient *La Roue de la fortune* parce que *Questions pour un champion* leur faisait se sentir stupide.

Bryon s'appuya contre le mur de pierre. Le temps leur filait entre les doigts. Il leva une main tremblante jusqu'au visage de Kari. Lui effleura la joue des doigts.

— Je t'ai aimée dès la première fois où j'ai posé les yeux sur toi dans la salle à manger du prince. À cette seconde, j'ai su que tu étais mienne.

Il parlait comme s'il mourait. Leur heure était peut-être venue. Elle sentit des larmes lui rouler sur les joues.

— Je t'ai aimé à la seconde où j'ai vu ta photo dans le bureau du directeur. Les gars s'en sont aperçus. J'ai été tellement gênée.

Il gloussa. Elle se pencha et l'embrassa. Beaucoup trop vite, le corps de Bryon s'affaissa.

La porte au-dessus s'ouvrit, encore. Plusieurs personnes descendirent. Les choses sérieuses allaient commencer.

CHAPITRE 30

Les paupières presque closes, Kari observa cette vision surréaliste des hommes qui descendaient les marches. Puisqu'elle était censée avoir perdu connaissance après avoir bu l'eau, elle s'était installée contre le mur à côté de Bryon. De sa place, elle voyait parfaitement les marches.

Le prince Goddard ouvrait le cortège, vêtu d'une robe d'un rouge profond qui ressemblait à une cape. Le col et les manches étaient ourlés de fourrure avec de longs poils qui flottaient presque dans l'air quand il marchait.

Derrière lui venaient ceux qu'elle reconnut comme étant les gardes et qui portaient des robes noires avec des capuches rabattues sur la tête. Ils avaient les bras chargés de petits tapis pelucheux. À quoi allaient-ils servir ? Allaient-ils s'allonger et se raconter des histoires de fantômes ?

Le prince se dirigea vers leur cellule pendant que les hommes déroulaient les tapis. Il parla dans la langue de son pays, mais Kari devina grosso modo la teneur de ses propos. Un garde en robe noire prit une clé dans une poche et ouvrit la cellule. Il montra Bryon du doigt et posa une question. Il se demandait probablement pourquoi Bryon était sous forme humaine et non animale. Zut !

Le prince hésita un instant, mais dit au type de sortir Bryon. De nouveau, son pauvre Bryon fut traîné sur le sol. Heureusement, celui-ci était de pierre lisse et non pas de roche pleine d'aspérités. Le garde l'allongea sur l'un des tapis. L'inquiétude lui donna envie de vomir. Que devait-elle faire ?

Le prince s'adressa au groupe, les bras grands ouverts et la tête rejetée en arrière. On aurait dit qu'il était en train d'opérer un miracle. D'une certaine façon, c'était le cas. La possession démoniaque était censée être un mythe. La lumière de l'ampoule baissa l'espace d'une brève seconde. Quand Kari reposa les yeux sur Goddard, elle poussa un petit cri. Oups ! Toutes les têtes se tournèrent vers elle.

Elle fut incapable de détourner son regard du prince alors qu'il marchait vers sa cage.

— Eh bien, je vois que vous n'avez pas bu l'eau. (Il sourit en découvrant son expression horrifiée.) Vous aimez ce que vous voyez, jeune femme ?

Le cerveau de Kari s'efforçait de donner du sens à la vision devant elle. Goddard avait forme humaine, mais ressemblait à un zombie tout juste sorti d'une tombe. Il avait la peau flasque et jaunie, ses dents et ses ongles semblaient avoir trempé dans du café noir pendant des années. Il avait le visage creusé au point de paraître squelettique.

— Que vous est-il arrivé ? demanda-t-elle.

— Le temps m'est arrivé, ma chère. La chair ne dure qu'un temps. Depuis que j'ai appris l'existence de super humains, une espèce à la beauté et aux pouvoirs physiques immenses, je les ai attendus et cherchés sans relâche.

— Alors vous n'êtes pas vraiment le prince, n'est-ce pas ?

Elle commençait à saisir.

La créature s'esclaffa. Kari cligna des yeux et, soudain, le prince se tint de nouveau devant

elle.

— Vous avez raison, mon enfant. Goddard et plusieurs de ses « ancêtres » sont de pures inventions de mon cru. Ce qui ferait de moi l'arrière-arrière-grand-père de Goddard, le roi Alheim.

Comment pouvait-il modifier ainsi son apparence ? Une seule explication lui vint à l'esprit. La magie noire.

— Vous avez eu recours au glamour pour vous faire passer pour plusieurs membres de la famille royale. Mais les moyens à mettre en œuvre auraient été complètement démentiels, dit-elle. Vous auriez dû...

— Tuer beaucoup de gens et éviter de trop me montrer en public. Oui, bien sûr. (Il balaya l'air de la main comme si ce n'était rien.) Quand vous arrivez à mon âge, la vie n'a plus grand sens en dehors de ce qu'elle peut vous apporter. (Il se retourna vers les hommes en robe noire rassemblés autour de son âme sœur.) Et dès que j'aurai ce nouveau corps, je serai invincible pour les générations à venir. Avec un peu de chance.

Deux pensées lui traversèrent l'esprit. En errant dans ces couloirs, cette créature devait être à l'origine des rumeurs du château hanté par le vieux roi. Et si elle participait au réseau de trafic d'êtres humains, c'était pour trouver un corps à son goût. Qui était mieux placé pour chercher des métamorphes que quelqu'un qui gagnait sa vie en capturant des gens ?

Ses derniers mots l'interpellèrent soudain.

— Comment ça, « avec un peu de chance » ?

À mi-chemin des tapis, il s'arrêta et lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Ma dernière tentative de possession d'un métamorphe ne s'est pas très bien passée. La pauvre créature a enduré d'horribles souffrances avant de mourir. Je l'ai laissée se vider de son sang trop longtemps, entre autres choses. Cela ne se reproduira pas.

Oh merde ! Pas question. La panique l'étreignit. Elle devait trouver un moyen de différer les trucs que ce monstre avait prévus jusqu'à ce que le poison ne fasse plus effet et que Bryon revienne à lui. La seule chose qui lui vint à l'esprit, c'était leur dernier recours. Bryon lui avait dit de ne l'utiliser qu'en cas d'absolue nécessité. Le moment lui semblait bien choisi.

— Vous savez pourquoi vous avez échoué, crétin ? lança-t-elle, prenant un ton aussi doux et hautain qu'elle le put.

Là tout de suite, il ne serait pas judicieux de laisser transparaître les haut-le-cœur qui la secouaient à l'intérieur.

Goddard fit volte-face, sa robe flottant derrière lui. Il retourna vers sa cage d'un pas lourd et bruyant. Tendit le bras entre les barreaux, droit sur sa gorge. Elle recula vivement, se cognant contre le mur.

— De quoi parlez-vous, mon enfant ? Que savez-vous de mes échecs ?

Kari roula des yeux en soufflant bruyamment.

— Tout le monde sait qu'on ne peut pas posséder un métamorphe. Sa moitié animale mettra le démon en pièces avant même qu'il soit entré.

Une lueur rouge flamboya dans les yeux du démon ; il les plongea dans les siens, avant de les plisser.

— Et d'où tenez-vous cette information ? s'enquit-il.

Elle déglutit péniblement. *Je vous en prie mon Dieu, faites que cela marche.*

— Vous ignorez qui je suis vraiment, n'est-ce pas ? (Elle avança la hanche et croisa les bras.) Figurez-vous que vous parlez avec le seul être humain sur la planète qui sait tout ce qu'il y a à

savoir sur les métamorphes.

Goddard recula en la détaillant.

— Quel chanceux je fais ! Comment vous, une humaine, êtes-vous entrée en possession de ces connaissances ?

Elle écarta le col de sa chemise, révélant la marque de morsure de son union.

— Vous vous souvenez de mon petit ami ? Il se trouve être mon âme sœur. Mon âme sœur *métamorphe*. J'ai étudié leurs mœurs et leurs traditions et je comprends leur histoire.

Il écarquilla les yeux.

— Votre petit ami est un métamorphe ? Un autre métamorphe dans ma ville ? (Il s'approcha des barreaux.) Vous allez me dire où il est.

Elle fronça les sourcils. Combien de temps encore pourrait-elle tenir ? *Réveille-toi, Bryon !*

— Comme si j'allais vous le dire pour que vous le trouviez.

Elle croisa les bras et leva les yeux au ciel.

— Dans ce cas vous ne m'êtes plus d'aucune utilité. (Il s'éloigna.) Gardes, qu'on la tue !

CHAPITRE 31

Putain ! Ce n'était pas ce qu'elle voulait. Elle s'agrippa aux barreaux de son cachot et se creusa la cervelle à la recherche d'un truc à dire qui pousserait Goddard à la garder vivante. Elle avait déjà débité plusieurs mensonges. Pourquoi pas quelques-uns de plus ? Si le poison ne cessait pas bientôt de faire effet, Bryon et elle ne tarderaient pas à mourir tous les deux.

— Il existe un moyen de posséder leur corps si vous le voulez vraiment.

Le prince s'arrêta et se retourna vers elle.

— Vous avez dit que c'était impossible à cause de la créature en eux.

Elle déglutit encore. Un verre d'eau garantie sans poison serait super.

— En effet. Il faut faire sortir l'essence de l'animal avant de pouvoir prendre sa place.

Il mit les poings sur les hanches.

— Pourquoi n'en ai-je jamais entendu parler avant ?

— Euh, à combien de métamorphes avez-vous eu affaire avant celui-ci ? À un seul, voilà combien !

Goddard se pinça l'arête du nez et fit les cent pas.

— Femme, cela fait trop longtemps que vous êtes une épine dans mon pied.

— C'est toujours mieux que de marcher sur des épines. Quoique dans le pied, ça doit être sacrément douloureux.

Elle ricana.

Il parla à ses hommes et la montra du doigt. Le type avec la clé s'approcha et déverrouilla la porte. Il l'empoigna par le bras et la tira sans ménagement.

— Maintenant, dites-moi comment faire sortir l'essence de l'animal.

Il baissait les yeux sur elle, distant d'à peine quelques centimètres. Elle avait tellement la trouille que son cœur s'arrêta presque.

— C'est un rituel qui requiert des préparatifs et une procédure adéquats.

Il resta silencieux une seconde. Allait-il gober ça ? Elle racontait des salades énormes, là. Il était temps de se retrousser les manches.

— De quoi avons-nous besoin ? demanda-t-il.

Elle se creusa la tête à la recherche de quelque chose, n'importe quoi, qui pourrait l'aider. Des scènes de rituels dans des films qu'elle avait vus lui vinrent brusquement à l'esprit.

— De bougies. Nous avons besoin d'un grand nombre de bougies.

Il regarda ses hommes qui se tenaient autour d'eux.

— Vous l'avez entendue. Apportez-moi toutes les bougies du château.

Les hommes disparurent plus vite qu'elle l'aurait cru possible, la laissant seule avec lui.

— Vous savez, femme. Si c'est un échec, vous connaîtrez une mort lente et douloureuse.

Elle se retrouva incapable de prononcer le moindre mot. Sa « trouille bleue » était de retour, plus forte que jamais. Non qu'elle ne l'ait jamais quittée.

Elle se racla la gorge qui était sèche.

— Ce ne sera pas un échec. Je sais ce que je fais.

— Il vaudrait mieux. Pour votre bien.

Elle avait entendu cette réplique exacte plus d'une fois dans des films. Elle éprouva l'envie de chercher du regard des caméras qui auraient été dissimulées dans la salle, s'attendant presque à ce que le type de *Caméra cachée* entre pour lui annoncer qu'elle avait été piégée. Bon sang ! Elle commençait à délirer. Elle devait se concentrer sur un plan, pas craquer. Les agents du FBI ne faisaient pas de crise d'hystérie. Rapidement, les hommes revinrent avec des bougies. À en juger par l'aspect de la cire et des mèches, elles pourraient être aussi vieilles que le château. Elle se demanda si elles brûleraient.

— Disposez les bougies en cercle autour de l'endroit où aura lieu la cérémonie et allumez-les. Nous créons un cercle de protection. C'est important d'empêcher le mal d'y entrer. (Elle jeta un coup d'œil à Goddard.) Je veux dire, d'empêcher le mal d'en sortir.

— Ensuite, dit le prince.

Ouais, ensuite. Qu'utilisait-on d'autre dans les rituels ?

— Des chants. Ensuite on a besoin de chants.

Le prince arqua les sourcils.

— Avez-vous entendu parler de Lady Gaga ? s'enquit-elle.

— Qui ?

— Peu importe. (Elle se tourna vers les hommes.) Voici le chant : « Rah rah ah-ah-ah. Ro mah ro-mah-mah. »

Elle répéta les paroles plusieurs fois, et ils l'apprirent rapidement. C'était le chant parfait quand il était interprété à un tempo lent et avec des voix masculines graves. Elle s'agenouilla près de la tête de Bryon et souleva ses paupières. Elle eut un mouvement de recul, surprise par la vision à faire froid dans le dos du blanc de l'œil seul.

Le prince fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. C'est juste que quand les yeux sont comme ça, avec uniquement le blanc visible, on dirait que la personne est... (l'ironie ne lui échappa pas) possédée.

Le prince éclata de rire.

— Pas encore, chère enfant. Pas encore. Maintenant, hâtez-vous. Je commence à me lasser et à devenir sceptique. Si c'est une ruse, votre souffrance sera immense et infiniment longue.

Elle n'en doutait pas. Cette pensée la poussa à continuer à se creuser la tête pour trouver des moyens de gagner du temps pendant que l'organisme du loup éliminait le poison.

— Nous devons en appeler aux forces qui nous gouvernent et implorer leur aide et leurs vœux de réussite.

Goddard enroula la main autour de sa gorge.

— Il n'y aucune divinité dotée de pouvoirs sur cette planète. Vous mentez.

— Non, glapit-elle. Il ne s'agit pas d'un pouvoir divin. C'est... c'est...

Oh bon Dieu ! c'était fini. Elle allait mourir aux mains d'un démon plus vieux que la terre à moins d'avoir une illumination. Elle passa mentalement en revue tous les livres qu'elle avait lus et les films qu'elle connaissait, à la recherche d'un truc qui ferait une réponse vaguement sensée. La solution lui apparut.

— C'est la force.

Il desserra suffisamment son étreinte pour qu'elle puisse respirer.

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle pria pour qu'il n'ait jamais vu *Star Wars*. Meilleur film de tous les temps. Sans discussion.

— C'est un champ énergétique créé par tous les êtres vivants. Il nous entoure, pénètre en nous, unit la galaxie.

La dernière partie la fit grimacer. « Galaxie » semblait un peu excessif.

Goddard la dévisagea, se demandant probablement si c'étaient des conneries. Elle devait lui mettre la pression. Le déconcerter et prendre le contrôle de la situation.

— Vous voulez posséder le corps oui ou non ? Ça ne fonctionnera pas à moins que vous ne vous y preniez correctement. Vous avez déjà échoué une fois. Ce ne sera pas mon cas.

Un jeu qui méritait un oscar. C'était une odeur d'excréments qu'elle sentait ? Oh, un instant. C'était peut-être elle qui s'était oubliée.

Il la lâcha. Elle recula et remplit ses poumons d'air. Le scepticisme se lisait sur le visage du prince, faisant réapparaître ses yeux de zombie et son regard noir.

— Cela va tuer votre ami, dit-il. J'ai du mal à croire que vous vous conformiez simplement à mes désirs. Pourquoi m'aidez-vous ?

C'était une sacrément bonne question. À laquelle elle ne pouvait pas répondre sincèrement à moins de souhaiter mourir. Avec un peu de chance, Dieu lui pardonnerait les mensonges qu'elle s'appêtait à débiter. S'ils ne fonctionnaient pas, elle rencontrerait probablement le Tout-Puissant et pourrait s'expliquer à ce moment-là. Kari prit son expression la plus triste, la plus vulnérable.

— Bon, commença-t-elle, je veux juste retrouver mon petit ami pour qu'on puisse rentrer chez nous. Je suis fatiguée, affamée et sale. J'ai mal aux pieds. Je n'ai rien voulu de ce qui est arrivé. Je suis terrifiée et prête à tout pour rester en vie.

Jusque-là, tout était vrai. Elle regarda Bryon sur le tapis et poursuivit.

— S'il faut vous dire comment posséder ce métamorphe, très bien. Ça ne me fait ni chaud ni froid. Quand vous aurez son corps, vous pourrez me laisser partir. Vous ne risquez rien avec moi. Si je raconte à n'importe quel policier qu'un loup-garou possédé par un démon est le monarque, on me jettera à l'asile où on me laissera moisir.

Et, encore une fois, c'était la stricte vérité. Sauf qu'elle avait quelques relations haut placées au boulot qui croiraient son histoire. Ce dont elle était reconnaissante.

Le roi s'esclaffa. Elle n'avait pas cherché à faire de l'humour pourtant.

— Continuez, jeune fille. On attendra d'en voir l'issue avant de décider de quoi que ce soit, dit-il.

Elle espérait qu'ils n'iraient pas jusque-là. Inventer des trucs au fur et à mesure n'était pas une mince affaire. Elle comprenait à présent à quel point écrire un livre était difficile. Elle n'en eut que plus de respect pour les romanciers.

— Bon, dit-elle, c'est à vous de jouer.

Quand elle se tourna vers le prince, elle vit le vieil homme squelettique et sursauta. Son visage hideux avait de quoi donner la nausée à n'importe qui. Il avait la peau du visage qui pendouillait sous l'effet de la pesanteur, se détachant de l'os. Elle eut l'estomac barbouillé. Elle devait garder son sang-froid. Combien de temps encore ce maudit poison pourrait-il bien faire effet ?

Kari inspira profondément et expira avec lenteur. Il était peut-être temps de se faire confiance pour faire des choses qui n'avaient rien à voir avec les chiffres et les énigmes. Elle avait toujours cru n'être bonne à rien en dehors de son travail. Peut-être que si elle y croyait et n'y pensait pas trop, elle découvrirait qu'elle pouvait réussir. À présent plus que jamais, elle avait besoin d'être créative.

Elle s'ouvrit à tout ce qui l'entourait – *la force*, pensa-t-elle en riant en son for intérieur. Mais elle ressentit quelque chose qu'elle n'avait jamais éprouvé.

Elle avait des fourmis dans le bout des doigts comme si l'énergie présente dans l'air vibrerait autour d'eux. Dans ses chaussures, ses pieds la picotaient comme s'ils absorbaient la vie qui émanait de la pierre sur laquelle elle se tenait. Elle ferma les yeux et entendit les insectes qui grouillaient dans le bois pourri ou détalait. Elle distingua des battements de cœur, tous ceux qui l'entouraient. Elle se concentra, percevant le bruit du sang qui circulait dans les corps.

Une sensation de calme l'envahit quand elle sentit l'amour inconditionnel que lui vouait l'homme devant elle. Dans les tunnels, elle avait été tellement prise par tout ce qui se passait qu'elle avait bloqué ses émotions et ses sentiments afin de laisser son cerveau fonctionner dans un environnement neutre. Mais à présent c'était différent. Son âme sœur, son amour éternel, lui envoyait ce qu'il pouvait pour l'aider. Avec lui, elle pourrait le faire. Pourrait faire n'importe quoi.

Elle se laissa traverser, se laissa porter pendant que son âme et son esprit s'affairaient.

— Tout l'intérêt, dit-elle, c'est de pousser l'esprit du loup à sortir du corps. Si c'est plus agréable à l'extérieur qu'à l'intérieur, il quittera volontairement le corps. Vous pigez ?

Bon Dieu ! elle l'espérait. Il ne desserra pas les lèvres.

— Vous parlez latin ? lui demanda-t-elle.

— Non, il était tombé en désuétude bien avant mon arrivée, répondit-il.

— Bien. (Kari s'agenouilla près de la tête de Bryon.) Je dois amorcer le processus. Attirer l'attention de l'esprit, si vous voyez ce que je veux dire.

Et zut ! Au regard noir de l'homme, elle mouilla sa culotte. Comme si elle ne faisait pas déjà sur elle. Elle respira encore profondément pour se remettre en contact avec cette vie, cette énergie qu'elle ressentait autour d'elle.

Elle posa une main sur le front de Bryon et l'autre sur son cœur. Elle débita à toute vitesse les locutions latines qu'elle connaissait grâce à des livres ou des films.

— *Carpe diem, anno domini, deus ex machina, e pluribus unum, S'agapo.*

Ce dernier signifiait « je t'aime » en grec, mais il l'ignorait. Avec un peu de chance.

Laissant retomber le menton sur sa poitrine, elle tenta de parler sans remuer les lèvres. Elle savait que le loup dans le corps l'entendrait même si elle chuchotait.

— Bon, loup. Arrache-le de là. Sinon, ça ne sera pas joli. Attends mon signal...

Une main se referma sur son épaule et l'écarta.

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda Goddard.

CHAPITRE 32

Kari leva les yeux vers l'homme qui se dressait au-dessus d'elle alors qu'elle était affalée sur le sol. À chacun de ses battements de cœur affolé, la douleur infligée à son épaule par la main décharnée qui appuyait sur son articulation la transperçait.

Elle devait se dépêcher de répondre à sa question.

— Comme vous avez refusé que j'invoque la force, j'ai dû prononcer une prière supplémentaire.

Elle souffla bruyamment avant de se mettre debout et de s'épousseter les mains. Par chance, elle gagna ainsi quelques minutes pour réfléchir. Le conte de bonne femme sur les chats qui tuaient les bébés lui revint à l'esprit. Comment ou pourquoi ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Elle suivait juste le courant.

— Il est prêt maintenant. Agenouillez-vous et penchez-vous au-dessus de son visage. Vous allez lui voler son souffle, et du même coup son loup.

— Lui voler son souffle ? répéta Goddard. Quel genre de balivernes est-ce... ?

Kari leva les mains.

— Je vous dis ce que je sais. C'est votre choix...

— Oui. Je m'en souviens. (Il se pencha au-dessus du visage de Bryon.) Comment est-ce que je lui vole son souffle ?

— Chaque fois qu'il expire, vous inspirez, vous aspirez l'air qu'il rejette en vous. Cela va faire émerger l'esprit du loup pour protéger sa forme humaine.

Par la grâce de Dieu, le démon goba son histoire. Si elle y comprenait quelque chose...

— Continuez. (Kari s'agenouilla de l'autre côté de Bryon.) Son corps devrait commencer à se transformer en loup alors que celui-ci accourt pour sauver sa moitié. C'est la dernière étape avant que le loup décroche.

Je vous en prie, faites que Bryon ou son loup soit conscient. S'il vous plaît. Quand rien ne se produisit, elle se racla la gorge.

— J'ai dit que le loup va se transformer...

Quand le bruit d'un os qui craquait déchira l'air, elle s'évanouit presque de soulagement. Le poison ne faisait plus effet. Il était temps !

— Continuez à respirer, Goddard. Ouvrez la gueule de l'animal et ne la lâchez pas. Le loup lutte contre vous. Vous devez le dominer. Maintenant !

Elle poussa le dos du loup. Rien ne se produisit.

— C'est le signal. Maintenant !

Alors que le prince levait les yeux vers elle, le loup souleva la tête au-dessus du sol et planta les dents dans le cou maigre du vieil homme. Le brisant sur le coup.

Une brume noire s'échappa de la bouche du prince et se dissipa dans l'air.

Tout s'était déroulé si vite que les gardes chantaient encore les paroles de la chanson de Lady Gaga qu'elle leur avait apprises quelques minutes plus tôt. Quand ils comprirent, les robes noires volèrent à travers la salle, les gardes les arrachant en un temps record. Des gardes toujours armés.

Kari se jeta devant le loup, espérant le protéger des balles.

— Attendez ! Arrêtez !

Au milieu de la confusion des hommes qui se précipitaient vers leur défunt prince, des hommes qui fuyaient et des robes qui s'enflammaient au contact des bougies, les gardes armés se dressèrent au-dessus d'elle alors qu'elle abritait de son mieux le loup derrière son corps. Un type costaud cria en montrant aux autres les feux qui s'allumaient un peu partout dans la salle.

— Femme...

Le chef la toisa d'un regard chargé d'une colère dure comme l'acier. Puis il baissa les yeux sur son corps. Elle avait les vêtements déchirés, en révélant plus qu'elle ne l'aurait jamais accepté. Des frissons la transpercèrent, et le loup grogna dans son dos.

— Écartez-vous de la bête et nous vous laisserons la vie sauve.

Le grand sourire qui lui fendait le visage révélait à n'importe quel imbécile qu'il mentait comme un arracheur de dents.

L'espace restreint ne tarda pas à se remplir de fumée. La gorge déjà sèche, Kari toussa dès les premières bouffées d'air vicié. Elle doutait sérieusement que ces cachots soient équipés d'un extincteur. Elle remonta le devant de sa chemise sur son nez. C'était un peu mieux. Mais pas assez. Les gardes les mirent de nouveau tous les deux en joue. Elle secoua la tête et toussa.

Le garde qui lui avait parlé fronça les sourcils.

— Comme vous voudrez, lança-t-il d'un ton hargneux.

Il leva son fusil, et elle ferma les yeux. Derrière elle, le loup avait lâché le corps du prince et s'élançait sur les hommes alignés devant elle.

Deux coups partirent. Elle attendit la brûlure que procurait certainement une blessure par balle. Le silence se fit aussitôt dans la salle, rompu seulement par les craquements et les petits bruits secs des feux et le bruit sourd de deux corps tombant au sol. Elle trouva deux corps sombres dans l'air enfumé couchés sur le ventre. Les autres étaient tournés et regardaient fixement l'escalier.

Des hommes en tenue de camouflage armés de fusils déferlèrent sur les marches. Ils crièrent des mots dans la langue du pays et les gardes levèrent les mains et tombèrent à genoux. Ce devaient être les renforts, pas vrai ? Quand Sheldon apparut sur les marches, les larmes lui montèrent aux yeux. En partie de soulagement, en partie à cause de la fumée âcre.

Ils étaient sauvés.

Il l'aperçut avec le loup de Bryon et se dirigea vers eux. Elle le prit dans ses bras de reconnaissance puis toussa contre son torse. Elle bafouilla des excuses. Un grondement s'éleva derrière elle. Elle rit à travers ses larmes et se baissa pour serrer son âme sœur dans ses bras.

— On est vivants. Tu nous as sauvés, mon amour.

Elle lui déposa un baiser sur l'oreille. Il commença sa transformation et elle s'assit, prenant alors conscience qu'il était nu et se tournant vers Sheldon. C'était terriblement gênant.

Sous sa forme humaine, Bryon donna une accolade virile à Sheldon. Il beugla pour se faire entendre par-dessus le tumulte.

— Partons d'ici.

Mais c'était trop tard pour elle. À chaque toux sèche, elle avalait plus de fumée. Sa gorge irritée et brûlée enfla, la privant d'air. Elle eut le cœur qui se mit à battre à tout rompre. Elle se griffa la gorge des mains. Obligeant ses poumons à se dilater, elle aspira de l'air chaud, aggravant son état.

L'instant suivant, on la souleva et la porta en haut des marches ; elle passa la porte devant laquelle plusieurs véhicules militaires étaient garés tandis que les lieux grouillaient d'hommes.

Elle lutta pour avaler une bouffée d'air frais à présent qu'elle était enfin à la lumière du soleil. Elle ne considérerait plus jamais le soleil comme allant de soi.

Sa toux se fit si caverneuse que son estomac se retourna. Elle s'arracha aux bras de Bryon, tomba à genoux et vomit le peu de nourriture qu'elle avait dans le ventre. Sa gorge se détendit et de l'air se glissa jusque dans ses poumons, mais sa poitrine continuait à la brûler à l'intérieur. On lui tendit de l'eau dans un gobelet d'étain, et elle en prit une gorgée pour se rincer la bouche, puis but ce qui restait jusqu'à ce qu'une quinte de toux soudaine lui fasse tout recracher.

Bryon la souleva dans ses bras et la porta jusqu'à une voiture. Il s'installa avec elle sur la banquette arrière alors que Sheldon conduisait. Après quelques haut-le-cœur supplémentaires, ses poumons et sa gorge commencèrent à aller mieux. Elle s'effondra contre son âme sœur, soudain épuisée par l'adrénaline qui quittait ses veines.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Sheldon nous conduit à l'aéroport. Par avion, nous serons à la base américaine du Liechtenstein dans trente minutes. Ils sont équipés pour soigner notre déshydratation et s'assurer que tes poumons vont bien. Je n'aime pas le bruit qui monte de ta poitrine.

— Je me sens beaucoup mieux. Nous n'avons pas besoin d'aller à la base. Ça n'en vaut vraiment pas la peine.

Bryon se renfrogna. Il était en colère.

— Ne crois pas un instant que je ne sais pas prendre soin de mon âme sœur, demoiselle. Tu vas aller dans un hôpital militaire où je suis certain qu'on ne tentera pas de te tuer dans ton sommeil.

Elle appuya la tête contre la banquette et soupira, ce qui lui provoqua une petite quinte de toux sèche.

— Très bien.

Mais elle se sentait vraiment mieux. Tout ce qu'elle voulait, c'était de l'eau garantie sans poison, sinon un verre de limonade rafraîchissante serait super.

Elle remarqua qu'il n'était pas nu.

— Où as-tu trouvé ces fringues ?

— Sheldon a mis vos valises dans le coffre. Ce sont les siennes.

Elle hocha la tête et toussa.

— Tu lui as parlé de l'entrepôt ?

— Un peu, dit Bryon. Suffisamment pour qu'il y envoie ses hommes.

Kari se redressa brusquement sur son siège. Sauver les femmes torturées par les trafiquants était plus important que sa maudite toux.

— Sheldon, combien d'hommes as-tu ici ? s'enquit-elle.

— La moitié de la base vers laquelle je vous dirige, répondit-il.

Elle sentit un autre accès de toux menacer. Elle fit signe à Bryon d'informer Sheldon. Si les hommes de Sheldon encerclaient l'entrepôt, ils pourraient s'occuper des criminels et libérer les femmes. Sheldon sortit son téléphone de sa poche et passa un coup de fil. Elle espérait que c'était pour obtenir plus d'hommes. Il n'y aurait jamais assez d'hommes. Elle s'esclaffa presque. Mais ce n'était plus vrai pour elle. Elle en aurait bien assez avec un seul.

Elle eut mal au cœur pour celles qui avaient déjà quitté l'entrepôt avant qu'elle ait pu les aider. Elle se rappelait l'une des filles qu'on avait poussées dans la fourgonnette alors que Kari était escortée vers la leur. La femme aux magnifiques cheveux sombres flottants et aux grands yeux. Il y avait quelque chose chez elle qui avait attiré son attention. Elle comprenait que n'importe

quel homme puisse désirer une femme comme elle.

Pendant ce temps, Bryon relata à Sheldon ce qui s'était passé ces dernières vingt heures. Était-ce cela ? Elle avait l'impression qu'il s'était écoulé des jours. Mais elle avait une question qui ne pouvait pas attendre.

— Sheldon, comment nous as-tu trouvés dans le château ?

— Le voyant de ton traceur GPS est soudain apparu sur l'écran radar. On l'a suivi, dit-il.

Elle regarda son poignet. Elle portait encore une partie des bijoux fantaisie de son précédent déguisement.

— Alors pourquoi n'es-tu pas intervenu plus tôt ?

— Nous étions sous terre, dit Bryon. Malheureusement, le GPS du bracelet ne fonctionne pas dans ce genre d'endroit. Dès que nous sommes sortis, ils ont reçu son signal.

Non que cela ait la moindre importance, mais elle aurait aimé le savoir dès le départ. Elle se frappa le front de la main. Bon Dieu ! elle voulait rentrer chez elle. Voulait se plonger dans un jacuzzi profond avec une eau bouillonnante. Et avec Bryon en face d'elle nue dans toute sa gloire. Hmm... les trucs qu'elle avait envie de faire à cet homme !

— Hé, lança Sheldon depuis le siège du conducteur, garde cette odeur pour toi. Nous ne voulons pas de ce genre de pensée dans une voiture avec un type qui n'a toujours pas trouvé son âme sœur.

Il lui adressa un sourire avec des yeux tristes dans le rétroviseur. Elle eut le cœur brisé pour lui. Elle se rappelait à quel point il désirait avoir une âme sœur et une famille. Il ferait un papa et un mari super avec la bonne femme. Elle pria qu'il la trouve vite.

Elle jeta un coup d'œil à son âme sœur. Ce dernier jour avait été incroyable. Alors qu'elle se sentait seule, elle était devenue la personne la plus heureuse du monde grâce à un homme merveilleux. Et dans les yeux de Bryon brillait exactement ce qu'elle ressentait : un désir dévergondé.

La voiture ralentit.

— Sauvé par l'aéroport, grommela Sheldon. Dieu merci nous sommes arrivés. J'allais descendre de voiture si les odeurs devenaient encore plus fortes, là derrière.

Bryon s'esclaffa.

— Attends un peu de trouver la tienne. Tu verras.

CHAPITRE 33

Bryon fut bien content quand ils arrivèrent dans l'allée de l'aérodrome privé et se garèrent vers le fond dans le dépose-minute. Son âme sœur avait besoin de soins médicaux, et il veillerait à ce qu'elle y ait accès.

Quand ils descendirent de voiture, un avion était posé sur le tarmac pas très loin avec les moteurs qui tournaient. Un agent de piste était en train d'en fermer la porte. Si tout allait bien, il serait très vite dans leur propre avion avec son âme sœur. Il était aussi fatigué qu'elle.

Ils entrèrent dans le petit bâtiment qui abritait les bureaux et entendit une personne très en colère crier après l'homme qui se tenait derrière le comptoir. Quand la porte se referma derrière leur trio, l'homme qui hurlait se tourna vers eux pour les regarder. Il saisit vivement des papiers sur le comptoir et sortit d'un air furieux.

Sheldon serra la main de l'homme de l'autre côté du bureau d'accueil. Ils semblaient se connaître. Rien d'étonnant étant donné que la moitié de la base militaire la plus proche venait juste de débarquer sous l'autorité de Sheldon. Bryon chercha du regard son âme sœur qui n'était plus à son côté.

Elle regardait par la fenêtre l'agent de piste qui éloignait l'escalier mobile de la porte de l'avion sur le départ. Une fourgonnette blanche avec un logo commercial passa sur l'allée. Constatant qu'elle ne risquait rien, il s'intéressa à la conversation entre Sheldon et l'employé.

Soudain, Kari se retourna et montra du doigt la fourgonnette qui attendait pour s'engager dans la rue.

— Où sont les personnes qui se trouvaient dans cette fourgonnette ? braila-t-elle.

Les deux autres hommes et lui regardèrent dans la direction qu'elle indiquait.

— L'homme qui criait à votre arrivée, dit l'employé. Nous avons problème avec avion et retard deux ou trois heures. Il est furieux que nous ne lui rendions pas son argent.

— Et les passagers de la fourgonnette ? insista-t-elle. Où sont-ils ?

Il montra de la tête l'avion qui s'éloignait de la zone d'embarquement.

— Ils sont tous dans avion. Essentiellement des femmes. Deux hommes.

Son âme sœur se précipita vers lui, mais elle regardait Sheldon, la panique et la peur se lisant dans ses yeux.

— Donne-moi la clé de la voiture.

Sheldon fouilla ses poches, stupéfait par sa demande soudaine.

— Quoi ? Pourquoi ?

Sheldon sortit la clé de sa poche et elle la lui arracha des doigts.

— Je t'expliquerai plus tard.

Elle courut vers la porte.

— Sois prudente. C'est une location, lui lança-t-il.

Bryon regarda la porte se refermer puis se tourna vers Sheldon.

— Elle veut sortir les valises ? (Il se précipita vers la porte.) Elle n'a pas à le faire. Je vais m'en occuper.

Se ruant par la porte, les hommes virent la voiture de location s'éloigner en trombe... derrière

l'avion. Bryon enfonça les mains dans ses poches.

— Ai-je mentionné qu'elle pourrait avoir un grain ?

Deux employés surgirent en courant du hangar pour avions et des bureaux, les yeux rivés sur la voiture qui traversait à présent la première piste d'atterrissage. Ils étaient aussi interloqués que lui. Bryon donna une tape sur la poitrine de son collègue et se précipita vers les employés. Il cria pour savoir s'ils avaient la clé du pick-up de l'aérodrome garé sur le parking. L'un des hommes le rejoignit au pas de course, sortant un plip de sa poche qu'il dirigea vers le véhicule. Ils sautèrent dans le pick-up et se lancèrent à la poursuite de son âme sœur.

L'homme demanda ce qui se passait. Lui et Sheldon haussèrent les épaules, même s'il avait sa petite idée. Ils regardèrent la jeune femme foncer à travers le terre-plein entre les pistes d'atterrissage. Un petit fossé courait au milieu de la zone herbeuse. L'avait-elle vu ? La voiture de location piqua du nez et heurta le talus en remontant. Le pare-chocs avant se décrocha et roula sur le côté. La réponse devait donc être « non, elle ne l'avait pas vu ». Sheldon gémit.

L'avion ralentit sur la voie de circulation du fond et tourna sur la piste d'envol.

L'employé qui conduisait le pick-up portait un casque avec des voix qui hurlaient dans les écouteurs. Bryon le lui ôta pour le glisser sur sa propre tête. Le micro avançait sur le côté jusqu'à sa bouche.

— Écoutez, les gars. C'est l'agent Bryon Day du gouvernement des États-Unis.

Voilà qui ferma le clapet à tout le monde sur la ligne.

— Nous avons besoin de votre aide. Une folle en cavale conduit la voiture qui vient juste de s'arrêter au milieu de la piste du fond. Elle est armée et très dangereuse. Je vous suggère de lui obéir sans discuter.

Sheldon lui donna une tape sur le bras.

— Qu'est-ce que tu fous ? chuchota-t-il.

Bryon le fit taire d'un geste.

— Nous avons la situation sous contrôle. Ne vous approchez pas d'elle. Restez loin d'elle. Je répète, gardez vos distances avec elle. Vous me recevez la tour ? termina Bryon.

— Je vous reçois, agent Day. Nous en informerons les pilotes dès qu'ils nous aviseront pour le départ.

C'était bizarre, ils auraient dû le faire au moment de quitter le tarmac.

— Vous voulez dire que les pilotes n'ont pas encore confirmé ? demanda Bryon.

— C'est correct, agent. Je suis sûr qu'ils vont répondre d'une seconde à l'autre maintenant.

La voix du contrôleur n'avait pas l'air très optimiste. Plutôt soucieuse. Il comprit pourquoi quand il jeta un coup d'œil à la piste et à l'avion. Kari s'était garée en travers de la piste sur laquelle le jet s'était arrêté. Pourquoi ne voulait-elle pas que l'avion décolle ?

L'avion avança. Oh putain ! Les pilotes n'étaient pas sérieux. Ils n'endommageraient pas que le train d'atterrissage s'ils tentaient de lui rouler dessus. Son âme sœur avait une idée en tête. Il savait que Kari ne manquait ni de courage ni de volonté. Elle ne bougerait pas d'un cheveu tant que les torts ne seraient pas redressés.

À son avis, l'avion devait transporter les femmes qui avaient été achetées à la vente organisée à l'arrière de l'entrepôt. Comment le savait-elle ? Il le lui demanderait plus tard.

L'avion continua à avancer. Au moins il était soulagé de la savoir à l'abri à l'intérieur de la voiture. Le jet devrait traverser la voiture pour l'atteindre. La portière s'ouvrit. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien faire à présent ? Il espérait qu'elle partait.

Devant ses yeux incrédules, elle sortit de voiture puis posa le pied sur le pare-chocs arrière et

se hissa sur le coffre. Ledit pare-chocs s'affaissait désormais d'un côté. Sheldon gémit encore. Depuis l'arrière de la voiture, elle grimpa sur le toit et mit les mains sur les hanches. Elle tendit le bras, la paume tournée vers l'avion. Oh purée ! si elle s'imaginait que c'était ça qui les empêcherait de décoller... Sheldon geignit encore.

L'avion ne ralentissait pas ; elle ne bougeait pas. Cela finirait mal pour l'un d'eux. Il poussa le conducteur du pick-up à accélérer. Dès qu'ils arriveraient au niveau de son âme sœur, il arracherait ses superbes fesses du toit et leur flanquerait une punition mémorable. Des scènes osées s'imposèrent à son esprit. Oh ! ce qu'ils s'amuseraient quand ils seraient rentrés chez eux. Déterminé à se concentrer sur la survie de son âme sœur, Bryon chassa ces images.

Le pick-up n'allant toujours pas assez vite, Bryon déplaça la jambe sur le côté et appuya sur le pied du conducteur posé sur le champignon. Le véhicule bondit en avant. Le conducteur écarquilla les yeux et s'agrippa au volant tout en gueulant contre Bryon. Il prononça des mots que Bryon n'avait jamais entendus.

Ils devaient rejoindre Kari avant l'avion, au cas où les pilotes seraient assez bêtes pour jeter l'avion contre elle. À la pensée de la perdre, son loup paniqua. Il sauta, voulant émerger pour courir auprès d'elle. Bryon lui rappela que le pick-up serait déjà au niveau de la jeune femme le temps qu'ils se transforment et en descendent. Une réponse qui ne plut pas à l'animal, mais il s'en contenterait pour le moment.

Le jet continuait à avancer. À quoi pensaient-ils, putain ? Leur véhicule plongea dans le fossé et ressortit brusquement de l'autre côté. Ils y étaient presque. Personne ne revenait sur sa position. Bon sang, Kari ! Il lui ferait payer le fait de lui avoir fichu une trouille de tous les diables. Quant aux modalités de ce paiement, il en déciderait plus tard.

Le jet fonçait sur la voiture garée sur la piste. Il pria pour que l'un d'eux se rende. Si possible tout de suite plutôt que plus tard. Le jet avait atteint une vitesse qui ne lui permettrait plus de ralentir à temps. Merde ! Comment allait-il la sauver ?

Le pick-up de l'aérodrome roula sur le béton au même moment où le pilote écrasa les freins. Des crissements stridents saturèrent l'air alors que la fumée qui sortait des pneus du jet et du pick-up flottait près des traces de dérapage sur le sol. De longues marques noires salissaient la piste pâle.

L'avion s'immobilisa à une trentaine de centimètres de la main tendue de Kari. Qu'il soit damné, elle l'avait arrêté. Elle avait des putains de superpouvoirs. Elle allait passer un mauvais quart d'heure.

Il sauta au bas du pick-up avec Sheldon. Dans son casque, il entendit la tour qui tentait de joindre les pilotes, mais ils ne répondaient toujours pas. Courant vers son âme sœur, il jeta un coup d'œil au cockpit. Un homme se tenait entre les pilotes, un pistolet à la main. Voilà qui expliquait pourquoi les pilotes ignoraient les demandes de la tour. Il lui sembla reconnaître l'homme armé. Bryon se dit qu'il l'avait peut-être vu dans la caverne un peu plus tôt.

Le trio dans le cockpit avait l'air de se disputer, l'homme armé agitant son pistolet. À travers le pare-brise, l'un des pilotes indiquait de la main Kari sur le capot de la voiture. Ce devait être grâce à lui que l'avion s'était arrêté ; pas des superpouvoirs de son âme sœur. Merci mon Dieu pour ces petits miracles.

Les deux agents parvinrent ensemble à la voiture sur laquelle était perchée Kari et Bryon tendit les bras vers elle. Sheldon se tenait les bras ballants, scrutant des yeux le véhicule.

— La voiture est une épave. Le patron ne va pas être content.

— Quoi ? dit Kari. C'est une location. Tu as une assurance, pas vrai ? Peu importe. J'ai besoin

de ton pistolet.

— Quoi ? Jamais de la...

Sheldon recula quand elle tendit la main.

— Sheldon, hurla-t-elle par-dessus le vacarme des moteurs du jet qui ralentissaient, il y a vingt femmes et enfants dans cet avion qui vont être vendus comme esclaves sexuels s'il quitte l'aéroport. Je ne le permettrai pas. Maintenant, donne-moi ton pistolet.

Sans piper mot, Sheldon lui remit l'arme. Elle se tourna vers les pilotes, l'arme braquée sur eux. Elle tira quatre coups, trouant le pare-brise, rendant l'avion trop dangereux pour voler. Il ne décollerait pas de si tôt. Quand les pilotes risquèrent un coup d'œil furtif par-dessus le tableau de bord, elle leur indiqua la zone d'embarquement et le bâtiment. Ils n'avaient pas le choix. Ils devaient faire demi-tour. Le type armé avait disparu.

Bryon sentit son cœur se gonfler de fierté devant ce que son âme sœur avait accompli. Elle avait risqué sa propre vie pour épargner à de parfaits inconnus une existence horrible. Elle avait le plus gros cœur qu'il avait jamais vu. Et elle était sienne.

CHAPITRE 34

Depuis le toit du véhicule de location, Kari contemplait l'avion arrêté devant elle. N'importe quelle personne normale serait tombée de peur dans les pommes. Merde ! Elle aurait dû s'affaler par terre, les genoux trop faibles pour la soutenir.

Mais ce n'était pas le cas.

Elle débordait d'énergie. Elle se sentait incroyablement forte, la conviction d'agir avec droiture lui donnant du courage, mais la privant de tout bon sens, jusqu'à se tenir devant un jet qui roulait sur une piste.

Mais vraiment, le jet ne pouvait que s'arrêter. Il n'aurait jamais pu décoller après être rentré dans une voiture. Le train d'atterrissage avant aurait été foutu. Les pilotes le savaient, et elle n'avait pas douté une seconde qu'ils se dégonfleraient. Ce jeu de la poule mouillée était terminé avant même d'avoir commencé.

Le pirate de l'air ignorait qu'elle avait été une véritable terreur à ce jeu quand elle était môme.

L'un des grands avait l'habitude de persécuter les plus jeunes. Par une froide journée, avant ses douze ans, elle était au bout de sa rue, avec son vélo. Billy la Fripouille s'en prenait à l'enfant de sa voisine. Elle lui avait crié de le laisser tranquille. Billy avait brusquement tourné la tête pour voir qui le hélait...

— *Ah, si ce n'est pas Kari la Terreur, qui fait peur à tout le monde avec son gros visage moche.*

Billy ricana. Ça avait été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Elle monta sur son vélo et pédala vers lui. Elle allait lui montrer qu'elle n'avait plus peur de lui.

Billy ramassa son vélo qui était couché dans le jardin de la voisine et lui barra la route.

— *Tu veux jouer au jeu de la poule mouillée, Kari la Terreur ? Finissons-en.*

Leurs regards se croisèrent et s'accrochèrent. Aucun d'eux ne cédant d'un pouce. Elle se dit qu'au pire ils se rentreraient dedans et récolteraient des bosses et quelques bleus. Elle pouvait vivre avec ça si Billy pouvait les laisser tranquilles.

Kari se pencha sur le guidon, son nouveau casque aérodynamique bien attaché. Quelques secondes avant la collision, elle lut la peur dans ses yeux. Quelqu'un lui tenait tête, au lieu de se recroqueviller dans un coin. Ça lui ferait les pieds.

Une seconde trop tard, Billy tourna sa roue avant et Kari le percuta de plein fouet. Son casque lui rentra dans le front, le mettant sur le carreau sur le coup. L'arrière du vélo de Kari se souleva, l'envoyant voler par-dessus les vélos et le cycliste devant elle. Elle retomba sur les fesses de l'autre côté de l'accident.

L'enfant de sa voisine courut vers elle, bouche bée, les yeux aussi gros que des ballons de basket.

— *Oh purée, Kari ! Tu as tué Billy.*

Le garçon saignait du nez et avait une égratignure sur la joue. Elle vit sa chemise se soulever et s'abaisser ; ce fut un soulagement.

— *Non, dit-elle. Je l'ai juste mis sur le carreau.*

L'enfant dévisagea tour à tour Kari et la petite brute vautrée sur un vélo tordu comme s'il

regardait un match de tennis.

— Waouh ! C'était génial. Tu n'as pas eu peur de lui. Tu es terrifiante. Tu lui as foutu une raclée. Faut que je le raconte à tout le monde.

Eh bien, elle avait eu peur, mais elle l'avait maîtrisé et fait ce qu'elle avait eu à faire pour protéger ceux qui lui étaient chers.

Et elle avait fait la même chose là, sauf qu'elle avait été confrontée à un jet.

Au final, Billy avait eu le bras cassé et n'avait plus eu le droit d'utiliser son vélo esquinté. Alors, contraint de se déplacer à pied, on ne l'avait plus beaucoup vu dans leur rue. Billy n'était pas fan de marche ou de tout ce qui exigeait un minimum d'effort.

Sa plus grosse blessure, elle se l'était faite quand elle avait trébuché contre le bord du trottoir et s'était écorché les genoux. Elle en avait l'habitude, pas de quoi fouetter un chat.

À présent c'était du haut d'une voiture au lieu d'un vélo qu'elle indiquait à la petite brute où aller : aux garages. Quand elle mit quatre balles dans le pare-brise, les pilotes s'empressèrent d'accéder à sa demande et firent demi-tour. Cet avion ne décollerait pas.

Alors que l'avion commençait à avancer dans la bonne direction, on l'arracha brusquement du toit de la voiture et on lui prit le pistolet des mains.

— Qu'est-ce que tu crois faire ? beugla Bryon.

Sheldon se joignit aux récriminations de sa chérie.

— Tirer sur un avion est un crime fédéral, tu sais.

— Heureusement qu'on est au Cloustien, alors, répliqua-t-elle alors que Bryon la serrait dans ses bras.

Sheldon bougonna et monta dans la voiture de location. Quand il se glissa sur le siège du conducteur, il se cogna les genoux sur la colonne de direction.

— Fais attention, j'ai avancé le siège. J'ai les jambes courtes, dit-elle.

Sheldon eut l'air de grommeler entre ses dents, pourtant elle entendit chacun de ses mots. Une pensée la frappa.

— Bryon, quand tu m'as mordue, tu as dit que c'était pour me revendiquer comme tienne à tout jamais.

Il acquiesça et l'embrassa sur la tête.

— Oui, et maintenant je vais te tuer pour ta jolie prouesse, dit-il.

Elle roula des yeux.

— Ouais c'est ça, mais écoute. En me mordant as-tu fait autre chose que me revendiquer ? s'enquit-elle.

Il arqua les sourcils bien haut.

— Tu vas me mettre sur le dos ton brusque accès de folie et ton affrontement avec un avion ?

Elle soupira bruyamment.

— Non. Retournons sur le tarmac et arrêtons ces types.

Pendant le trajet vers le bâtiment principal, elle songea à la tournure soudaine et spectaculaire qu'avaient prise ses pensées, sa confiance en elle et ses aptitudes physiques. Bryon n'avait pas juste fait d'elle son âme sœur, il lui avait permis d'être une meilleure personne. Elle se demanda si elle serait capable de se transformer. Elle devrait lui poser la question quand ils seraient seuls.

L'avion s'immobilisa au même endroit où il était quand elle était arrivée avec les garçons. L'homme qui conduisait le pick-up de l'aérodrome à bord duquel ils se trouvaient se gara à côté du hangar en métal qui abritait les jets. Bryon se couvrit l'oreille de la main, rapprochant l'écouteur de sa tête.

— Bon sang ! Ça craint, dit-il.

— Quoi ?

L'avion avait coupé les moteurs et on poussait l'escalier mobile vers sa porte. Qu'est-ce qui pourrait bien mal tourner ? Ils les tenaient.

— C'est ce que je craignais, dit-il. Le pirate de l'air menace de tuer les femmes si on ne leur fournit pas un autre jet pour décoller.

— Quoi ?

Elle avait envie de se botter les fesses. Pourquoi n'y avait-elle pas pensé avant ? Euh... Peut-être parce qu'après avoir été privée d'eau et de nourriture, avoir vomi, affronté un démon, résolu des énigmes pour sauver leurs vies et s'être transformée en super humaine, elle était un peu fatiguée.

Elle se prit la tête entre les mains et gémit. Ce n'était pas comme ça que ça se déroulait dans le film qu'elle s'était fait dans sa tête. C'était censé être une fin à la ils-se-marièrent-et-eurent-beaucoup-d'enfants – une fin heureuse, quoi. Les méchants auraient été arrêtés, les otages libérés et l'héroïne repartaient avec le gars.

Sheldon frappa à la vitre passager du pick-up, lui filant une peur bleue. À en juger par sa mine renfrognée, il avait appris la nouvelle, lui aussi. Bryon ouvrit la portière.

— Tu as entendu, lui lança son âme sœur.

— Ouais, l'un des gérants m'a dit qu'il devait préparer l'autre avion. Ils accèdent aux demandes des trafiquants.

— Non ! s'écria-t-elle. Ils ne peuvent pas faire ça. Ne voient-ils pas que ces femmes sont déjà en danger ?

— Je doute qu'ils soient au courant pour le réseau criminel, répondit Sheldon. À en juger par la désinvolture de l'employé qui nous a annoncé qu'elles étaient dans l'avion, qu'un groupe de femmes embarque ensemble est tout ce qu'il y a de plus normal.

Son cœur se serra. Tant d'autres femmes et enfants priaient quelque part pour qu'on les trouve et les libère. Ou souhaitaient simplement mourir pour mettre un terme à leurs souffrances. Bryon passa un bras autour d'elle et l'attira plus près de lui.

— Hé ! Tu as fait tout ce que tu as pu pour aider ces personnes. Je n'ai pas encore eu de nouvelles du commandant militaire, mais il devrait faire encercler l'entrepôt et arrêter les hommes impliqués. Tu as sauvé des centaines de personnes rien que là.

Elle leva les yeux de ses mains.

— Nous les avons sauvées. Je ne serais jamais passée à travers ce satané mur si tu ne m'avais pas tirée. Au fait, avec tout ce qu'on a marché sans presque rien manger, je crois que j'ai perdu près de cinq kilos.

— Ce n'est pas bien grave. Nous te les ferons reprendre en un rien de temps et je pourrai te baiser, te sucer et te lécher de partout.

Ce programme lui allait. Ils devaient rentrer chez eux dare-dare.

— Bon, les amoureux. (Sheldon était toujours à côté du pick-up.) Ça devient un peu trop chaud pour moi. On a encore un problème à régler avant que vous filiez tous les deux pour copuler comme des lapins. (Sheldon soupira.) On n'a pas besoin d'avoir vingt femmes mortes sur les bras.

Pendant qu'elle tenait des propos coquins avec son nouvel amant, son cerveau travaillait à l'arrière-plan. Désormais, elle se faisait confiance pour trouver des solutions même là où il n'était pas question de chiffres. Elle s'autorisa à se détendre et laissa les deux hémisphères de

son cerveau tourner et faire leur truc. Si seulement elle s'y était prise ainsi dans le piège de l'eau et des gravillons, ils s'en seraient peut-être sortis bien plus vite.

— Non, nous n'avons pas besoin de morts, dit-elle. Sheldon, de quelle couleur est ton loup ?

— Je suis entièrement noir. Pourquoi ?

— J'ai un plan.

CHAPITRE 35

Bryon savait que son âme sœur était un vrai génie et elle avait peut-être un grain, mais c'était un super plan. Tant que Sheldon et lui ne faisaient pas tout foirer. Tant de choses pouvaient mal tourner. L'équipe de l'aéroport privé travaillait d'arrache-pied pour préparer un autre avion pour les trafiquants et leur butin. Tout ce que Sheldon et lui avaient à faire, c'était rester couché et faire les beaux.

Enfin, aussi beau qu'un loup pouvait l'être avec des écharpes aux couleurs éclatantes nouées autour du cou, des pattes et de la queue. Il était bien content que personne d'autre ne le verrait jamais affublé comme ça. Son loup était de méchante humeur, là.

Il était couché dans le couloir de l'avion entre le cockpit et la cabine principale, attendant que les choses sérieuses commencent. Sheldon était caché à l'arrière dans une kitchenette sombre à côté des toilettes.

Il entendit qu'on montait les marches qui menaient à l'entrée principale de l'avion. Un homme, à en croire l'odeur. Armé. Putain ! L'un des trafiquants. Le type qui apparut était vêtu d'un costume onéreux. Il devait s'être baigné dans une eau de toilette exotique. Le parfum était fort au point de donner des haut-le-cœur à un loup. Le type baissa les yeux sur lui.

— Il y a un putain de chien ici ! Putain de merde !

Américain ? Ces enfoirés étaient du même pays que lui. Son loup voulait bondir et arracher la gorge du type. Bryon dut lui rappeler qu'il en aurait l'occasion plus tard.

Le pilote se retourna.

— Il est à moi. Il est dressé. Vous ne vous apercevrez même pas de sa présence.

Bryon fit les yeux doux à l'homme et remua sa queue ornée de nœuds. Les humains n'y résistaient pas.

— Ouais, d'accord. Il n'a pas l'air dangereux. Plutôt mignon, s'il n'était pas couvert de tous ces maudits nœuds et tout.

Une voix à l'extérieur de l'avion se fit entendre.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans, Heady ? L'avion est sûr ou pas ?

Il beugla par la porte.

— Accorde-moi une seconde pour vérifier le fond.

C'était le moment du ça-passe-ou-ça-casse. Si ce type, Heady, voyait Sheldon qui se cachait à l'arrière, ils étaient foutus. Ils avaient laissé la porte des toilettes ouvertes avec la lumière allumée pour détourner l'attention de l'affreux de la kitchenette sombre. Bryon retint son souffle. *Je vous en prie, faites que ça marche. Je vous en prie, faites que ça marche. Je vous en...*

L'homme jeta un coup d'œil aux toilettes, en claqua la porte et effleura des yeux la zone au-dessus du corps de Sheldon, sans regarder sous les plans de travail. Merci les dieux pour ces petits miracles. Le type se retourna alors et longea le couloir.

— C'est bon. Fais-les monter, hurla-t-il par la porte.

Des pas lourds se rapprochèrent de lui.

Pour que le plan fonctionne, l'un des hommes devait se tenir à l'arrière de l'avion, de préférence dos aux toilettes pour que Sheldon puisse lui sauter dessus et l'éliminer. Mais

l'homme était à l'avant et poussait les femmes et les enfants dans le couloir.

— Installez-vous tout au fond, dit-il.

Une à une, il poussait chaque personne, les traitant comme des animaux. Donnant à certaines une tape à la tête ou au visage.

Une petite voix s'éleva vers l'arrière.

— Monsieur Heady, la porte des toilettes ne s'ouvre pas.

— Assieds-toi, petite. Tu peux te retenir, grogna-t-il.

— S'il vous plaît, monsieur Heady. Je ne veux pas souiller l'avion.

L'homme maugréa contre les saletés de gamins qui empestaient la pisse et la merde jusqu'aux États-Unis.

— Pour l'amour du ciel, petite ! Retiens-toi.

Il se fraya un passage à travers la ligne de femmes qui s'installaient, les bousculant. C'était peut-être bon. Il serait à l'arrière de l'avion pour que le loup de Sheldon lui règle son compte. Mais l'homme avait son pistolet à la main. Si un coup partait alors que Sheldon lui tombait dessus, quelqu'un pourrait être blessé. La gamine recula dans la kitchenette sombre pour que Heady puisse accéder à la porte des toilettes. Oh merde ! À présent Sheldon était coincé. Il n'oserait pas faire courir le moindre risque à l'enfant. Il attendrait une autre occasion. Et les derniers passagers grimpaient les marches.

L'étroite porte des toilettes s'ouvrit. Heady se retourna et la fillette s'y enferma. Une ombre noire traversa le couloir comme une flèche et l'homme fut au sol, les dents du loup de Sheldon étroitement serrées autour du cou. Une rapide torsion du museau lui brisa le cou et l'homme cessa de se débattre. Il n'avait même pas pu commencer, tout était allé si vite.

Certaines des femmes poussèrent de petits cris et s'écroulèrent dans les sièges les plus proches pour se cacher en partie, mais personne ne hurla. Une femme aux cheveux sombres flottants et aux grands yeux sortit dans le couloir, faisant taire tout le monde. Bryon sut immédiatement qu'elle ne manquait ni de cœur ni de courage. Ce n'était pas une victime.

Sheldon agrippa la jambe de pantalon du défunt Heady et tenta de le tirer en arrière. Inutile de le préciser, les dents n'étaient pas le meilleur choix pour cette tâche, n'arrêtant pas de glisser. La femme souleva l'autre jambe et recula péniblement dans le tréfonds sombre de l'avion. La première phase du plan était remplie. C'était à lui de jouer à présent.

Le second type grimpait les marches à reculons, tenant une femme devant lui comme un bouclier. Putain de lâche ! il ne valait pas mieux que de la fiente de poulet sous la semelle d'une chaussure. Mais ça lui mettait bel et bien des bâtons dans les roues. S'il l'attaquait comme prévu, la fille derrière laquelle s'abritait le connard pourrait être gravement blessée. L'homme recula, poussa la fille et se pencha en avant pour attraper la porte.

Bryon bondit sur l'humain et s'agrippa à lui. Ils heurtèrent la porte, qui se rouvrit, et dégringolèrent dans l'escalier raide. Il le regretterait probablement le lendemain matin quand il tenterait de sortir du lit. Il se faisait trop vieux pour ce genre d'acrobatie. Les jeunes étaient censés se charger de tout ce qui était physique.

Son loup et l'affreux retombèrent sur le sol dans un bruit sourd. En un éclair, il était à quatre pattes, les mâchoires étroitement refermées autour du cou maigre du trafiquant. Des militaires du groupe de Sheldon surgirent de derrière des voitures garées et la porte des bureaux, prêts à faire feu. Un homme et une femme grimpèrent les marches de l'avion au pas de course. Bien. En un rien de temps, l'homme fut menotté et traîné au loin. Il espérait qu'ils l'enfermeraient pour le reste de sa vie.

Le parfum de son seul et unique amour lui chatouilla les narines. Elle était tout près.

— Bryon. (Elle enroula les bras autour de son cou poilu.) J'ai été à deux doigts de paniquer quand le type a gravi l'escalier en tenant la fille. J'étais sûre que tu ne pourrais pas lui sauter dessus.

Elle s'écarta et l'ébouriffa entre les oreilles. C'était trop bon.

— Tes vêtements sont là-bas.

Il suivit cette superbe femme, reluquant son déhanchement sublime à chaque pas. Il avait hâte de la baiser. Il dut écarter ces pensées de son esprit. Se métamorphoser en ayant la trique n'était pas du goût de tout le monde.

— Où est Sheldon ? Pourquoi n'est-il pas encore sorti de l'avion ? demanda Kari.

Bonne question. Où était-il ? Il se transforma et enfila en vitesse son pantalon puis sa chemise. Il voulait aller voir son co-agent. S'assurer qu'il allait bien.

Sheldon apparut en haut de l'escalier. Il tenait dans ses bras la belle femme qui l'avait aidé à éloigner le cadavre du couloir. Sheldon et la femme descendirent avec lenteur. Chose étrange, il ne trébucha pas ; pourtant, il ne la quitta pas un instant des yeux. C'était quoi ce bordel ?

Bryon prit la main de son âme sœur et se précipita vers le couple. Sheldon s'arrêta et posa la femme sur ses pieds avec douceur. Il passa un bras autour de ses épaules délicates.

— Bryon, Kari, je vous présente Elna. C'est mon âme sœur.

ÉPILOGUE

Kari posa sa tasse de chocolat chaud sur le plateau d'argent au bord du jacuzzi dans lequel elle était assise avec Bryon. Des bulles parfumées moussaient autour d'eux. Depuis le sommet de leur montagne, ils avaient vue sur une vallée majestueuse couverte d'un manteau blanc scintillant.

Elle se carra de nouveau dans la baignoire, posant la main sur son ventre. On ne devinait rien encore, étant donné qu'elle avait déjà des formes généreuses avant de tomber enceinte. Mais bientôt, il ne ferait plus aucun doute qu'elle portait un bébé. Leur petit grandissait en elle et elle avait hâte de le rencontrer. D'après Bryon, c'était un garçon, ce qui le rendait fier comme un paon. C'était trop mignon.

À l'extérieur de la cabane qu'ils louaient, la tempête charria encore une trentaine de centimètres de neige devant leur porte. Cela ne lui posait aucun problème. Personne ne les dérangerait pendant au moins un jour. C'était le troisième jour de leur escapade, qui devait en durer dix. Ses premières vraies vacances, et son patron avait plaisanté en lui disant de ne pas en faire une habitude. Son bureau lui manquerait un peu. Mais elle aimait le nouveau contrat qu'elle avait signé avec le FBI.

Quand ils auraient besoin d'elle pour décoder, elle viendrait au bureau ou ils viendraient à elle. Si l'occasion se présentait, elle partirait en mission secrète avec son âme sœur ex-agent ALFA pour rassembler des renseignements. Mais ils comptaient limiter autant que possible ce genre d'opération. Elle avait mieux à faire avec sa nouvelle âme sœur.

Bryon regarda son portable. C'était l'heure de leur rendez-vous téléphonique avec le directeur d'ALFA. Normalement, elle n'aurait pas vu d'un très bon œil le fait de mélanger travail et plaisir, mais vu que cet appel était prévu, ce n'était pas un souci.

Quand la musique d'*Indiana Jones* retentit, Bryon passa le doigt sur l'écran.

— Patron, comment ça va ce soir ? demanda-t-il.

— Probablement pas aussi bien que vous, répliqua Tumbel.

Bryon lui prit la main.

— Bien vu, patron.

— Alors, ne perdons pas de temps, tous les deux.

Ils entendirent un bruit de papiers qu'on remuait du côté du directeur.

— À en croire des ouvriers du Cloustien, le prince Goddard a indiqué précisément où il voulait qu'on construise le palais et l'entrepôt. On a découvert des cartes souterraines vieilles de cinquante ans au palais. Ainsi qu'une carte incomplète du réseau de tunnels.

— Salut Josh, c'est Kari. Qu'ont-ils trouvé concernant les œuvres d'art du palais ?

— Tu vas adorer, dit-il. La plupart des pièces étaient des trésors qui avaient disparu ou avaient été volés pendant la Seconde Guerre mondiale.

Kari sourit.

— Je m'en doutais. Elles étaient toutes beaucoup trop exceptionnelles pour être réunies au même endroit, et encore moins au domicile d'un particulier.

— Et les nazis entreposaient leur butin dans la caverne où le réseau de trafiquants s'était

installé, ajouta le directeur. Une *oma* qui « connaît » l'histoire raconte que l'un des ancêtres du roi a découvert la caverne par accident alors qu'il exploitait une mine de pierres précieuses.

— Dans ce cas, commença Kari, ce serait Alheim qui l'aurait découverte. Il a probablement fait ériger le bâtiment, qui allait devenir l'entrepôt, pour la cacher et enlever furtivement le trésor petit à petit.

— Ensuite, renchérit Bryon, c'est devenu l'endroit idéal pour faire entrer et sortir clandestinement des trafiquants. Le tout au nez et à la barbe de tous.

— Un groupe de spécialistes de l'art internationaux s'active pour rendre les pièces à leurs propriétaires légitimes, dit Tumbel. Ceux qui sont en vie du moins. Je parie que l'essentiel de la collection ira dans des musées européens.

— Josh, dit Kari, quelqu'un sait-il quelque chose sur la grotte avec les fruits secs et toute la nourriture ?

— À vrai dire, c'est le premier mystère qui a été résolu. Les habitants ont été heureux de nous fournir la réponse, annonça Tumbel. Ils étaient au courant depuis un moment pour le trafic, mais ils se refusaient à agir contre leur prince. Alors quand ils le pouvaient, ils sauvaient des femmes et les cachaient dans les tunnels jusqu'à ce qu'elles puissent partir en toute sécurité. Faut croire que tout le monde était dans le secret à part le prince.

— Quelles seront les suites judiciaires pour les trafiquants qui ont été appréhendés dans la caverne derrière l'entrepôt ? demanda Bryon.

— Le Liechtenstein s'occupe du processus d'extradition. Il me semble qu'on m'a dit que son monarque était un cousin éloigné du prince Goddard « porté disparu » ou qu'il avait des liens familiaux avec lui. Je suis sûr qu'on entendra parler de la plupart de ces procès dans les journaux. Vous avez fait beaucoup tous les deux pour le monde.

— Mais non, protesta Kari, on a juste fait notre boulot.

Tumbel trouva ça extraordinairement amusant à en juger par le rire qui leur parvint à travers le haut-parleur du portable. C'était assez drôle dans la mesure où ce qu'elle avait fait était à des lieux de la description de son job de « petite amie ».

— Vous avez eu des nouvelles de Sheldon et d'Elna récemment ? leur demanda Tumbel.

— Pas un mot, dit Bryon. Je suis sûr qu'ils savourent leur plage privée sur une île autant que nous notre cabane isolée.

Tumbel soupira.

— Je n'en doute pas non plus. J'ai hâte de trouver mon âme sœur à mon tour.

— Va falloir mettre un peu le nez dehors, Tumbel. À moins que ton âme sœur soit livreuse de pizza, tu ne vas pas la rencontrer dans ton bureau.

— Ouais, je comprends. Je vais devoir attendre votre retour à tous les deux avant de pouvoir espérer que ça bouge. On a tout un nouveau groupe qui a besoin d'être formé. Oh ! j'en profite tant que je vous ai sous la main. L'ALFA va recevoir une plaque apposée sur le nouvel immeuble du renseignement national en consécration de ses nombreuses années de services, bla-bla-bla.

— Vraiment ? s'étonna Bryon. Mais on est une organisation secrète.

— L'agence n'a trop rien de secret ici. Toutes les huiles savent qu'on existe. Le secret entoure nos agents. Sur le papier, on a l'air d'une agence de renseignements normale. Là où je veux en venir, c'est que toi et Kari devrez être présents à la cérémonie d'inauguration. Tenue de soirée recommandée.

— Si tu le dis, chef, répondit Bryon.

Il était prêt à mettre fin à la conversation pour pouvoir se consacrer de nouveau à son âme sœur.

— Bon, je dois y aller, dit le directeur Tumbel. J'ai des trucs à faire avant de rentrer chez moi. Je vous verrai à votre retour. Et, Kari, vois un peu si tu n'envisagerais pas de te former pour nous rejoindre. Je détesterais perdre Bryon parce que je n'ai pas essayé de flagorner son âme sœur.

— Ouais, ouais, on a pigé. À plus, chef.

Bryon tapa la touche de fin d'appel sur le téléphone.

— En parlant de trucs à faire, dit-il, ses yeux se remplissant de désir, j'ai une petite âme sœur qui a besoin qu'on s'occupe d'elle.

Kari éclata de rire.

— Alors tu vas t'occuper de moi ?

— Et pas qu'un peu, oui. (Il se leva et sortit du jacuzzi.) Comment pourrais-je sinon commencer à m'entraîner pour le bébé numéro deux ?

Elle secoua la tête en gloussant.

— On devrait peut-être attendre la naissance du premier ?

— Hors de question ! On doit être prêts. Et je vais adorer voir de combien de façons je peux te faire gémir et hurler. Tu n'auras qu'à t'asseoir, te détendre et profiter du spectacle.

Il la souleva hors de l'eau bouillonnante.

— J'espère que ce sera mieux que ton premier spectacle. Il était torride, mais tu étais un peu à l'ouest, ayant été drogué et tout.

Il attrapa une serviette sur le sèche-serviette et en enveloppa le corps de la jeune femme, puis en prit une seconde et lui tapota les cheveux.

— Oh, ne t'inquiète donc pas ! J'ai vu une bande-annonce à la télé pour un groupe d'Australiens qui en connaissent un rayon pour ce qui est de divertir les femmes. Je prends des leçons. Ma première représentation aura lieu ce soir dans l'autre pièce. Je t'ai réservé une place au premier rang.

— Tout cela me semble parfait.

En avant-première
Découvrez sans attendre un extrait du prochain tome :

Josh

A.L.F.A. – 4

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Hélène Assens

Bientôt disponible chez Milady

CHAPITRE PREMIER

Josh Tumbel, le directeur de l'Agence des ligues fédérales d'alphas, avait enfin trouvé son âme sœur. Elle était assise devant son bureau et était en train de lui parler. Ses lèvres pulpeuses remuaient et son regard langoureux était fixé sur lui. Et bon Dieu ! ce qu'il donnerait pour être avec elle dans sa chambre. Nue et le suppliant de la prendre. Cela semblait peu probable pour l'instant, cependant. Pas avec la mine renfrognée qu'elle avait.

Elle s'était présentée sous le nom de sergent, ou était-ce lieutenant ? Peut-être commandant ? Candace Obermier. Il l'appellerait Candy. Comme les bonbons. Il se demanda combien de coups de langue seraient nécessaires pour atteindre son cœur crémeux.

Elle plissa ses beaux yeux et avança ses lèvres délicieuses. Ah, putain ! Elle avait cessé de parler. Avec un peu de chance, elle n'avait rien dit d'important.

Elle arqua les sourcils.

— Directeur Tumbel, avez-vous entendu un seul mot de ce que j'ai dit ?

— Bien sûr, mentit-il. Chacun d'eux.

— Et vous n'avez pas de commentaires ? s'enquit-elle avec un petit reniflement.

Putain ! Il ne s'était certainement pas attendu à passer pour un imbécile aux yeux de son âme sœur. C'était une peur qui l'avait longtemps tourmenté. Il trouverait l'élue, avant de la faire fuir avec sa mentalité d'homme des cavernes. Sa mère lui avait bien fait la leçon. Il connaissait toutes les erreurs que commettaient les métamorphes et savait comment les éviter. Mais saurait-il en tirer parti ? Manifestement non.

— Je suis désolé, sergent..., commença-t-il.

— Major, corrigea-t-elle, pinçant ses superbes lèvres.

Eh bien, merde ! Il venait juste de lui donner un grade inférieur de quatre échelons. Il ne devait pas être dans ses petits papiers. Les militaires étaient si attachés à leur statut.

— Major, je vous présente mes excuses. J'avais la tête ailleurs... (*à rêver de te lécher de la tête aux pieds*) et votre dernière remarque m'a échappé.

— J'ai dit, répéta-t-elle avec un petit grognement, que je fermes votre service.

Voilà qui retint assurément son attention. Comment pouvait-elle bien fermer son service ? L'équipe ALFA était expressément chargée par le Conseil du renseignement national de conduire des missions dangereuses qui tueraient n'importe quel humain lambda. Se pouvait-il qu'elle ignore qu'ils étaient « spéciaux » ? Les apparences étaient trompeuses. Devrait-il le lui dire ? Non. Ce n'était pas de son ressort.

Calmement, patiemment, il entrelaça ses doigts et posa les mains sur son bureau.

— Major Obermier, souffla-t-il, mon équipe existe depuis de longues, de très longues années. Depuis plus longtemps que la plupart des autres organisations à Washington...

— J'en ai conscience, directeur Tumbel...

— Je vous en prie, appelez-moi Josh.

Il lui donna un aperçu de son sourire aux dents blanches et parfaites. Il avait porté des bagues et des maudits appareils toute son adolescence, alors elles avaient intérêt.

À en croire sa mine renfrognée, elle se moquait de son physique de rêve comme de sa dernière

chemise. Ce qui était une bonne chose, dans un sens. Il ne voulait pas d'une âme sœur qui s'engouait de qualités matérielles et superficielles. Mais cela dit, comment allait-il la courtiser si elle n'aimait pas tout ce qui s'achetait facilement ? S'il ne devait compter que sur sa personnalité, il était mal barré.

— Directeur Tumbel, poursuivit-elle, une pointe d'impatience dans la voix, laissez-moi vous expliquer quelque chose. Ce nouveau président et son gouvernement ne parlent plus que de nettoyer le borbier que Washington est devenu. Il s'agit d'effectuer de sérieuses compressions budgétaires. Pas juste un ou deux millions en changeant de fournisseurs de matériel de bureau, mais des centaines de millions. Mon boulot consiste à déterminer là où le bât blesse et à redresser la situation.

Là où le bât blesse ? Son agence était considérée comme un poids mort ? Avait-elle la moindre idée de qui ils étaient ?

— Major Obermier, savez-vous ce que nous faisons ici à ALFA ? demanda-t-il.

Elle ouvrit un dossier sur ses genoux.

— Oui. (Elle s'interrompit avant de poursuivre.) Vous avez détruit un échantillon viral unique au monde, le rayant de la surface de la Terre.

Il ouvrit la bouche pour s'expliquer, mais elle leva un doigt, l'arrêtant.

— Vous avez presque provoqué une guerre avec la mafia dans l'une des plus grandes destinations touristiques du monde qui aurait pu tuer des centaines voire des milliers de civils innocents, dit-elle.

Il aurait pu expliquer cela aussi, si son regard plein de mépris ne lui disait pas : « ferme-la ».

— Et pour finir, l'un de vos agents a été capturé après près d'un an sous couverture, termina-t-elle.

Il n'avait pas grand-chose à répondre à ça, sauf que l'enquête avait bien abouti au final au démantèlement du plus grand réseau de trafic d'êtres humains d'Europe.

— Oh ! attendez, ajouta-t-elle, ce n'est pas tout. Vous avez fait appel à un agent non qualifié pour vous aider dans une mission secrète internationale.

Quoi ? Cela allait trop loin.

— J'ignore de quoi vous parlez.

Mais cela dit, il le savait peut-être.

Elle arqua encore les sourcils.

— Un agent du FBI sans expérience du terrain a été envoyé à l'étranger pour une opération sous couverture. Combien d'infractions relevez-vous, Tumbel ? D'abord, tout le monde sait que seule la CIA s'occupe d'affaires internationales. Ensuite, envoyer une femme non formée...

Son âme sœur lui tapait plus qu'un peu sur les nerfs.

— L'agent Tomlin est hautement qualifiée..., l'interrompit-il.

— Dans la résolution de mots croisés.

Obermier éleva la voix, puis son corps. Elle se pencha par-dessus le bureau.

— Elle est déchiffreuse, pour l'amour du ciel. Elle passe ses journées à jouer avec les mots.

Il se leva et s'avança vers elle au-dessus du bureau.

— Et elle y excelle. Nous serions en guerre contre la Russie, en ce moment même, si elle n'avait pas été là.

Il huma son haleine suave à quelques centimètres à peine de lui. Elle devait avoir sucé un bonbon. Putain ! il avait trop hâte d'être à la place du bonbon. Son pantalon devenait étriqué à l'entrejambe. On pouvait faire confiance à l'animal en lui pour voir leurs chamailleries comme

des préliminaires.

Il pourrait bondir de l'autre côté du bureau aussi sec et la prendre par terre si seulement elle l'y invitait d'un signe. Putain de merde, la voilà ! La senteur d'ambroisie de son émoi. Il sentit ses genoux se dérober sous lui. Dieu merci il s'appuyait contre le bureau sinon il se serait écroulé. Il inspira profondément, humant cette odeur à pleins poumons.

Ses émotions excitées par l'esprit de rébellion s'apaisèrent en même temps que les battements furieux de son cœur. Elle le désirait autant que lui. Il avait commencé à se demander si son loup ne s'était pas trompé et qu'elle n'était pas son âme sœur. Aucun doute à présent.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre sur son bras délicat. Comment avait-il pu ne jamais remarquer à quel point les poignets pouvaient être sexy ?

— Je suis désolée de vous avoir ennuyé aussi tard, directeur Tumbel, dit-elle.

— Je me rends à l'hommage rendu à ALFA dans une demi-heure. (*C'est ironique*, pensa-t-il.) Une cérémonie pour honorer mon agence et sa contribution à la sécurité des États-Unis au cours des dernières années. N'est-ce pas étrange ? Dédier une plaque à une organisation que vous souhaitez fermer.

Elle releva un coin de la bouche.

— La cérémonie a été commanditée par le précédent président, pas par celui actuellement en place. (Elle se redressa et croisa les bras.) Tous vos hommes seront-ils présents ce soir ?

— Oui.

Enfin, tout le monde serait de nouveau réuni. Chacun de ses hommes avait trouvé son âme sœur récemment et était en congés. À présent ils s'apprêtaient tous à prendre de très longues vacances si cette femme parvenait à ses fins.

— Bien. (Obermier saisit son attaché-case.) Dites-leur ce soir à la réception de ne pas venir lundi matin. Leurs effets personnels seront mis dans un carton qu'on déposera devant la porte avant midi. (Elle se précipita vers la porte du bureau.) Bonne soirée, directeur Tumbel.

Et elle disparut de sa vie, juste comme ça. Comment la situation avait-elle pu lui échapper si vite ?

Milly Taiden est une autrice de best-sellers qui apparaissent régulièrement sur le classement du *New York Times* et *USA Today*. Elle compte plusieurs séries à son actif, encore inédites en français, des romances torrides entre héroïnes aux courbes généreuses et mâles alphas autoritaires. Milly vit en Floride avec son mari, ses enfants et Needy, Speedy et Stormy, leurs trois chiens, et adore échanger avec ses lecteurs sur son site web ou sa page Facebook.

De la même autrice, chez Milady :

A.L.F.A :

1. *Parish*
2. *Frank*
3. *Bryon*
4. *Josh*

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Dangerous Mating*
Copyright © 2018 by Milly Taiden

Suivi d'un extrait de : *Fearless Mating*
Copyright © 2018 by Milly Taiden

© Bragelonne 2019, pour la présente traduction

Illustration de couverture :
e-Dantès / Érica Périgaud

Photographie de couverture :
© Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur.
Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible
d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8112-2141-6

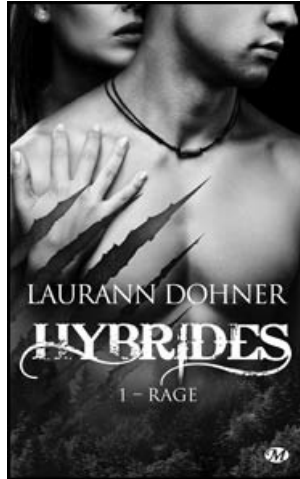
Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr

Si vous avez aimé ce livre, découvrez également...

Laurann Dohner

Hybrides



Près de 60 000 lectrices conquises !

Ellie est horrifiée de découvrir que le laboratoire dans lequel elle travaille mène à bien des expériences sur des sujets humains, leur injectant de l'ADN animal pour créer une nouvelle espèce. Lorsqu'elle se prend d'affection pour l'un de ces cobayes, elle risque tout pour le sauver – même s'il doit pour cela la haïr. Car Rage n'a jamais connu l'amour ou la pitié, et il ne pardonne pas la trahison. Une fois libre, il jure de la tuer, mais lorsqu'il la tient entre ses griffes, ce n'est plus la haine, mais le désir qui envahit son âme...

Tome 1 – *Rage*

Tome 2 – *Slade*

Tome 3 – *Vaillant*

Tome 4 – *Justice*

Tome 5 – *Brute*

Tome 6 – *Colère*

Tome 7 – *Tigre*

Tome 8 – *Obsidienne*

Disponible dans toutes les bonnes librairies et en numérique.

Suzanne Wright

La Meute Mercure



La nouvelle série addictive de Suzanne Wright,
l'auteurice de *La Meute du phénix*

Derren a été trahi trop souvent pour se fier un jour de nouveau à une prophétesse, mais lorsqu'on lui confie la protection d'Ally Marshall, l'attraction instantanée qui naît entre eux manque de le rendre fou. Alors que des ennemis ciblent la meute, le don d'Ally pourrait bien faire toute la différence dans leur lutte pour la survie. Derren parviendra-t-il à lui accorder sa confiance, ou devra-t-il tourner à jamais le dos à celle qui a volé son cœur ?

Tome 1 – *Derren Hudson*

Tome 2 – *Jesse Dalton*

Tome 3 – *Zander Devlin*

Tome 4 – *Bracken Slater*

Disponible dans toutes les bonnes librairies et en numérique.

Milady, c'est aussi



C'EST AUSSI...

... LES RÉSEAUX SOCIAUX

Toute notre actualité en temps réel :
annonces exclusives, dédicaces des auteurs, bons plans...

 facebook.com/MiladyFR

Pour suivre le quotidien de la maison d'édition et trouver des réponses à vos questions !

 twitter.com/MiladyFR

Les bandes-annonces et interviews vidéo sont ici !

 youtube.com/MiladyFR

... LA NEWSLETTER

Pour être averti tous les mois par e-mail de la sortie de nos romans, rendez-vous sur :

www.bragelonne.fr/abonnements

... ET LE MAGAZINE NEVERLAND

Chaque trimestre, une revue de 48 pages sur nos livres et nos auteurs vous est

envoyée gratuitement !

Pour vous abonner au magazine, rendez-vous sur :

www.neverland.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne.

Couverture



MILLY TAIDEN

ALFA

TOME 3 - BRYON

